

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

REVUE ÉTRANGÈRE

DE

SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT

Réaliser le bien et contempler le beau.

VOL. VI

(Du 1er Janvier 1868 au 1er Juillet 1868.)

MONTREAL

IMPRIMÉ PAR LA COMPAGNIE D'ÉDITEURS ET IMPRIMEURS DE MONTRÉAL.

1868

c.2

v.6

L'ECHO DE LA FRANCE, Recueil de littérature, sciences, philosophie, beaux-arts, histoire, religion, politique, etc., etc., d'Europe, paraît tous les mois, et contient de 100 à 150 pages chaque livraison, formant à la fin de l'année 2 volumes d'environ 1600 pages, renfermant près de 2400 pages de matière française.—Abonnement par la malle, tant pour nos abonnés de la ville que pour ceux de la campagne, \$3 par an ou \$5 pour 2 ans, payables d'avance. Les frais de poste qui sont d'un cent par No. sont à la charge de l'abonné. Servi à domicile \$4. Le No. se vend 30 cents.—S'adresser franco à LOUIS RICARD, Dir., No. 423 Rue Craig, vis-à-vis le Champ de Mars, Montréal, Canada.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de \$4 par an. Les abonnements ne sont pas pour moins d'une année.

Se mettre au niveau des connaissances nouvelles, et des hautes questions qui, tous les jours, surgissent en France et en Europe, répandre parmi le peuple le goût d'une belle et saine littérature, donner aux hommes instruits l'occasion de se remémorer, tout en se délassant, au milieu de leurs études journalières, fournir à tous des lectures à la fois morales, amusantes et instructives puisées à bonnes sources, tel est le but que se propose l'*Echo de la France*. Les personnes approuvant cette ligne de conduite de la Revue sont priées de solliciter le concours de leurs amis à son développement.

NOTA.—Toute réclamation pour livraison égarée ou qui n'aura pas été reçue doit être faite, pour être valide, dans le mois où cette livraison aura paru.—Toute communication adressée à ce Bureau doit être préalablement affranchie, sinon on ne la retirera pas de la Poste.—On peut se procurer, à notre Bureau, toute la collection de l'*Echo de la France*. Chaque année se vend séparément. Prix \$4.00.

L'ÉCHO

355

DE LA FRANCE.

DES ÉTRENNES.

I.

Quelques érudits datent seulement des premiers temps de Rome l'usage traditionnel de fêter l'aurore du nouvel an par des dons mutuels, des réjouissances publiques, des visites réciproques et l'échange de souhaits plus ou moins sincères.

Adopter cette opinion, c'est voir les choses par leur côté le plus mesquin et réduire à une simple question de philologie une coutume jadis profondément symbolique, trop universelle d'ailleurs, trop identique même dans ses variétés pour ne pas se rattacher à quelque précepte des révélations divines. Effectivement, on retrouve cet usage établi, bien avant les Romains, chez tous les peuples de la terre, sous toutes les latitudes, à toutes les époques. Ce qui nous autorise à conclure—et nous avons pour nous le témoignage explicite de la Genèse, de Josèphe, de Philon-le-Juif, de Bochart, de Dickinson, de Reinmann et en général de tous les auteurs qui ont écrit sur l'ère antédiluvienne—que l'usage dont nous parlons remonte à l'origine du monde ; alors que, continuant les saintes prescriptions, le fils de Seth, sous sa tente patriarcale, offrait à Jéhovah, le premier jour de chaque saison, les deux substances les plus pures de la terre : le froment et le miel, symboles de santé, de joie et de prospérité, emblèmes de reconnaissance à l'Éternel, sources de bénédictions nouvelles !

Plus tard, après le grand Cataclysme et la dispersion des hommes dans les plaines du Sennaar, ces pieuses pratiques s'altèrent ; les peuples n'en gardèrent qu'un vague et lointain souvenir ; sous le souffle de Satan, ce singe de Dieu, les symboles des vérités premières dégénérent en superstitions idolâtriques ; il n'en resta que quelques débris,

conservés toutefois dans leur intégrité originelle, quoique défigurés par le polythéisme, sous le voile impénétrable des doctrines ésotériques ; car il en est des traditions religieuses de l'humanité comme de certaines médailles antiques ; l'usure peut ternir leur éclat ; mais l'empreinte du poinçon divin n'en reste pas moins visible, rayonnante, ineffaçable.

Eclairés par Moïse, le législateur inspiré, les Hébreux seuls maintinrent dans toute leur pureté les nobles coutumes patriarcales. Ainsi, le mois d'élub, dernier mois de l'année juive, était chez eux consacré à la pénitence et à l'expiation des fautes annuelles commises contre l'Éternel. Figure de notre Avent catholique, c'était un mois de deuil et de prières publiques. Le premier jour de l'an, au contraire, ramenait dans Israël l'alleluia national des douces allégresses. Il était annoncé au son du cor. Aussitôt, cessait toute œuvre servile. Le grand-prêtre assemblait le peuple, et dès les premières heures, pour attirer sur Israël les bénédictions du Ciel pendant la durée de l'année courante, sacrifiait en holocauste au Seigneur un veau, deux bœufs et sept agneaux encore à la mamelle. Puis, venaient les offrandes ordinaires de farine et de vin que les lévites, à la fin de la cérémonie, distribuaient aux chefs de famille.

Immédiatement après les Hébreux, il est juste de mentionner les Celtes, les Galls, les Armoricains, les Calédoniens, les Kymris et généralement toutes les nations soumises au culte druidique comme se rapprochant le plus des rites mosaïques dans les solennités religieuses qui marquaient chez ces peuples l'époque du renouvellement de l'année. En dépit des ténèbres païennes, on retrouvait là quelques lumineux vestiges des traditions primitives. Personne n'ignore quelle vénération avaient pour le gui de chêne les prêtres du druidisme. Ils attribuaient à cette plante toujours verte des propriétés magiques et souveraines contre n'importe quelle maladie. C'était leur panacée universelle, le *guéritout* (*uil-ice*), comme l'appellent les Triades bardiques. C'était aussi le symbole de la jeunesse et de l'immortalité. Sa récolte, à chaque premier jour de l'an, constituait pour nos pères l'objet d'une cérémonie exceptionnelle. Les tribus accouraient en foule dans les forêts où se trouvait le précieux parasite. Un autel de pierre était dressé devant le chêne privilégié au tronc duquel adhérait le rameau mystérieux. Entouré des cubages, des bardes, des alrunes et de trois novices dont l'un portait un pain, le second un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire fixée à l'extrémité d'une verge, l'archidruide, vêtu de blanc, couronné de verveine, s'approchait alors du dolmen préparé pour la circonstance, et sur lequel flambaient des bois aromatiques, brûlait du pain, répandait une partie de l'eau sur le feu, distribuait ensuite de l'un et de l'autre aux assistants ; puis, montant sur le chêne sacré,

coupait le gui avec sa serpette d'or et le jetait dans la tunique de l'un des novices qui l'exposait sur le dolmen en vue du peuple.

La cérémonie se terminait par l'immolation de deux taureaux, quand ce n'étaient pas, hélas ! des victimes humaines. Dans le cours de la journée, les druides d'un ordre inférieur allaient dans les bourgades criant : *Au-gui-l'an-neuf !* et donnant au peuple des fragments du gui cueilli par la serpette d'or de l'Archidruides.* De là sans doute la coutume d'appeler encore *guilan*, *aguilancuf*, *éguinané* les présents qui se font le 1er janvier en Bretagne et dans le pays chartain.† De là aussi cet étrange usage qu'on dit subsister dans quelques villages de Guienne : des jeunes gens, affublés de costumes baroques, vont en troupe le jour de l'an dans les forêts environnantes couper des branches d'yeuse dont ils se tressent des couronnes, et reviennent en chantant une sorte de complainte qui porte le nom de *Guilanus*.

En Orient, les fêtes du renouvellement de l'année ont eu pareillement, dès la plus haute antiquité, des significations allégoriques.

Ce jour-là les Indiens se pardonnaient mutuellement leurs offenses, s'envoyaient des présents et célébraient les morts illustres de leur nation par des chants bizarres, des danses effrénées et autres superstitions plus ou moins pittoresques.

En Chine, c'est la fête de la *clôture des sceaux*, parce que, durant toute la première semaine de janvier, les tribunaux sont rigoureusement fermés dans les divers districts du Céleste-Empire. La veille au soir du jour unique, à l'apparition de la lune, toutes les affaires cessent ; les employés de l'Etat suspendent leurs fonctions ; chacun se prépare à célébrer dignement la fête du lendemain ; celui-ci s'endort en combinant pour son supérieur quelque compliment hypocrite ; celui-là entend déjà dans son rêve le tintement métallique des sapèques.

Mêmes usages au Japon. Il est à remarquer toutefois que les étrennes des Japonais ont un caractère plus uniforme, et par là même plus allégorique que celles des Chinois et des Indiens. Elles consistent en un gâteau de riz surmonté d'une écrevisse, d'une orange et d'un chou artificiel. L'écrevisse est à la fois, pour ces peuples, l'emblème de la fécondité et le symbole des années qui se renouvellent, parce que, dans leur opinion, ses pattes repoussent quand on les lui arrache. Sa couleur d'un rouge vif est l'image de la santé. La valeur allégorique de l'orange et du chou réside dans la double acception des mots qui

* Voyez l'*Histoire Littéraire de la France*, par les Bénédictins, l'*Histoire des Druides*, de Smith, l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier, etc.

† Consulter les *Étrennes en Bretagne*, les *Barzas breis*, de M. Hersart de la Villemarqué.

désignent ces substances. Ainsi : *daï, daï* (orange) veut dire aussi prospérité, *sumi* (chou) signifie également richesse.

Les Perses du temps de Zerdascht ou Zoroastre s'offraient pour cadeaux le premier jour de l'an des œufs dorés ou peints de diverses couleurs. C'était en souvenir de ce dogme du *Magisme*, que le monde sortit d'un œuf percé d'un coup de corne par le taureau mithriaque, le Chérub indomptable.

Chez les Grecs, pendant les trois jours qui précédaient le mois hécatombéon, primordialement appelé *Xrovios*, dédié à Saturne, et le premier mois de l'année Pélasgique, l'hiérophante ordonnait des prières, des sacrifices et des expiations pour se rendre les dieux favorables. Le lendemain était, comme chez les autres peuples, un jour de réjouissance.

Enfin, quand Fernand Cortez fit la conquête du Mexique, il trouva le même usage établi parmi les Astèques, qui se rendaient chaque année dans Churultécal, la cité sainte, pour adorer le sanguinaire Quetzalcoalt, dieu du printemps et de l'agriculture.*

Ces quelques aperçus suffisent amplement pour montrer l'unanimité de la tradition au sujet des fêtes du premier de l'an. Or, le fait même de cette universalité prouve que ces usages, loin de venir des Romains, sont au contraire, ainsi que nous le disions en commençant, un écho—affaibli, corrompu, si vous voulez, mais notoire et manifeste—des révélations divines.

II.

Ceci, du reste, n'empêche nullement d'admettre que les étrennes ont une étymologie toute latine, et que nous devons aux Romains la vulgarisation et même le mode de distribution—tel qu'il existe encore—de ces gratifications périodiquement annuelles.

Voici, d'après Symmachus, auteur fort ancien, cité par Suidas et Tzetzés dans le grand *Recueil étymologique*, quelle en aurait été l'origine.

Il existait, aux portes de Rome, un bois sacré dédié à la déesse *Strenia* ou *Strenua*. On imagina d'y couper, le premier jour de mars qui commençait alors l'année civile, des branches de verveine et de les offrir, comme hommage de paix, en signe de concorde et de bon augure, à Tatius Sabinus, roi de Cures, avec lequel Romulus venait de partager son trône, par suite du traité qui cimentait la réunion des Romains et des Sabins. Ce tribut symbolique se renouvela chaque année, tant que

* Pour plus de détails sur ces diverses coutumes, voyez les *Lettres Edifiantes et Curieuses*, l'*Histoire des Voyages* de Laharpe, le *Tour du Monde*, les *Annales Géographiques*, et les *Récits* des explorateurs ou des missionnaires.

vécût le vieux Tatiüs. Emprunté aux domaines de la déesse *Strenia* ou *Strenua*, il reçut le nom de *Strenice*, *Strenuce*, *Strenæ*, d'où nous avons fait le mot français *Étrennes*.

Jacob Spon* prétend que les Romains choisirent de préférence la verveine, parce qu'ils voyaient dans cette plante, comme les Gaulois dans le gui, un emblème d'immortalité, et la cueillirent à dessein dans le bois d'une divinité qui personnifiait la vigueur, la valeur et la force. Il est possible que l'opinion du savant lyonnais ait quelque fondement, au point de vue allégorique ; mais, pour ce qui est de l'usage des *Étrennes* en lui-même, nous le croyons plutôt une importation étrusque, se rattachant ainsi, à Rome comme ailleurs, aux traditions hébraïques. C'est aux lucumons de l'Etrurie que les Romains durent toutes leurs croyances religieuses. Or, les récentes découvertes de l'archéologie, de l'épigraphie et de la philologie comparée montrent, de jour en jour, les rapports étroits qui liaient entre eux les cultes étrusques, cabiriques et druidiques, tous d'origine phénicienne, presque monothéistes, affirmant même la Tri-unité divine.

Quoi qu'il en soit, le curète Numa, ajoutant deux mois de plus (janvier et février) aux deux mois de l'année de Romulus, donna aux *étrennes* une sanction religieuse et en fixa la distribution au premier janvier. Ce jour-là fut consacré à Janus, le dieu aux deux visages (emblèmes de l'année qui finit et de celle qui commence). C'était aussi le dieu de la Paix, le père des mois, des jours et des heures, dont le propre est d'aller et de rouler incessamment les uns sur les autres d'après les lois régulières du système cosmique. Janus ouvrait lui-même la marche périodique de l'armée céleste, ainsi que nous l'apprend Ovide, au premier livre des *Fastes* :

Præsidio foribus cæli eum mitibus Heris,
Et redit officio Jupiter ipse meo ;
Indè vocor Janus

Voilà pourquoi, au dire de Pline et de Solin, on représentait ce dieu une clef d'or à la poitrine, portant la lettre T gravée sur la main droite, et les deux lettres P et E sur la main gauche. La réunion de ces trois lettres ayant chacune, selon la mode grecque, sa valeur numérique, symbolisait les 365 jours dont se composait alors l'année romaine. Sur le socle des statues du dieu Janus, on gravait aussi, en dernier lieu, la fameuse énigme de Cléobule, conservée par Plutarque : *Unus est pater isque duodecim filios habet ; eorum singulis sexaginta sunt filie quarum triginta candidæ et triginta nigræ ; immortales vero sunt et tamen moriuntur omnes.*

* J. Spon. *De origine Strenarum*. Lyon, 1614.

Revenons aux étrennes. Dès les premiers temps de la République, l'usage de la verveine n'était plus en vogue. Les étrennes consistaient alors en dattes, en noisettes, en miel et en figues sèches. C'étaient des présents simples et modestes que l'on s'offrait en se souhaitant une année heureuse, agréable et propice. Plus tard on y joignit des cadeaux d'un plus grand prix. Il devint même de règle pour les clients de donner à leurs patrons* une petite pièce d'argent (stips), comme présage de richesse : ce qui, vu l'immense clientèle de quelques-uns de ces derniers, rendait pour eux la journée du premier janvier d'un rapport passablement lucratif.

Sous Auguste, le sénat, les chevaliers et le peuple luttèrent de zèle pour offrir à l'empereur les plus fortes étrennes. Tibère, l'homme de Caprée, toujours sombre et taciturne, s'absentait ce jour-là, afin d'éviter les visites importunes de la plèbe. Il défendit même de donner et de recevoir des étrennes passé le premier janvier. Caligula, lui, fut moins difficile. Fanfaron de débauches, affichant ostensiblement ses prodigalités extravagantes et ses dissolutions monstrueuses, Caligula déclara qu'il recevrait des étrennes à toutes les époques. Assurément, ces deux hommes se valaient ; mais ce petit trait de mœurs peint parfaitement la différence de leurs caractères.

Cela nous montre encore qu'il ne restait alors pas le moindre souvenir de l'antique simplicité. Le jour de l'an n'était qu'un jour d'orgies obscènes et de bacchantes dégoutantes. † Quoi donc de surprenant que les Pères de l'Église aient lancé l'anathème, non contre un usage respectable par sa signification et ses origines, mais contre les abus infâmes dont il était l'occasion ?

III.

Admirons au contraire la profonde sagesse de l'Église. Pour régénérer les cœurs avilis et dégradés, elle oppose aux fêtes immondes du paganisme une fête d'austérité, de sacrifice et d'immolation : l'auguste fête de la Circoncision, pendant laquelle coula pour la rédemption de l'humanité la première goutte de sang théandrique ; elle marque la première heure de chaque année nouvelle par un nom de salut, le nom divin

* Aujourd'hui la mode est renversée. Ce sont les patrons qui donnent aux clients.

† Il se passe aujourd'hui quelque chose d'analogue en Angleterre, le jour de Noël. Noël, c'est le renouveau de l'Angleterre. On s'aborde le matin avec cette gracieuse formule : " *A Merry Christmas to you and many returns of the year !* A vous un joyeux Noël et plusieurs retours de l'année !" Seulement, dit M. Léo de Neulsort, le soir de ce jour dont l'aurore a été si pure, se termine en orgies grossières. A la porte de chaque débitant de gin, le gui traditionnel protège l'ivresse et ses hideux cortèges. On se croirait aux Saturnales !

de Jésus ; elle exhorte les fidèles à ne pas dépasser en ce jour les joies modestes et pures de l'agape fraternelle ; enfin elle prescrit aux chrétiens de convertir les étrennes en aumônes.

Tout l'esprit du catholicisme, esprit d'amour, de mansuétude, de miséricorde et de justice, se trouve dans ce précepte dont la trace n'est pas encore perdue, surtout dans le midi de la France. Le premier jour de l'an, en effet, on prépare, sur le dressoir des cuisines, ce qu'on appelle naïvement l'*étrenne du pauvre*... Et l'on voit, après la messe, les indigents de la paroisse aller recueillir à la porte des maisons aisées les dons de la bienfaisance chrétienne.

Il n'en est pas tout à fait de même dans nos grandes villes. Rien, ou presque rien ne subsiste de ces pieuses traditions. Le premier de l'an est aujourd'hui une fête mondaine, purement humaine, banale sans idéale ni poésie. C'est le jour où toutes les passions cupides se donnent librement carrière, le jour des baisers de Judas, des faux sourires et des poignées de main hypocrites, le jour où personne ne peut se dispenser de la plus *pesante des contributions indirectes*, à moins d'avoir recours au moyen indiqué dans cette vieille épigramme :

Cy gît, deçous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes
Qui trépassa le jour de l'an,
De peur de donner des étrennes ! *

IV.

Terminons par quelques considérations moins futiles.

A ce moment de transition qui sépare le passé de l'avenir, il serait bon d'appeler près de soi une pensée religieuse, de donner un souvenir à tous ces morts aimés que l'année qui s'écoule vient d'emporter dans son suaire, de faire enfin un sérieux examen relatif à notre amélioration morale. Quelques réflexions chrétiennes sur le prix du temps ne seraient pas non plus hors de saison. Le temps pour Dieu n'a ni évolutions ni métamorphoses ; il est un, identique et invariable. Mais, pour l'homme, qu'est-ce que le temps ?... Qui nous dira l'essence du temps ?... énigme indéchiffable, problème insoluble, à coup sûr le plus grand des mystères ontologiques !... Et puis... dans la contemplation de ce passé qui n'est plus, de ce présent qui fuit comme une ombre, de cet avenir qui n'est pas encore, n'y a-t-il pas là quelque chose de vertigineux pour la Raison humaine ? Ne pourrait-on pas appliquer ici les sombres paroles de Pascal : " Le silence éternel de ces profondeurs infinies m'effraie ! " Enfin, cette succession rapide de minutes et de secondes

* *Dictionnaire de la Conversation*, article *Etrennes*.

qui, comme les eaux de l'Océan, " ne s'arrêtent jamais, se renouvellent toujours, se précipitent constamment dans la même ondulation, vague après vague, résonnant de la même façon, sans se lasser ni se reposer..." * n'est-ce point là l'image de ces générations humaines qui, se succédant sans jamais s'interrompre, forment les anneaux indissolubles de la longue chaîne des êtres?—Voilà, pour le penseur, l'artiste, le poète, ample matière aux plus grandioses inspirations.

Et à ce propos, je demande la permission, afin de compenser un peu l'aridité de ces aperçus, de résumer ici une charmante légende que je me rappelle avoir lue autrefois dans Goethe ou Jean-Paul, si je ne me trompe.

Tous les ans, dit le poète, à minuit précis, le 31 décembre, il se passe quelque chose de solennel aux portes du ciel. Avant que la première minute de l'heure nouvelle soit écoulée, l'ange de la mort remonte de la terre, tenant entre ses bras l'année qui vient de finir. En son chemin il rencontre l'ange de la vie portant sur son sein l'année qui vient de naître. Tous deux s'embrassent et s'envoient de douces paroles : " Année défunte, que le sommeil de l'éternité te soit léger ! " — " Année vivante, sois heureuse, couronnée d'épis d'or et de bluets ! " Cette scène céleste a lieu avec la rapidité de l'éclair. Dès que la minute est passée, la grande aiguille du Temps, celle qui ne s'arrête jamais, se remet à marquer le cours des siècles.

Sur ce, ami lecteur, je vous souhaite une bonne année et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde !

FIRMIN BOISSIN.

LES IMPÔTS INDIRECTS.

Qu'est-ce à dire, s'écriera peut-être le bienveillant lecteur en lisant ce titre ambitieux, et où notre infortunée *Semaine des Familles* a-t-elle la tête ? oublie-t-elle, la pauvrete, qu'en matière d'impôts, elle n'a qu'un droit, celui d'aller porter ses douzièmes échus ou à écheoir au bureau de son quartier où l'on reçoit les contribuables et leur argent toujours avec un nouveau plaisir, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi ? va-t-elle proposer la création de nouveaux impôts ou l'abolition des impôts anciens ? s'agit-il de demander au fisc l'ivresse à bon marché pour les ivrognes, ou de l'adjurer de modérer

* Alfred Tonnellé. *Fragments sur l'Art et la Philosophie.*

l'impôt sur les tabacs, en lui promettant un *grand merci* ! de messieurs les quinze millions de fumeurs que renferme la France, avec un *Dieu vous bénisse* ! de messieurs les priseurs ?

Cher et aimé lecteur, rassurez-vous. *La Semaine des Familles* connaît ses devoirs et ne s'exagère pas ses droits. Elle rend à César ce qui appartient à César, et laissant à de plus autorisés les commentaires, elle s'efforce de rendre en même temps à Dieu ce qui appartient à Dieu. Elle a payé exactement ses impôts de l'an dernier et elle se prépare à payer avec la même exactitude ses impôts de l'an prochain, où nous entrons bientôt. Elle est nourrie dans le respect de Dieu, de M. le commissaire de police de son quartier et de messieurs les porteurs de contraintes, et elle ne se consolera pas si elle recevait dans l'année un seul papier rouge avec ces mots menaçants écrits au frontispice comme le *Mané, Thécel, Pharès* de la salle à manger de Babylone : *Contrainte avec frais*.

— Alors, vous nous expliquerez l'énigme de votre titre ?

— Volontiers, cher lecteur.

Je crois vous voir d'ici arrivé à la fin de décembre en réglant, en bon père de famille, votre budget de l'année qui va expirer. Vous avez tout payé, les grandes et petites dépenses, boucher, boulanger, épicier, marchand de vins, marchand de bois, cordonnier, couturière, marchande de modes, tailleur, blanchisseur, tout jusqu'à votre abonnement à *la Semaine des Familles* qui se félicite de ne pas grever votre compte d'une grosse somme. Le montant de votre terme de janvier est de côté, et vous découvrez avec bonheur que votre budget, — chose rare pour les budgets domestiques comme pour les budgets publics, — se solde par un excédant d'un millier de francs en votre faveur.

Qu'allez-vous faire de ce billet de mille francs, heureux mortel ? Prendrez-vous du Crédit foncier, du Crédit mobilier, des Obligations de l'Ouest, de l'Est, du Nord ou du Midi ? placerez-vous cette somme en un bon du Trésor ? ou bien vous laisserez-vous tenter par ces grandes spéculations industrielles qui donnent deux capitaux pour un aux actionnaires, à moins qu'elles ne leur donnent rien ? Vous voilà bien perplexe, mon cher Ariste. Perrette elle-même, le jour où elle calculait tous les trésors qu'elle allait tirer de son pot au lait, n'était pas plus affairée. Vous balancez, vous hésitez, enfin vous vous écriez : "La nuit porte conseil !" Il est minuit, votre femme et vos enfants sont venus vous souhaiter le bonsoir, vous avez fait, comme un bon chrétien, votre prière, car vous avez le bonheur de ne pas être un solidaire, vous prenez votre bonnet, vous voilà couché. Bonne nuit !

Il y a des nuits où l'on dort d'un sommeil de plomb, sans qu'aucune idée traverse l'esprit. C'est une véritable léthargie, voisine d'un autre

et plus profond sommeil, comme le dit quelque part notre ami Virgile. Il y a d'autres nuits où l'imagination, cette folle du logis, ressemble à une lanterne magique dans laquelle passent successivement des verres où se reflètent les images de la veille. On voit, on entend, on parle, on discute, on se réjouit, on s'afflige, on rit, on pleure, on compose des vers, on prononce des harangues, on chante des chansons, on règle des comptes, on vend, on achète ; on est au théâtre, à la Bourse, sur un gouffre, au sommet du Capitole, au bas de la roche Tarpéienne. C'est en pensant à des nuits pareilles que Pascal demandait " lequel vaudrait le mieux, d'être fils de roi et de rêver toutes les nuits qu'on est jardinier, ou d'être jardinier et de rêver toutes les nuits qu'on est fils de roi."

Vous rêvez, Ariste, et voici que le *diable boiteux* de Lesage, sortant de sa bouteille, fait succéder devant vos regards des images que, par un privilège attaché à ma profession, il m'est donné de voir en même temps que vous. Vous avez sur votre table ce bienheureux rouleau de 1,000 francs qui représente vos économies de l'année et que vous vous promettez de placer. Une première figure passe dans la lanterne magique du *diable boiteux*. Tiens ! c'est celle de Mme Ariste, femme agréable, excellente et spirituelle, mais ayant un culte déclaré pour la mode et, par respect sans doute pour le Créateur, ne négligeant rien de ce qui peut embellir la créature. Elle s'approche du fauteuil où vous voyez de votre lit, assis et travaillant ; elle se penche avec grâce à votre oreille, et y laisse tomber ces mots : " Mon ami, n'avez-vous pas remarqué à la dernière représentation des Italiens le joli pardessus de velours de Mme X... ? C'est demain le 1er janvier..." Vous êtes un bon mari, Ariste. Tandis que votre femme parle ainsi, le rouleau de 1,000 fr. diminue d'un cinquième, ce qui ne m'étonne pas, car j'ai vu dix napoléons s'envoler par la fenêtre comme des oiseaux effarouchés, et le *diable boiteux* fait passer sous vos yeux un verre où sont écrits ces simples mots : *Impôt indirect !*

Quelle est cette nouvelle et aimable figure qui s'approche de vous en sautillant, Ariste ? Jamais Gavarni dans ses Enfants terribles, jamais Froment dans ses Bébés n'ont tracé un minois plus mutin et plus souriant. Ah ! c'est Mlle Lili, une charmante enfant qui va sur ses dix ans. Après vous avoir passé ses deux bras blancs autour du col, comme une chaîne de fleurs, elle vous dit de sa voix la plus câline : " Petit père, n'as-tu pas fait remarquer l'autre jour à maman qu'une fourrure d'hermine irait merveilleusement sur la robe de velours que tu m'as donnée l'an passé ? Si tu veux me faire cadeau de cette fourrure, cette année, cher petit père, c'est demain le 1er janvier."

Le rouleau d'or diminue encore une fois. Huit napoléons sont allés

rejoindre les dix premiers, et le *diable boiteux*, riant à gorge déployée, s'écrie encore une fois : *Impôt indirect !*

C'est un peu cher, il est vrai, mais Mlle Lili sera si heureuse, et elle sera si jolie avec sa fourrure blanche, sa robe de velours noir et ses joues roses !

Le défilé continue, et voici M. Charles, gentil bébé de six ans, qui vient raconter à son papa chéri qu'il a vu la veille, chez Giroux, un cheval mécanique. Il était si beau ! et paraissait un cheval pour de vrai ; il avait tout, une selle, des étriers, une bride. Ce sont là des récits qui portent coup la veille du 1er janvier. Trois napoléons, suivant l'exemple donné, s'échappent du rouleau qui s'aplatit d'autant, et le *diable boiteux*, riant de plus belle, fait retentir de sa voix la plus stridente le mot accoutumé : *Impôt indirect !*

Alors apparaissent les domestiques qui, fidèles à l'usage antique et solennel, viennent souhaiter à M. Ariste, leur excellent maître, une bonne année accompagnée de plusieurs autres. Cinq napoléons prennent encore leur vol au profit des deux valets en habit noir et des deux servantes enrubbannées et puissamment crinolinées. Le rouleau baisse de plus en plus, et toujours le *diable boiteux* écrit en traits de feu son invariable devise : *Impôt indirect !*

La procession est loin d'être finie. C'est le concierge qui a voulu monter lui-même les journaux, tant il est pressé de vous donner vos étrennes et peut-être de recevoir les siennes. Exécutez-vous, Ariste ; il vous a tiré, quelquefois bien tard, quelquefois aussi à bien bonne heure, le cordon : *Impôt indirect !*

C'est le suisse, les bedeaux et les enfants de chœur portant sur un plat d'argent une brioche appétissante et dorée qui viennent à leur tour se mêler au cortège des souhailleurs de bonne année : *Impôt indirect !*

C'est le facteur, tout pimpant sous son costume vert, qui le fait ressembler au perroquet Jacquot ou à un soldat du grand Frédéric. Il a voulu lui-même vous monter ce matin vos lettres, et vous présenter un splendide almanach, tant il appréhende que vous ne les receviez pas à temps le 1er janvier : *Impôt indirect !*

C'est le garçon boulanger, les garçons épiciers, la porteuse de pain, qui montent en même temps votre escalier : *Impôt indirect !*

Ce sont les porteurs de journaux,—hélas ! même celui de la *Semaine des Familles*,—qui, par une curiosité après tout bien légitime, et dont vous soupçonnez le motif, car je vous vois porter votre main à votre poche, viennent vous demander, à l'occasion du 1er janvier, si vous êtes content du service du journal : *Impôt indirect !*

Que de formes ne prend-il pas, ce bienheureux impôt ! que de

bouches souriantes ! que de mains tendues ! Ce sont les mitrons du pâtissier voisin, avec leur couvre-chef en papier ; ce sont les petits porteurs d'épreuves, car vous écrivez, Ariste, et je vous soupçonne de vouloir vous présenter à l'Académie des sciences morales, où vous apprendrez la patience, en cas qu'elle vous manque. Donnez vite, ce sont ces gens utiles, mais peu agréables, que les Anglais appellent hommes de la nuit, *nightmen*, parce qu'ils exercent dans les ténèbres leur industrie nécessaire, sans être pour cela en bonne odeur dans le quartier. Les malheureux ! ils viennent avec leurs habits de travail pour rendre votre libéralité plus empressée. Sur toute la ligne retentit la formule consacrée : " Je vous la souhaite ! " Si l'année n'est pas pour vous bonne et heureuse, Ariste, ce ne sera pas la faute de ces braves gens. Vous entrez au café, toujours en rêve, vous trouvez dans la corbeille aux petits pains un cornet de dragées, ou un cigare enrubanné ; c'est la manière de vous la souhaiter, Ariste ! laissez le cornet qui servira d'invite à d'autres consommateurs, mais mettez la main à la poche. Puis, poursuivant votre rêve, vous vous voyez monter en omnibus, et la tire-lire enrubannée du conducteur passe de main en main en sollicitant votre offrande. A peine descendu, vous tombez au milieu d'un groupe de gentils ramoneurs qui, jouant sur leur vielle :

Ramenez ci, ramenez là,
La cheminée du haut en bas !

vous la souhaitent bonne et heureuse, en vous montrant, dans un bon sourire, la double rangée de leurs dents blanches sous leurs lèvres noires. Vous ne pouvez faire autrement, Ariste, que de leur donner quelques petits sols. Cela vous coûtera si peu et cela fera tant de joie à ces braves enfants de la Savoie, qu'à l'heure d'une de ses meilleures inspirations Alexandre Guiraud a chantés, et qui ont toujours été vos favoris, Ariste, sans compter que, depuis une annexion récente, ils sont devenus vos compatriotes.

Quel est ce brave monsieur, qui monte en fiacre là-bas, avec deux poupées sous le bras gauche, un polichinelle et une bergerie sous le bras droit, sans compter des paquets et des boîtes de bonbons, des sucres de pomme monstrueux, et des livres dorés sur tranche ? Je reconnais, à ce dernier trait, un abonné de la *Semaine des Familles* qui a lu l'article de Nathaniel sur les livres d'étrennes. Mais ne reconnaissez-vous pas, Ariste, ce généreux donneur d'étrennes ?

— Non, en vérité.

— Vous m'étonnez. C'est vous-même, mon très cher ! Vous avez des neveux et des nièces, de délicieux enfants qui viendront vous la souhaiter bonne et heureuse ; vous ne sauriez vous dispenser d'offrir à

cette bande joyeuse quelques petits souvenirs. Vous dînez quelquefois en ville, et les maîtresses de maisons comptent sur quelque chose de mieux que sur une carte banale. Les confiseurs n'ont pas été inventés pour rien, et les marrons glacés ne sont pas uniquement destinés à parer leurs devantures où s'étalent les chefs-d'œuvre sucrés confectionnés tout exprès pour cette année de grâce. Cela coûte un peu cher, il est vrai, mais le 1er janvier ne se lève qu'une fois par an.

Un peu cher ! cela vous fait songer à votre rouleau de 1,000 francs. Vous le cherchez des yeux.—Mon Dieu ! qu'est-il devenu ? où l'ai-je serré ? me l'a-t-on pris ? Je n'aperçois plus qu'un morceau de papier déchiré, assez semblable à la cartouche vide quand le coup est parti. Je vais de ce pas chez le commissaire.

— Monsieur le commissaire, vous êtes la Providence en écharpe du propriétaire et la terreur du malfaiteur. J'avais 1,000 francs d'économies, je voulais acheter une obligation de chemin de fer...

Ici, mon pauvre Ariste, le *diable boiteux* coupe le fil de votre discours par un : *Je vous la souhaite !* jeté d'une voix stridente ; et, votre cauchemar continuant, vous voyez tous les napoléons de votre rouleau danser la sarabande autour de vous, en vous passant sous le nez de la manière la plus provocante ; après quoi la bande des fuyards reprend le chemin de la fenêtre, mais ce n'est pas, comme à l'Opéra, pour rentrer par la porte. Vous n'avez pas été volé, Ariste ; mais vous êtes généreux ; et les libéralités se payent. Payez donc, mon bien bon. Je ne veux en aucune façon contester l'exactitude du bilan que vous avez achevé hier soir avant de vous coucher. Vous êtes un comptable de première force, et vous avez admirablement balancé les recettes et les dépenses de l'année ; oui, les 1,000 francs d'excédant vous étaient acquis : seulement vous aviez compté sans les *impôts indirects*.

En ce moment, un violent coup de sonnette réveille tout de bon Ariste. Il jette les yeux sur sa pendule et voit qu'elle marque huit heures du matin. Il s'habille à la hâte, et, à peine a-t-il passé son pantalon à pieds et sa robe de chambre, que Mme Ariste entre chez lui, en lui disant :

— Mon cher ami, ce sont ces messieurs les tambours de la garde nationale qui viennent chercher votre fusil pour le fourbir à l'occasion de la nouvelle année, sans oublier de vous la souhaiter bonne et heureuse !

— Parbleu ! s'écrie Ariste, encore à moitié endormi et d'assez mauvaise humeur, voilà un mot que je n'oublierai pas. Il y a plus de deux heures qu'on me le corne sur tous les tons aux oreilles.

— Mais mon ami, tu n'y penses pas, reprend Mme Ariste d'un ton câlin, tu viens de t'éveiller, et je n'ai pas encore eu le temps de te souhaiter la bonne année ?

— Tiens ! c'est pourtant vrai ! C'était un rêve, murmura à voix basse Ariste, en apercevant son rouleau d'or intact sur son bureau, un mauvais rêve ! N'importe ! Je crois que la *Semaine des Familles* a raison. Je renonce à acheter une obligation ou un bon du Trésor. Il faut bien songer aux *impôts indirects*.

Semaine des Familles.

MÉMOIRES DU COMTE BEUGNOT.

Les cent premières pages des Mémoires du comte Beugnot sont consacrées à la comtesse de Lamotte et à l'affaire du collier, et forment ainsi une préface intéressante et curieuse à l'excellent livre de M. Campardon. Dans les souvenirs de M. Beugnot, on voit pour ainsi dire naître Mlle de Saint-Rémy ; on assiste à l'enfance misérable et à la jeunesse besoigneuse de cette descendante indirecte des Valois ; on la voit repousser la sage combinaison que des gens de bien avaient imaginée pour éteindre honorablement dans une abbaye et dans l'ordre de Malte la descendance bâtarde et embarrassante d'une maison jadis souveraine, pour laquelle il n'y avait pas de place dans la société du dix-huitième siècle, et préférer la mendicité et les arts les plus bas de l'intrigue, puis bientôt le crime et le vol, à une fin plus digne de sa race. Certes, le livre de M. Campardon pouvait se passer de preuves à l'appui ; l'auteur en avait fourni d'assez fortes pour déterminer la conviction publique. Cependant, les mémoires de M. Beugnot, en dissipant tous les nuages qui régnaient sur les premières années de la jeunesse de Mme de Lamotte, aident à mieux faire comprendre l'affaire du collier.

Lorsque Chérin, le généalogiste du roi, eut vérifié les titres de famille des trois enfants qu'avait laissés M. de Saint-Rémy, qui avait vécu de braconnage et de maraude, on plaça les deux filles au couvent de Longchamp, et le fils, qui portait le nom du baron de Valois, à l'école de marine avec les intentions dont j'ai parlé plus haut. Mais quand les deux filles furent devenues grandes, ces demoiselles s'évadèrent, un beau matin, du couvent avec leur léger paquet sous le bras et 36 livres tournois dans leur poche. C'est ainsi que commencèrent leurs aventures. Le comte Beugnot a tracé les portraits de l'aînée et de la cadette avec exactitude, mais avec une exactitude beaucoup trop

hardie, quant au portrait de la première, pour que je puisse le reproduire complètement. Je citerai ce qu'il est possible de citer : " Mme de Lamotte n'avait pas ce qu'on appelle de la beauté : elle était d'une taille médiocre, mais svelte et bien prise, elle avait des yeux bleus pleins d'expression sous des sourcils noirs bien arqués ; le visage un peu allongé, la bouche grande, mais admirablement garnie, et, ce qui est le propre de ce genre, son sourire était enchanteur ; elle avait la main belle, le pied très petit. Son teint était d'une blancheur très remarquable."

Après ce portrait physique que je n'achève pas, vient le portrait moral qui est loin d'être aussi attrayant, quoiqu'on voie que M. Beugnot, tout en l'écrivant, était encore un peu sous le prestige des souvenirs de sa première jeunesse : " Elle était, dit-il, dénuée de toute espèce d'instruction, mais elle avait beaucoup d'esprit et l'avait vif et pénétrant. En lutte, depuis sa naissance, avec l'ordre social, elle en bravait les lois et ne respectait guère mieux celles de la morale. On la voyait se jouant des unes et des autres tout naturellement, et comme si elle n'en eût pas soupçonné l'existence. Tout cela composait un ensemble effrayant pour un observateur et séduisant pour le commun des hommes, qui n'y regardent pas de si près."

Le comte Beugnot finit par être un observateur ; mais il commença par faire comme le commun des hommes, il admira beaucoup mademoiselle de Saint-Rémy. Quant à la sœur cadette, il en fait les honneurs en peu de lignes : " C'était, dit-il, une grosse et belle fille, bien faite, bien blanche, très blonde et fort bête." Il ajoute seulement qu'elle mourut chanoinesse dans quelque chapitre ignoré de l'Allemagne, et se débarrassa ainsi à peu de frais de ce personnage épisodique et insignifiant. Reste le baron de Valois ; il devint un officier de marine exact qui savait son métier, qui l'aimait ; il mourut pendant le procès du collier, et M. Beugnot semble insinuer qu'il abrégéa sa vie pour ne pas assister au déshonneur de sa sœur.

Pour celle-ci, l'esprit d'intrigue était comme inné en elle. Après son évasion du couvent de Longchamp, avec sa cadette, elle avait été reçue par une Mme de Surmont, qui habitait Bar-sur-Aube, et qui avait été touchée du malheur des deux jeunes filles descendues à l'hôtel de la *Tête-Rouge*, avait un écu de 6 francs pour toute ressource, et séduite par l'esprit de l'aînée. Celle-ci, qui devait rester une semaine dans la maison, s'y établit avec sa sœur, pour un an. Elle commença par refaire sans façon à sa taille les robes de Mme de Surmont, qui se demandait naïvement, à cause de son prodigieux embonpoint, comment des vêtements faits pour elle, pourraient aller à une jeune fille.

On voit que, dès cette époque, Mlle de Saint-Rémy n'avait pas des

idées très exactes sur le *tien* et le *mien*. Le *sien* c'était tout ce dont elle avait besoin, et comme elle n'avait rien, c'était forcément tout ce qui appartenait aux autres. Elle resta donc un an chez Mme de Surmont, et elle fit de cette année un enfer pour la pauvre dame qui l'avait reçue ; car cette enjoleuse s'était emparée de l'esprit du maître de la maison, et elle était devenue dame et maîtresse du lieu. L'année révolue, elle s'en alla, en emportant, entre autres choses, le neveu de M. de Surmont, M. de Lamotte, qu'elle épousa. Ce fut un singulier mariage, qui surprit tout le monde, mais que l'on comprit un mois après, quand on fut convié au baptême de deux enfants jumeaux. Afin de pourvoir aux frais des noces, Mlle de Saint-Rémy avait aliéné deux années de la pension de 600 fr. dont elle jouissait depuis que Chérin avait vérifié ses titres, et elle avait réalisé de cette manière une somme de mille fr. M. de Lamotte, ne voulant pas demeurer en reste, avait vendu pour 600 fr. comptant un cheval et un cabriolet qu'il avait achetés à crédit pour le double à Lunéville. "Ainsi, ajoute M. Beugnot, commença le nouveau ménage."

Le début promettait. La suite ne démentit pas cette entrée en ménage. Les deux nouveaux époux avaient hypothéqué leur présent sur l'avenir et sur les ressources qu'ils comptaient tirer des réclamations de Mme de Lamotte, à la recherche des grands biens qui avaient appartenu, quelques siècles auparavant, à sa famille. Mais, en attendant qu'on réussit, il fallait vivre ; quelque chose de plus, il fallait que Mme de Lamotte pût aller à Paris faire des démarches, tandis que M. de Lamotte se rendrait à Fontette pour rechercher les titres qui pourraient aider Mme de Lamotte dans ses démarches. Quel fut le bailleur de fonds ? Ce fut l'honorable père de M. Beugnot. Pour parler la langue légère de celui-ci : "Il avait craint, à l'égal de la mort, d'être exposé à l'honneur inouï d'unir son sang au reste du sang des Valois, et il avait une si vive sympathie pour Mlle de Saint-Rémy depuis qu'il était sûr qu'elle ne deviendrait pas sa bru, qu'il aurait fait volontiers les frais de la noce avec M. de Lamotte." Voilà donc les deux nouveaux mariés séparés : le mari se rend à Fontette, la femme à Paris. Arrivée dans cette ville, elle descend humblement à un hôtel borgne de la rue de la Verrerie. Son premier soin fut d'écrire à M. Beugnot, qui suivait le barreau à Paris, pour lui annoncer son arrivée, et l'inviter à venir chercher une lettre de M. Beugnot père qu'elle lui apportait.

Ici commence le récit des rapports de M. Beugnot avec Mme de Lamotte, récit qui témoigne à la fois de la légèreté d'esprit que le narrateur ne perdit guère que dans les derniers temps de sa vie, et de la légèreté des mœurs qui régnaient à la fin du dix-huitième siècle. Le comte Beugnot a voulu que la postérité sût qu'il menait toutes les

semaines Mme de Lamotte dîner deux fois au *Cadran-Bleu* ; les autres jours, il lui offrait son bras en galant cavalier pour la promener dans tout Paris ; chacune de ces promenades se terminait par une halte au café. Mme de Lamotte aimait beaucoup la bière, et tout en en buvant une bouteille, elle avalait par distraction deux ou trois douzaines d'échaudés, ce dont M. Beugnot conclut avec beaucoup de logique que la descendante des Valois dînait mal, si elle dînait. Les choses durèrent ainsi pendant quelques mois. Puis, un beau matin, Mme de Lamotte dit à M. Beugnot, qui était venu la voir, qu'il lui arrivait un grand bonheur : elle avait obtenu une audience de M. le cardinal de Rohan, grand aumônier ; elle se souvenait de ce que lui avait dit souvent M. Beugnot, qu'il fallait demander l'aumône, soit à la porte des églises, soit en carrosse. Elle comptait donc sur son carrosse pour se rendre à l'hôtel du cardinal de Rohan, et sur son bras pour monter chez lui. M. Beugnot, qui a toujours été un homme d'esprit, et qui, dans cette circonstance, se conduisit en homme de sens, refusa son bras et prêta son carrosse.

Ce fut ainsi que Mme de Lamotte s'introduisit chez le cardinal de Rohan. C'est d'abord à une femme malheureuse, et dans les veines de laquelle coule un sang illustre, que le grand aumônier ouvre sa porte et la bourse de ses aumônes. Mais, Mme de Surmont l'avait éprouvée la première, on n'ouvrait impunément ni sa porte ni sa bourse à Mme de Lamotte. Là où elle était entrée en suppliante, elle régnait bientôt en maîtresse, et sa main ne tardait pas à prendre au lieu de recevoir. Au bout de peu de temps, M. Beugnot s'aperçut que Mme de Lamotte devenait froide et même dédaigneuse à son égard. Il y eut une explication au *Cadran-Bleu*, dans laquelle la nouvelle protégée du cardinal de Rohan déclara, du haut de ses grandeurs naissantes, à son premier protecteur, qu'elle n'avait plus besoin de lui.

Elle avait pu bien se servir de son talent d'avocat pour débrouiller ses affaires, composer des mémoires, écrire des placets ; mais il s'agissait maintenant de toute autre chose. Il fallait nouer une bonne intrigue pour arriver jusqu'à la reine et au contrôleur général, et sur ce point, elle était obligée de lui avouer qu'elle le regardait comme le plus inepte des hommes. Cette déclaration à brûlepourpoint flatta médiocrement M. Beugnot, et vraiment il eut tort. Il le dit en effet plus tard, les mots d'honnête homme et d'imbécile étaient parfaitement synonymes dans la bouche de Mme de Lamotte. *Vous êtes un sot*, voulait donc dire : *Je vous estime* ; et *Vous êtes un homme d'esprit*, signifiait : *Je vous méprise*. Le tout est de savoir traduire.

Vous connaissez maintenant la femme. Telle vous l'avez vue, telle elle sera toujours. Le théâtre s'élargira, mais l'actrice restera la

même. La voilà à Versailles, où elle transporte le quartier général de ses opérations. " Elle fut bien vite entourée, continue M. Beugnot, de ces fripons patentés qui, repoussés de toute carrière honnête, cherchent des intrigues à exploiter, en trouvent, et en vivent, tant bien que mal. Mme de Lamotte apportait au jeu un nom et du malheur, les autres se chargeaient de tenir les cartes." On peut dire que la troupe dans laquelle Mme de Lamotte s'engageait était digne de l'actrice, et que l'actrice était digne de la troupe. On débuta par de pitoyables parodies. Mme de Lamotte feignit de se trouver mal d'inanition dans l'antichambre de Mme la comtesse de Provence, puis elle renouvela la même comédie dans l'antichambre de Mme la comtesse d'Artois. Cela lui valut une aumône de quelques louis et beaucoup de mépris, lorsqu'on soupçonna sa ruse. Cependant la troupe se recrutait et elle s'augmenta d'un M. Villette, destiné à jouer plus tard un rôle dans le vol du collier, et que le comte Beugnot appelle le *Philinte des escrocs*, tant ce camarade de M. de Lamotte dans les gendarmes, professait une morale relâchée sur le moyen de faire passer l'argent de la poche d'autrui dans la sienne.

Pourquoi M. Beugnot, après avoir donné des détails d'une vérité si piquante sur le *caput mortuum* de la société de cette époque, ajoute-t-il que ces intrigues et ces manœuvres étaient encouragées " par la réputation de légèreté de la reine." Voici sa phrase qui laisse planer un fâcheux équivoque sur le fond de sa pensée : " La reine avait alors une réputation de légèreté que, *sans doute*, elle n'avait jamais méritée." Est-ce que Mme de Lamotte n'avait pas commencé ses intrigues et ses manœuvres dans l'antichambre de la comtesse de Provence et de la comtesse d'Artois ? Est-ce que les escrocs ont besoin d'être encouragés par quoi que ce soit pour tâcher de s'approprier le bien d'autrui ? Leur misère et leur esprit de rapine ne sont-ils pas pour eux une excitation suffisante ? L'or et les diamants ne les attirent-ils pas comme l'aimant attire le fer ? Qu'on ne nous parle donc plus de la réputation de légèreté de la reine, démentie par tous les documents contemporains qui ont été depuis publiés. Il n'y eut de léger que l'appréciation de ceux qui la jugèrent si mal et la calomnièrent, et le comte Beugnot s'est donné le tort de reproduire la légèreté des propos de ses contemporains par les légèretés de sa plume, qui aurait pu facilement éviter toute équivoque.

Ici, M. Beugnot cessa pour un temps de voir Mme de Lamotte. Il fut fort étonné de la voir arriver quelques mois plus tard, à Bar-sur-Aube en grand équipage, menant un train de duchesse, ayant quatre grands laquais, un wagon rempli d'argenterie, jetant l'or par la fenêtre et de la poudre aux yeux le plus qu'elle pouvait. Elle n'en imposa pas cependant au beau-frère de son mari, M. de Latour, homme d'honneur

et homme d'esprit, mais d'un esprit moqueur et dénigrant. Quand il vit arriver, à Bar-sur-Aube, son beau-frère et Mme de Lamotte dans ce brillant équipage, il dit en riant de toutes ses forces à M. Beugnot : " Parbleu, n'ai-je pas mille fois raison quand je soutiens que Paris renferme les gens les plus bêtes qu'il y ait au monde. Dans quel autre pays, je vous le demande, cette petite mégère et son grand flandrin de mari seraient-ils parvenus à escroquer ce qu'ils viennent de nous étaler ici. La dame, vous la connaissez, et de reste ; on ne passe pas une demi-heure avec elle sans en avoir par-dessus les yeux de ses mensonges et de ses impertinences de bas lieu.

" Quant au mari, c'est un gendarme assez dispos pour bien porter sa botte de foin du magasin de fourrage au quartier. Mais ne lui en demandez pas davantage. Votre bonhomme de père excepté, la princesse avec ses appas, le prince avec son génie, n'auraient pas trouvé ici qu'on leur prêtât un petit écu, et voilà une demi-heure qu'on déballe plus d'argenterie qu'il n'y en a dans la ville, même en y comprenant les calices et le saint-sacrement de l'autel. O Paris, cité sainte des fripons et des sots, je te salue pour cette merveille de plus ! "

Voilà comment on jugeait, dans sa famille, Mme de Lamotte, sur laquelle M. Louis Blanc voulait naguère apitoyer dans son *Histoire de la Révolution française*. Le comte Beugnot, qui ne donne ces détails qu'avec une sorte de remords qui ressemblent à des souvenirs, cherche de temps en temps à réhabiliter jusqu'à un certain point Mme de Lamotte. C'est ainsi qu'il assure qu'elle recevait des gens de bonne compagnie. Il faut le croire, puisqu'il y allait lui-même quelquefois, mais le fond de la compagnie était détestable, et c'est par lui-même que nous le savons.

Après un dîner qu'il fit chez elle avec Cagliostro, cet intrigant qui exploita la crédulité des incroyants de la fin du dix huitième siècle, l'auteur des Mémoires ne revit plus guère son ancienne protégée que dans deux occasions, mais dans les occasions les plus importantes de sa vie. La première fois il l'attendait chez elle et fut obligé de demeurer fort tard, parce que, n'ayant pas son carrosse, il voulait lui demander de le faire reconduire. Mme de Lamotte revint avec nombreuse compagnie.

La troupe, c'est le cas de le dire, était au grand complet. Parmi les actrices figurait une personne qui ressemblait d'une manière étrange à la reine. C'était Mlle Oliva, et l'on venait de jouer la scène du bosquet de Versailles avec un succès qui exaltait toutes les têtes, enivrées du triomphe de leur fourberie et des espérances d'une cupidité qui devait bientôt être satisfaite par le vol du collier. La présence de M. Beugnot gênait visiblement les épanchements de leur joie. Un d'entre

eux demanda si l'on ne pouvait pas parler librement devant M. Beugnot ! “ Non, répliqua Mme de Lamotte, c'est un trop honnête homme. ” Cela voulait dire dans son langage, on s'en souvient : C'est un imbécile. Ce fut M. Beugnot qui reconduisit Mlle Oliva chez elle. Intrigué par cette ressemblance surprenante, il voulut la faire causer. Ce fut en vain ; elle continua son rôle muet du bosquet de Versailles.

M. Beugnot ne revit plus madame de Lamotte que dans une circonstance plus importante encore et plus décisive de sa vie. Il dînait, ainsi qu'elle, pour le jour de la fête de saint Bernard, à l'abbaye de Clairvaux, où le très lointain et très indigne successeur de ce grand saint, un abbé bêtâtre comme on en voyait à la fin du dix-huitième siècle, donnait, dans le réfectoire de l'abbaye, suivant l'usage habituel, un très grand dîner à l'occasion de la fête du saint. C'était l'abbé Maury qui devait prêcher : il se fit attendre et n'arriva de Paris qu'au moment où l'on se mettait à table. L'abbé de Clairvaux le fit entrer dans le réfectoire en habits de voyage. On lui demanda naturellement des nouvelles de Paris et de Versailles.

— Eh quoi, dit-il, ne savez-vous pas la grande nouvelle, l'arrestation du cardinal de Rohan au sortir de la messe et dans ses habits pontificaux ? Et pourquoi ? Pour un collier qu'il prétend avoir été chargé d'acheter pour la reine au joaillier de la couronne. On flaire une intrigue et l'on soupçonne une vengeance.

A la nouvelle de l'arrestation du cardinal, Mme de Lamotte devint pâle et se trouva presque mal. Elle se leva et sortit. M. Beugnot la suivit, et, comme elle demanda immédiatement sa voiture, partit avec elle. Dans le chemin, il essaya de lui arracher un aveu. Elle repoussa de très haut ses soupçons, déclara qu'elle ne savait ce qu'il voulait dire, qu'elle n'avait rien à craindre, que le cardinal s'était probablement laissé duper par son Cagliostro, un intrigant et un fripon, pour lequel il avoit une déplorable faiblesse.

Elle parlait cependant d'un ton plus hautain qu'assuré, et M. Beugnot, qu'elle n'avait pas le moins du monde convaincu, lui conseilla de passer le plus vite possible la frontière. Elle repoussa avec indignation cet avis. Alors M. Beugnot, qui se souvenait un peu trop d'avoir été son ami, lui proposa de l'aider à anéantir les papiers qui pouvaient la compromettre. Tout en brûlant la volumineuse correspondance du cardinal de Rohan, il en vit assez pour ne conserver aucun doute sur le triste et coupable rôle qu'avait joué ce déplorable prince de l'Eglise dans une affaire où la légèreté de ses mœurs, l'audace de son ambition, la témérité de ses espérances et la crédulité de son esprit l'avaient engagé en le livrant à une troupe de fripons dont Mme de Lamotte était la reine. M. Beugnot quitta Mme de Lamotte à deux heures dans la nuit ; deux heures après elle était arrêtée.

Nous avons tenu à séparer ce chapitre du reste des mémoires de M. Beugnot parce qu'il jette une lumière surabondante peut-être, mais toujours utile cependant, sur une page de l'histoire contemporaine qui a excité de vives controverses. Nous consacrerons une dernière étude à la partie des mémoires qui traite de la Révolution et de l'Empire.

ALFRED NETTEMENT.

SOUVENIRS DE L'ARMÉE PONTIFICALE.

L'histoire dira à l'honneur de la France qu'aucune nation ne se montra plus dévouée qu'elle au Saint-Siège aux jours de ses adversités et de ses épreuves. On se souvient que lorsque le saint Pape Pie VII traversa notre pays pour se rendre à Paris à l'époque du couronnement de Napoléon Ier, il dit en voyant les populations s'agenouiller sur son passage et demander sa bénédiction : "Voilà donc le peuple qu'on représente comme irréligieux et athée ! Depuis que j'ai mis le pied sur le territoire français, je ne rencontre que des populations à genoux." La France ne se montre pas moins dévouée à Pie IX qu'à Pie VII. Il y a quelques semaines, une notable partie du clergé français, cinq mille prêtres conduits par leurs évêques, se pressaient à Rome pour assister aux fêtes du dix-huitième centenaire de saint Pierre et de saint Paul. "On nous distinguait, me disait un de ces voyageurs, au bruit que faisait notre enthousiasme dans les rues et dans les places publiques de Rome, toutes les fois que le Pape y paraissait. Nous ne savons pas, nous autres Français, aimer et haïr à voix basse. Il faut que nos sentiments s'épanchent à haute et intelligible voix. Quand on faisait retentir jusqu'au ciel des *vivats* en l'honneur du Saint-Père, il disait en souriant : "Il doit y avoir des Français par là." Il paraît que le bruit de ces acclamations a retenti en dehors des frontières pontificales.

Le Piémont s'en est vengé, en passant, lors du retour, notre clergé au soufre et au chlore, sous prétexte qu'il pourrait bien avoir le choléra. M'est avis que le prétendu choléra qu'on poursuivait dans le clergé français, c'étaient son amour et son dévouement pour le Saint-Siège : mais c'est un mal dont on ne guérit point en France, et messieurs les Piémontais y emploieraient tout le soufre de la Sicile, que point ils n'y parviendraient. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer en passant

que des procédés de cette nature ont quelque chose d'étrange de la part de l'Italie, qui doit tant à la France. Si les agents du cabinet de Florence l'oublent, est-ce qu'il n'y a pas un ambassadeur et des consuls français dans les Etats italiens, pour le leur rappeler ? M. Granier de Cassagnac prétendait, à la fin de la session, que toutes les forces de la France devaient être employées à protéger nos nationaux au Mexique, à plusieurs milliers de lieues de notre littoral. Il y avait moins de chemin à faire pour faire respecter nos nationaux en Italie et leur épargner d'inqualifiables avanies.

Messieurs les Piémontais montraient plus de politesse et plus de bienveillance en 1859, quand nous accourions à leur secours. Je me souviens qu'à cette époque, je traversais avec un ami le Piémont en revenant de Venise, où nous étions allés visiter M. le comte de Chambord. Nous prîmes le train qui traversa la Lombardie, puis le Piémont, avant que la guerre éclatât. Dans ce pays, les gares étaient pleines de femmes et d'enfants, qui faisaient leurs adieux à leurs maris et à leurs pères. Il n'y avait qu'un cri dans ces gares comme dans le wagon où nous étions avec plusieurs officiers : Les Français arriveront-ils à temps ? S'ils n'arrivent pas à temps, nous sommes perdus !

Les Français arrivèrent à temps, on le sait, pour gagner les batailles de Magenta et de Solferino. MM. les Italiens n'auraient-ils pas pu payer par un peu plus de politesse envers nos prêtres la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers nos soldats ?

C'est en lisant les *Souvenirs de l'armée pontificale*, par M. de Bechedelièvre, que ces observations se sont présentées à mon esprit, et il m'a semblé qu'elles se rattachaient au moins indirectement à mon sujet. Qui ne le sait ? M. de Bechedelièvre commandait les tirailleurs pontificaux à la bataille de Castelfidardo. Ce loyal Breton est naturellement un loyal catholique, tout dévoué au Saint-Siège, et l'on savait, même avant l'écrit qu'il vient de publier, combien il était digne de commander cette poignée de jeunes gens héroïques qui ont écrit dans l'histoire de l'Eglise une belle page avec leur sang.

Le récit qu'il publie est empreint d'une franchise à la fois bretonne et militaire. Point de réticences, point d'exagérations, la vérité toute nue et les ombres du tableau auprès des plans lumineux. Il rappelle que le bataillon des tirailleurs pontificaux franco-belge réorganisé plus tard sous le nom de zouaves pontificaux, a noblement rempli son devoir dans le passé ; qu'aujourd'hui encore, il figure avec honneur dans l'armée du Saint-Siège, et qu'un prochain avenir lui réserve sans doute un rôle glorieux. Ce sont les papiers de famille de ce bataillon que M. de Bechedelièvre publie. Il lui a semblé utile d'écrire une histoire imparfaitement connue et de rectifier, par un exposé complet et im-

partial des faits, les idées fausses ou hostiles qu'une publicité ignorante ou hostile a répandues.

Ce sont ces mêmes jeunes gens, on s'en souvient, que plusieurs membres du Corps législatif n'ont pas craint d'appeler des mercenaires. Étranges mercenaires, qui ne demandaient point d'or et qui donnaient leur sang ! M. de Bechedelièvre raconte comment il fut mis à la tête de cette vaillante troupe. Il était sorti, en 1850, de Saint-Cyr avec le grade de sous-lieutenant dans le 32^e de ligne. Six ans après, en 1856, à la fin de la campagne de Crimée, qu'il avait faite d'une manière brillante dans le 9^e bataillon de chasseurs à pied, il était capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. S'étant marié en 1858, il avait donné sa démission, et en 1860 il était père de famille, quand une lettre de son beau-frère, capitaine de frégate dans la marine française, lui apprit que le général de La Moricière, qui avait si noblement accepté la mission de former une armée au Pape et de défendre les provinces qui lui restaient contre les bandes de Garibaldi, avait besoin d'officiers.

Madame de Lamoricière elle-même l'avait dit au beau-frère de M. de Bechedelièvre, en ajoutant que si ce dernier voulait aller rejoindre le général, ses services seraient acceptés avec reconnaissance. M. de Bechedelièvre écrivit sur-le-champ à M. de La Moricière pour se mettre à sa disposition. Il adressa en même temps au maréchal Randon, alors ministre de la guerre, une lettre pour solliciter du gouvernement français l'autorisation de prendre du service dans l'armée pontificale. On se souvient qu'un ministre a soutenu devant le Corps législatif que l'autorisation de servir dans l'armée pontificale n'a jamais été refusée. Il y avait évidemment dans cette réponse une erreur ou un oubli.

M. de Bechedelièvre déclare, en effet, qu'il reçut du maréchal Randon l'avis que sa demande comme toute autre de même nature devait être adressée au ministère des sceaux, et que le maréchal l'avait fait arriver à sa véritable destination. Or, il n'advint aucune réponse de ce ministère à M. de Bechedelièvre. De plus, le lieutenant-colonel des zouaves pontificaux ayant plus tard désiré obtenir l'autorisation officielle de porter la croix de Pie IX, que Sa Sainteté lui avait accordée, il lui fut répondu : "M. de Bechedelièvre ayant demandé l'autorisation de servir dans l'armée pontificale et ne l'ayant pas obtenue a, par le fait même de sa présence dans cette armée, perdu sa qualité de Français. Il doit, s'il veut obtenir l'autorisation qu'il sollicite, remplir les formalités voulues pour récupérer les droits qu'il a perdus."

Vous voyez par cet exemple que MM. les ministres ne sont pas plus infallibles dans leurs réponses à la tribune que dans leurs entreprises au-delà des mers.

M. de Becdelièvre, qui ne recevait de réponse ni de Paris ni de Rome, partit pour cette dernière ville, rempli de l'idée que le général La Moricière, tout entier à l'organisation de l'armée pontificale, avait peu le temps d'écrire, et que l'invitation faite par Mme de La Moricière suffisait. Le voilà à Rome. Il éprouve d'abord une très vive déception, il ne le cache pas, parce que le général de La Moricière lui avoue, après une très cordiale réception, qu'il n'a pas pour le moment d'emploi militaire à lui donner. Être venu de si loin pour apprendre qu'il était inutile ! On aurait bien pu le lui écrire chez lui. Après s'en être expliqué avec une franchise bretonne, M. de Becdelièvre dit au général La Moricière qu'il resterait encore à Rome une semaine, et que, passé ce temps, il retournerait chez lui, heureux d'avoir du moins donné un témoignage de dévouement au pape Pie IX en venant lui offrir ses services.

Le général le pria de repasser dans deux jours à son état-major, et, au jour fixé, il lui dit que son affaire était en bonne voie, qu'il fallait aller voir le ministre des armes et n'accepter de lui que le grade de commandant. M. de Becdelièvre se rendit immédiatement chez Mgr de Mérode, et éprouva un très vif étonnement quand celui-ci lui demanda l'objet de son voyage à Rome, comme s'il n'en n'eût rien su. L'officier français répéta au ministre des armes ce qu'il avait dit au général Lamoricière. Le ministre se retrancha sur les précautions que le gouvernement pontifical était obligé de prendre, trompé qu'il avait été par des personnes recommandées de très haut, et qui, lorsqu'on était allé aux informations, s'étaient trouvées être des carbonari. A ce mot, M. de Becdelièvre partit d'un franc éclat de rire : "Prenez donc vos informations, lui dit-il. Si vous découvrez en moi un carbonaro, cela m'étonnera. Toujours est-il que je partirai par le prochain bateau, si vous n'avez pas cru pouvoir disposer de moi avant cette époque."

Deux jours après, M. de Becdelièvre apprit qu'il était nommé chef de bataillon des tirailleurs pontificaux, et en se rendant chez M. de Pimodan, chef d'état-major du général, pour recevoir son brevet, il sut le mot de l'énigme : "Presque immédiatement après mon entrée dans le bureau du chef d'état-major, dit-il, j'avais été remplacé dans le cabinet du général en chef par un personnage très aimé du Saint-père et du général Lamoricière. Le général et ce personnage s'entretenirent quelques moments des événements. Le premier fit part au second de ma nomination en termes élogieux pour moi, et il ajouta : "Il m'en faudrait plusieurs de cette nature pour simplifier ma besogne. — Oh ! prenez garde, général, lui dit le personnage, l'officier dont vous me parlez est un Breton ou un Vendéen ; les opinions de ces messieurs vous gêneront plus qu'elles ne vous serviront."

“J'en sus dès lors assez pour connaître les inquiétudes que nous inspirions au gouvernement pontifical, surveillé et gêné par le gouvernement français, qui voulait absolument ne voir en nous que des aventuriers venus à Rome pour y fomenter une nouvelle guerre de Vendée. Il est vrai, la majeure partie des volontaires appartenait à l'opinion légitimiste ; mais j'affirme avec assurance que ce n'était là qu'un fait accidentel ; nous ne songions tous qu'à défendre le Saint-Père, sans distinction de parti. Toutefois, l'anecdote qu'on vient de lire peut expliquer le caractère des instinctives méfiances du gouvernement pontifical à l'égard des volontaires français.”

Voilà la vérité vraie. La plupart des volontaires français venus à Rome appartenaient à l'opinion légitimiste, mais ils n'étaient venus à Rome que pour servir le Pape. C'est ce que ne voulurent pas comprendre à cette époque le gouvernement français et son ambassadeur, et voilà comment s'expliquent les dépêches du premier et les duretés de langage des ministres du second à l'égard des volontaires français. On dit vulgairement que tout chemin mène à Rome ; mais tout chemin ne mène pas en Vendée, et c'eût été prendre une singulière route que d'aller à Rome pour faire une guerre en Vendée.

On peut d'autant plus en croire M. de Becdelièvre, que, s'il aime beaucoup les jeunes gens qu'il a commandés, il ne les flatte pas. Ils avaient, il en convient, les défauts de leurs qualités comme les qualités de leurs défauts : braves, dévoués, mais impétueux, difficiles à manier et indociles. C'eût été une merveille si l'on eût trouvé les sept sages de la Grèce sous l'habit de zouaves, même des zouaves pontificaux. Quand, le 1er juin 1860, M. de Becdelièvre eut reçu des mains du général le brevet de chef de bataillon, il lui fut prescrit de se rendre immédiatement à la Caserne de Cimara, où se trouvaient les soixante-dix hommes avec lesquels il devait commencer à organiser ce corps. Sa tenue militaire n'étant pas prête, il pria le général en chef de renvoyer au lendemain la prise de possession de son commandement : “Allez, répondit le général, et que dans deux heures tous ces jeunes indisciplinés soient dans votre main, ou je ne reconnais pas un ancien capitaine de chasseurs à pied.”

Le nouveau chef de bataillon se rendit à la caserne, où son entrée dans les chambres fit l'effet d'un coup de théâtre : “Pour être sincère, ajouta-t-il, je dois dire que depuis quelques jours ces jeunes gens entendaient, sinon dicter des lois à l'autorité supérieure, au moins exiger d'elle des mesures inadmissibles, entre autres celle qui consistait à séparer les Français des Belges. En paraissant dans la première chambre, j'ordonnai à M. le capitaine de Charette, à qui je me fis connaître, de commander *fixe*, et de réunir tous les hommes dans cet

appartement. Cet ordre fut exécuté non sans quelques murmures.

“ J'imposai le silence à haute voix, je forçai tout le monde à se découvrir et pris la parole en ces termes : Messieurs, et c'est pour la première et la dernière fois que je vous qualifie ainsi, je suis appelé, par le général en chef qui tient tous les pouvoirs du Pape, à l'honneur de vous commander. Je n'ai pas encore le costume militaire, mais voici mon brevet, et à partir de ce moment, je prends le commandement de votre corps. Appelés à défendre la cause de Dieu, nous devons nous rappeler que, dans une armée pontificale, les distinctions de nationalités et de castes ne seraient point convenables, surtout à une heure aussi critique où l'union doit faire la force.

“ Vous donneriez une triste idée de votre dévouement, et nous serions en droit de suspecter vos intentions si vous ne compreniez pas tout de suite qu'appartenant pour la plupart à la nation française, vous ne devez reculer devant aucune privation ni fatigue. A dater de ce jour, la première compagnie sera formée ; les Belges y seront intercalés avec les Français, et il en sera de la sorte à l'avenir ; vous vous soumettez à cet ordre, parce que c'est la volonté de votre général en chef, et que je suis nommé par lui pour la faire exécuter.”

On comprend qu'après une pareille harangue, le chef de bataillon des tirailleurs pontificaux eut tous ces jeunes indisciplinés, comme les avait appelés le général Lamoricière, dans sa main. Il fit lire devant eux quelques articles du Code pénal militaire : “ J'exprimai, continua-t-il, l'espoir de n'être jamais obligé de les appliquer ; je fus compris. Jamais, je dois leur rendre cette justice, je n'ai rencontré dans l'armée française des soldats plus soumis, plus braves ; on le verra dans ce récit.”

On le voit en effet, dans ce récit qui conduit le lecteur à Castelfidardo, où ce corps, qui eut à peine le temps de s'habituer à la fatigue et à l'usage des armes, se montra si héroïque et ne craignit point de charger à lui seul toute l'armée piémontaise. On ira chercher dans les *Souvenirs de l'armée pontificale* les détails intéressants qu'ils contiennent sur les circonstances qui précédèrent, qui accompagnèrent et qui suivirent la bataille de Castelfidardo. Mais, nous avons cru devoir citer le témoignage rendu par un chef valeureux à de valeureux soldats. Ses paroles glorifient ceux qui ont si noblement porté sous ses ordres le nom de zouaves pontificaux, et elles obligent ceux qui le portent aujourd'hui.

* * * Quelquefois il ne faut point interroger son ami, afin de ne point arracher ce qu'on doit obtenir, et surtout pour ne pas l'exposer à nous tromper.

FIOR D'ALIZA.

(Voir page 408 du vol. V.)

CHAPITRE III

Ce n'est pas un poëme, ce n'est pas non plus un roman, c'est le récit d'une promenade que je fis, cette année, dans les montagnes de Lucques. Je l'écrivis alors en note dans mes souvenirs de poëte pour faire peut-être un jour un sujet vrai de poëme d'une aventure réelle, telle que *Graziella*, qu'on a tant aimée, ou que *Geneviève*, qui a fait verser tant de larmes aux cœurs simples.

Je dois avouer aussi que la beauté candide, et cependant incomparable, de la jeune fille ou femme qui fut, bien à son insu, l'héroïne de cette histoire, me resta profondément gravée dans les yeux, que mes yeux ne purent jamais l'oublier, et que toutes les fois qu'une apparition céleste de jeune fille ici-bas me frappa depuis, soit en Italie, soit en Grèce, soit en Syrie, je me suis demandé toujours : " Mais est-elle aussi délicate, aussi virginale, aussi impalpable que Fior d'Aliza, de Saltochio ? " Voilà pourquoi les temps et les événements m'ayant enlevé le loisir d'écrire en vers, comme *Jocelyn*, cette simple et touchante aventure, je l'écris en prose, et je demande pardon à mes lecteurs de ne pas en avoir fait un poëme ; mais, vers ou prose, tout s'oublie et tout s'anéantit en peu d'années ici-bas, il suffit d'avoir noté, à quoi bon écrire ? On voit bien, du reste, que rien ici ne sent l'effet ou la prétention de l'invention, et que cela est vrai comme la nature. Laissez-moi donc l'insérer tel quel dans mes confidences de cette année. Ce qui nous émeut fortement, ce qui revient perpétuellement dans notre mémoire, fait partie de notre vie. Voici la chose.

En ***, je passai l'été à Saltochio, délicieuse et pompeuse villa des environs de Lucques, qu'on avait louée à l'ambassadeur de France, à ***. J'en sortais souvent seul, le matin, pour aller, dans les hautes montagnes de ce pays enchanté, chercher des points de vue et des paysages ; je ne m'attendais certainement pas à rencontrer de point de vue sur le cœur humain, ni des poëmes en nature ou en action qui me feraient penser toute ma vie, comme à un songe, à la plus divine figure

et à la plus mélancolique aventure qu'un poëme eût jamais fait lever devant moi. C'est pourtant ce qui m'arriva.

Un jour d'été, de très-grand matin, je sortis du parc, des lits d'eau, des grands bois de lauriers de Saltochio, et je gravis les collines opulentes qui portent les gros et riches villages du pays de Lucques ; mon chien me suivait par amitié, et je portais mon fusil par contenance, car dès ce temps-là je ne tuais pas ce qui jouit de la vie. La beauté sereine du temps m'engagea à monter beaucoup plus haut, jusque dans la montagne. J'abandonnai les villages, les maisons, les champs cultivés et je m'égarai pendant trois heures dans les ravins pierreux, dans le lit sec des torrents, puis j'en sortis pour monter encore. J'apercevais loin de toute route, en apparence, une cahute entièrement solitaire sur le penchant d'un étroit vallon vert, sous d'énormes châtaigniers. J'avais besoin de me reposer un moment, et de m'abreuver à une source. J'entendais un léger suintement d'eau filtrer dans les rochers au bas de la cabane. Je voyais les grandes ombres noires des châtaigniers velouter un peu le rocher, derrière la maison ; j'y montai pour jouir de deux bienfaits inespérés de la saison : de l'eau et du frais.

En tournant sans bruit le site de la maison, bâtie à moitié dans le rocher, je m'arrêtai comme frappé d'une apparition soudaine : c'était une figure de jeune femme, bien plus semblable du moins à une jeune fille, qui donnait à têter à un bel enfant de cinq ou six mois. Non, je n'essayerai pas de vous la décrire ; il n'y a pas de pinceaux, même ceux du divin Raphaël, pour une pareille tête. Elle était debout, les pieds nus, plus blancs et plus délicats que les cailloux qui sortent de la source ; sa robe, à gros plis noirs perpendiculaires, tombait avec majesté sur ses chevilles ; son corset rouge à demi délacé laissait l'enfant sucer le lait et le répandre de sa bouche rieuse, comme un agneau désaltéré qui joue avec le pis de la brebis, ou comme un enfant qui trouble la source avec ses petites mains après avoir bu. Elle ne me voyait pas, caché à demi que j'étais par l'angle du rocher sur lequel était bâtie la maison. Je retenais ma respiration pour mieux contempler cette divine figure ; elle ressemblait à une belle villageoise le matin du dimanche, qui va faire sa toilette à la source, au lever du jour, derrière le jardin. Elle faisait semblant d'allaiter l'enfant d'une sœur plus âgée qu'elle (je le supposais du moins). Puis elle peignait négligemment les longues tresses blondes de ses cheveux, tantôt recouvrant l'enfant et elle comme d'un voile, tantôt relevés et rattachés à son front, avec des bouquets d'œillets rouges et de giroflées autour de sa tempe.

Quand cette première toilette, qui annonçait un jour de fête, fut finie, elle s'assit à terre, sous le grand châtaignier, et roulant avec des éclats de rire mutuels son bel enfant nu sur le lit de feuilles, elle jouait

avec lui comme une biche avec son faon nouveau-né. Toute la voûte des feuilles résonnait de leurs cris, car ils se croyaient seuls dans la nature :

Mi rivedrai
Ti revedro
Di tuo bel rai
Mi pascerò !

chantait-elle en entrecoupant son air de baisers et d'éclats de rire, comme quelqu'un qui pense à revoir et à être revu avec une égale ivresse, le soir de ce beau jour qui commence si bien..

A ce moment où je me noyais en silence dans l'admiration de cette jeune fille, la plus séduisante que j'eusse encore vue, déjà semblable à une mère, à un âge où elle devait grandir encore, et réunissant sur sa figure l'amour badin de la sœur à la tendre sollicitude de la mère, mon chien, qui revenait d'un arrêt, se précipita avec fougue vers moi et me fit apercevoir de la jeune fille. Elle jeta un cri, se leva d'un bond en emportant son enfant, et voulut s'enfuir.

— Ne fuyez pas, lui dis-je avec respect, c'est à moi de m'éloigner, puisque ma présence inattendue dans ce lieu trouble vos yeux et aussi ceux de ce bel enfant à qui ma vue fait détourner la tête vers votre épaule.

— Non, seigneur, me répondit-elle en rajustant son corset rouge sur sa poitrine ; pardonnez, je me croyais seule et je faisais participer mon nourrisson au bonheur qui nous attend ce soir. Je passais le temps qui sera si long aujourd'hui !

Elle me pria d'entrer pour me rafraîchir un moment, m'assurant que son père aveugle et sa tante seraient heureux dans un tel jour de pouvoir m'offrir l'hospitalité.

— Car les hôtes de ces solitudes sont bien rares, et il faut bien s'en défier, ajouta-t-elle avec grâce ; mais il y en a dont l'arrivée porte bonheur à une maison.

En parlant ainsi, elle tourna l'angle du petit jardin, et, m'annonçant à son père, elle me fit entrer dans la mesure.

Après les premiers compliments et les premières excuses, ces braves gens, chez qui tout respirait un air d'indigence, mais un air de fête, m'offrirent, sur une table de bois très-propre, un repas champêtre : de belles châtaignes conservées en automne dans leur seconde écorce et bouillies dans du lait de chèvre, du fromage, du pain de couvent très-blanc et très-savoureux, de l'eau de la source. J'avais une gourde dans mon havre-sac, j'en voulus faire goûter à la jeune mère ; elle y trempa ses lèvres avec complaisance, et, les détournant bientôt avec répugnance :

— Je n'ai jamais bu que de l'eau, dit-elle, cela aigrirait le lait de mon enfant.

Je n'osai pas l'interroger sur sa maternité précoce ; mais on voyait qu'elle n'avait pas à rougir. Le vieillard but à sa place.

— Il y a longtemps que j'en ai perdu le goût, dit-il.

— Vous n'êtes donc pas riches ? lui dis-je.

— Oh ! non, dit-il, mais nous ne sommes pas pauvres.

— Oh ! nous l'avons été, s'écria la mère.

— Oh ! oui, reprit la jeune femme, nous l'avons été ; tenez, regardez ce champ de maïs, ce petit enclos où les vignes et les figuiers rampent contre les pierres grises, qui sortent de terre comme pour les supporter ; ce petit pré, au fond du ravin à gauche, qui nourrit deux vaches, et ce bois de jeunes châtaigniers et de lauriers sauvages, qui descend d'en haut vers le pré : tout cela a été à nous. Mais le rocher, le châtaignier, la pelouse, aussi large que ses racines s'étendent et que son ombre porte, et ce verger entre ces pierres grises avec ces vingt pas d'herbe autour de la maison, et les trois figuiers, tout cela est à nous ; et cela nous suffit bien pour nous cinq, tant que le bon Dieu et la Madone ne nous auront pas envoyé d'autres petites bouches de plus pour sucer le rocher qui nous nourrit tous.

— Cinq ? dis-je à la jeune femme, mais je n'en vois que quatre en comptant le petit enfant que vous allaitez.

— Oh ! oui, dit la vieille mère, mais il y en a un que vous ne voyez pas et que nous voyons, nous, tout comme s'il était là, et à qui nous laissons sa place vide autour de la table.

A ces mots, la jeune mère se leva, pressa son enfant contre son cœur d'un mouvement sensible et presque convulsif, tourna ses yeux humides du côté de la mer et les essuya avec la manche de sa veste verte.

— C'est Hyeronimo qu'elles veulent dire, monsieur, dit le vieillard ; c'est mon fils et mon apprenti. Il est en mer.

— Est-il donc matelot ? demandai-je.

— Oh ! non, monsieur ; il l'est et il ne l'est pas. Mais ce serait trop long à vous raconter ; vous devez avoir besoin de dormir. Ah ! le pauvre garçon, il aime trop le châtaigner pour cela.

— Mais, à propos de châtaignier, dis-je, comment se fait-il que, si vous aimez tant de père en fils cet arbre nourricier de la famille, vous ayez creusé à coups de hache dans son tronc ce grand creux où l'on voit encore l'empreinte du fer dont vous l'avez si cruellement frappé, au risque de le faire écrouler avec son dôme immense et ses branches étendues sur votre chaumière ?

— Ah ! c'est une longue et triste histoire, monsieur, me dirent-ils

tous à la fois ; le bon Dieu et la Madone l'ont sauvé par miracle, et il nous a sauvés avec lui, mais cela n'importe pas plus que le nid de cornailles qui a été sauvé, ce soir-là, avec l'arbre, et dont les petits seraient tombés à terre avec lui. N'en parlons plus ; cela nous ferait trop serrer le cœur.

— Non, non ! dis-je avec une curiosité qui venait de bonne intention, parlons-en, à moins que cela ne vous fasse trop d'angoisse. Je suis jeune encore, mais j'ai toujours aimé, dès mon enfance, à pleurer avec ceux qui pleurent, plus qu'à rire avec ceux qui rient ; si vous ne voulez pas me dire toute l'histoire aujourd'hui, vous me la direz demain, car je n'ai rien qui me presse, et si j'étais pressé, quelque chose encore me retiendrait ici que je ne puis pas définir.

En parlant ainsi, je jetai involontairement un coup d'œil à la dérobée sur l'angélique figure de la jeune mère, qui était allée donner le sein à son enfant sur le seuil de la cabane. Jamais beauté si pure et si rayonnante n'avait fasciné mes yeux : une apparition du ciel à travers le cristal de l'air des montagnes, la fraîcheur du matin, un fruit d'été sur une branche, une joie céleste à travers une larme, une larme d'enfant devenue perle en tombant des cils ; puis ces quatre âges de la vie sous un même arbre : l'aïeule, le père, la jeune épouse, l'enfant à la mamelle ; ces pauvres animaux domestiques : le chien, les chèvres, les colombes, les poussins sous l'aile de la poule, les lézards courant avec un léger bruit sous les feuilles sèches du toit. Cette scène me fascinait.

Nous soupâmes.

Après le souper, je demandai timidement, en regardant tour à tour l'aïeule, le père, la fille, le récit qui m'avait été promis pour m'expliquer la profonde blessure du châtaignier.

— Ah ! moi, je ne saurais pas dire, je pleurerais trop, dit la vieille femme.

— Ah ! moi, je n'oserais pas, je suis trop jeune pour tout savoir et trop innocente pour savoir bien raconter, dit la *sposa*.

— Parlez donc, vous, père, dirent-elles toutes deux.

— Ah bien ! non, dit le père ; mais parlons chacun à notre tour, et disons chacun ce dont nous nous souvenons ; ainsi le voyageur saura tout par la bouche même de celui qui aura vu, connu et senti la chose.

— Bien ! dis-je. C'est donc à la vieille mère de parler la première, car elle a vu passer bien des ombres du châtaignier sur la bruyère de la montagne, et tomber bien des lits de feuilles mortes sur les racines et sur votre toit.

— Ah ! c'est bien vrai, que j'en ai bien vu tomber et renaître de ces chères feuilles de notre gros arbre, dit-elle en écartant de sa main amaigrie les mèches de ses cheveux blancs, qui lui tombaient de son

front sur les yeux. Que voulez-vous, mon jeune monsieur, je l'ai entendu dire à mon père et au père de mon père : notre famille est aussi vieille sur la montagne que le rocher fendu qui pleure de vieillesse, comme mes yeux, et que les racines de l'arbre qui ont fendu la roche en se grossissant sous terre. Ces deux braves hommes ne savaient pas quand nous y étions venus pour la première fois. Ils disaient qu'ils avaient entendu dire, par le plus vieux moine du couvent de là-haut, que les *Zampognari*, c'est notre nom de famille, étaient descendus, dans le temps des guerres des Pisans contre les Florentins, d'un jeune officier toscan prisonnier des Pisans, qui s'était sauvé de la tour de Pise, où il attendait la mort, avec la jeune fille du capitaine géolier de sa tour, et qu'il s'était bâti, au plus haut de la montagne, alors déserte, une cabane sous les châtaigniers pour y vivre de peu avec sa maîtresse.

Comme elle ne pouvait pas revenir à Pise chez son père, qu'elle avait trahi par amour pour le beau prisonnier, lui, ne voulant pas non plus abandonner celle à qui il devait la vie, avait oublié ici père, mère et patrie ; il avait défriché peu à peu quelques petits arpents de terre autour des rochers, il avait été faire bénir son mariage à un ermite de l'Ermitage, qui est aujourd'hui le couvent de *San Stephano*, là-haut, là-haut ; il avait fondé la famille dont les fils et les filles étaient descendus les uns ici, les autres là, dans les villages de la plaine, puis il était mort après sa femme.

Leur fils leur avait creusé une fosse en terre sainte, là où vous avez vu le terrain bossué sous une croix de pierre taillée dans les blocs et rougie par les mousses, où les hirondelles se rassemblent, la veille de leur départ, avant le coup de vent de mer de septembre, quand les châtaignes tombent d'elles-mêmes au pied du châtaignier.

Les garçons d'en bas venaient aussi de temps en temps courtiser les filles de l'aîné des *Zampognari*, réputées pour leur beauté et pour leur bonne renommée dans les collines de Lucques, et c'est ainsi que nous avons bien des parents sans les connaître, à présent, parmi les Lucquois, qui nous méprisent pour notre pauvreté aujourd'hui. Est-ce que l'eau du *Cerchio*, qui brille là-bas sous l'arche du pont de marbre de Lucques, se souvient des gouttes d'eau de notre source, où boivent nos chèvres et nos brebis ? Ce monde, monsieur, n'est qu'un grand oubli pour la plupart ; je ne dis pas cela pour toi, notre Fior d'Aliza, qui ne nous a jamais oubliés dans notre misère et qui as préféré la veste brune et le bonnet de laine de ton cousin aux plus riches habits et aux chapeaux galonnés des villes.

Fior d'Aliza rougit, détourna la tête et regarda, appendue à la muraille, la *zampogna* de son cousin absent. L'enfant, en remuant ses petites mains du fond de son berceau, toucha par hasard l'outre dé-

gonflée de la *zampogna*, où dormait un reste de vent de l'haleine de son père ; la musette rendit un petit son, comme la touche d'un clavier sur lequel un oiseau familier se perche par hasard en voltigeant libre dans la chambre d'une jeune fille. L'enfant effrayé retira sa main.

— On dirait que c'est Hyeronimo qui enfle son outre en montant la montagne pour nous avertir de son approche, dit l'aïeule.

Le père soupira ; la jeune *sposa* ne dit rien, mais elle se leva de table et inclina involontairement la tête hors de la porte, comme si elle avait pu reconnaître, de l'oreille, les pas de son amant dans la nuit ; puis elle rentra tristement, sourit à son enfant, lui fit couler deux ou trois gouttes de lait sur les lèvres, et revint s'asseoir à côté de la vieille aïeule.

— Je ne sais pas autre chose de la famille, continua la tante. Que voulez-vous, monsieur ? personne de nous ne sait ni lire ni écrire ; qui est-ce qui nous l'apprendrait ? Il n'y a ni maître ni école, à cette distance des villages, sous les châtaigniers ; les oiseaux ne le savent pas non plus, et cependant voyez comme ils s'aiment, comme ils font leur nid, comme ils couvent leurs œufs, comme ils nourrissent leurs petits.

— Et comme ils chantent donc ! ajouta Fior d'Aliza en entendant deux rossignols qui luttaient de musique nocturne au fond du ravin, près de l'eau.

— Mon père, reprit l'aïeule, fit ce que faisait son père ; il cultiva un peu plus large de terre noire entre ces rochers. C'est son père qui avait planté quelques cepes de vigne sur la pente en pierres au midi, et qui avait enlacé les sarments aux treize mûriers qui nourrissaient ses vers à soie de leurs feuilles ; c'est son fils, mon frère et son fils que voilà, dit-elle, en montrant du geste le vieil infirme, qui défricha en vingt ans et qui sema le champ de maïs dont les grappes d'or, comme des oranges sur le quai de Pise, brillent maintenant pour d'autres que pour nous sous les vertes lisières du bois de lauriers.

Lui et son frère, qui est mort jeune, et qui était mon mari, s'occupaient l'hiver, comme avaient fait leurs pères et leurs oncles, à façonner des *zampognes*, que les bergers de la campagne de Sienne, des Maremmes et des Abruzzes, leur achetaient dans la saison des moissons, quand ils allaient se louer, pour les récoltes, aux riches propriétaires de ces pays, pour rapporter de quoi vivre l'hiver à la cabane.

On dit que les Calabrais eux-mêmes n'en fabriquent pas de plus sonores et de plus savantes que nous.

Mon mari taillait les chalumeaux, creusés et percés de dix trous, autant que de doigts dans les mains, avec une embouchure pour le souffle ; il choisissait, pour ces hautbois attachés à l'outre de peau de chevreau, des racines de buis bien saines et bien séchées pendant trois étés au soleil.

Son frère Antonio coupait et cousait les outres et le soufflet, qui

donne le vent à la *zampogne*. Il laissait le poil du chevreau en dehors sur la peau, afin qu'elle gardât mieux le son et que la pluie glissât dessus, comme sur la petite bête, sans l'amollir, et de plus c'était lui qui en jouait le mieux et qui essayait l'instrument en le corrigeant jusqu'à ce que l'air sortit aussi juste que la voix sort des ténèbres.

— Tiens, ma fille, dit-elle à sa nièce en s'interrompant, ouvre donc le coffre de bois, et montre à l'étranger les trois dernières *zampognes* qu'ils ont fabriquées ainsi avant la mort de mon pauvre mari.

Ah ! monsieur, ajouta la vieille femme pendant que Fior d'Aliza tenait le coffre ouvert pour me laisser voir ces trois chefs-d'œuvre, quels instruments ! et comme Antonio en jouait alors qu'il avait les doigts agiles et le souffle fort ! Non, jamais aucune Madone des coins de rues, à Lucques, à Pise, à Sienne, peut-être à Rome, n'a entendu des sérénades pareilles pendant les nuits de la semaine de la Passion ; on priait rien qu'à les entendre, les anges souriaient en pleurant et les soirs d'été, après la moisson, quand elles jouaient des airs de danse, les chênes même auraient boudi en cadence en les écoutant.

Le couvercle du coffre échappa à ces mots de la main de la pauvre nourrice, et retomba avec un bruit sépulcral sur les *zampognes* désormais muettes. Elle avait pensé à son amant.

— C'est vrai, dit l'aïeule, que le pauvre Hyeronimo en jouait encore mieux que mon mari et son père ! Et celle-ci, ajouta-t-elle en montrant Fior d'Aliza, monsieur, elle en jouerait encore mieux que son mari si elle voulait ; mais depuis nos malheurs, elle n'a plus le cœur à rien qu'à penser à lui, à l'attendre, à le pleurer et à regarder son petit enfant pour retrouver Hyeronimo dans son visage.

Nous vivions ainsi, monsieur, dans le travail, en santé, en bon accord et en joie, dans notre petit domaine indivis entre nous. La maison se composait de mon mari, de moi, d'Hyeronimo, qui grandissait pour nous remplacer, d'Antonio, mon beau-frère, sain et valide alors, qui avait épousé ma sœur, mère de Fior d'Aliza. Ah ! c'est celle-là qui était belle, voyez-vous ! On venait jusque de Pise pour la voir, quand elle descendait à la foire de Lucques avec son mari. Pauvre sœur ! Qui aurait dit qu'elle mourrait avant d'avoir fini d'allaiter son enfant, Fior d'Aliza, que vous voyez devant vous.

Antonio, à ce souvenir, passa sa manche sur ses yeux, et Fior d'Aliza regarda son enfant comme si elle eût tremblé de ne pas le nourrir non plus jusqu'au sevrage.

— Avant cette mort et avant celle de mon mari, poursuivit-elle d'une voix affaissée par de tristes souvenirs, nous étions trop heureux ici, mon mari, moi, Hyeronimo, mon fils, que je portais encore à la mamelle, Antonio, ma sœur et la petite Fior d'Aliza, qui venait de naître.

Un jour, mon mari remonta de la plaine, après la moisson, dans les Maremmes de Toscane. Il avait fait bien chaud cette année-là ; nous l'attendions tous les soirs du jour où les moissonneurs et les *zampognari* rentrent dans les villages de la montagne avec leur bourse de cuir, pleine de leur salaire, à leur ceinture ; un moine quêteur, qui avait passé le matin en remontant au couvent de San Stephano, nous avait dit qu'il l'avait rencontré et reconnu de loin, assis au bord d'une fontaine, sur la route de Lucques à Bel-Sguardo. Cela m'avait étonnée, car ordinairement, quand il revenait au grand châtaignier, il ne s'amusa pas à s'asseoir sur la route ; il était trop pressé de me revoir et d'embrasser son petit sur les lèvres de sa mère. Le soir, nous n'entendîmes pas, comme à l'ordinaire, sa *zampogne* à travers les lauriers de la montée ; nous n'entendîmes que le pas lent et lourd de ses souliers ferrés sur les cailloux et le souffle d'une halcine haletante.

— Serait-ce bien lui ? me dis-je.

Et je m'élançai pour m'en assurer. Hélas ! c'était bien lui, mais ce n'était plus lui ; il me tendit les bras, laissant tomber sa *zampogne*, et il s'évanouit sur mes genoux.

Quand il fut revenu à lui :

— Couche-moi, me dit-il, je n'ai plus qu'à mourir ; la fièvre de Terracine m'a tué.

Le bon air fin des collines ne fit que donner plus de force au poison qui était entré dans ses veines avec les rayons du soleil des Maremmes. Nous l'ensevelîmes le troisième jour après son retour ; il ne me resta de lui que Hyeronimo, que je nourris plus de larmes que de lait.

C'est ainsi que nous ne restâmes plus que six à la cabane : notre vieille mère, qui ne comptait plus les années de sa vie que par les pertes de son mari, de ses frères, de ses sœurs, de ses filles mariées bien loin dans la plaine ; Antonio, que vous voyez déjà aveugle et ne pouvant plus sortir qu'avec son chien de la cabane, pour aller à la messe au monastère de San Stephano deux fois par an ; Hyeronimo, mon fils unique, et Fior d'Aliza, dont la mère était morte la semaine où elle était née ; c'était la chèvre blanche qui l'avait nourrie. Aussi voyez comme elle l'aime et comme elle a l'air jalouse quand Fior d'Aliza caresse son nourrisson, et comme elle frotte ses cornes contre son tablier. On dirait qu'elle est jalouse de l'amour de la mère pour l'enfant, et qu'elle regarde Fior d'Aliza comme son enfant à elle-même. Pauvres bêtes, allez ! allez, vous êtes bien de la famille. Les parentés sont dans le cœur, monsieur ; il y a bien des chrétiens qui ne s'aiment pas tant que nous nous aimons, nous, le chien, la chèvre et les moutons, sans compter le *Ciuccio*, l'âne qui broute là, devant les chardons aux fleurs bleues du ravin.

Les deux enfants dont je devins la seule mère, puisque Fior d'Aliza n'en avait plus, furent nourris du même lait par moi et par la chèvre, et bercés dans le même berceau. De peur que les renards ou les écureuils ne leur fissent mal à terre, pendant que j'allais sarcler le maïs ou retourner les meules de foin dans le petit pré, je suspendais leur berceau sur la grosse branche basse et souple du châtaignier, et je m'en rapportais au vent pour les balancer doucement dans leur nid ; n'est-ce pas ainsi que font les oiseaux ? Moi, mes deux oiseaux n'avaient pas d'ailes ; je ne craignais pas qu'ils s'envolassent pendant l'ouvrage. Ils se ressemblaient tellement, qu'on ne connaissait pas la petite du petit autrement qu'à la couleur de leurs cheveux, quand ils me tendaient les bras pour que je leur donnasse le sein. Il n'y avait pas six mois d'âge entre eux deux, Hyeronimo étant né la même année que Fior d'Aliza avait vu le jour.

Je disais souvent à mon beau-frère Antonio :

“ Remarie-toi donc pour donner une autre mère à ta fille ; ” mais il me disait toujours non. “ Je lui donnerais bien, à elle, une autre mère, mais qui est-ce qui me donnerait, à moi, une autre femme ? ”

Sa consolation était de ne jamais vouloir se consoler. Le chagrin qu'il nourrissait et les larmes qu'il ne cessait pas de répandre en pensant à sa pauvre belle femme morte, finirent par lui rétrécir le cœur et par le rendre aveugle, comme le voilà ; il ne pouvait presque plus travailler aux *zampognes* ; d'ailleurs on n'en commandait guère depuis que les Français dominaient à Rome et à Lucques ; les *piferari*, joueurs de musette, ne sortaient plus des Abruzzes, et les Madones, aux coins des rues, n'entendaient plus de sérénades ni de litanies la nuit, aux pieds de leurs niches abandonnées. On n'entendait que la musique de cuivre des régiments, les tambours et le bruit de l'exercice à feu sur les remparts de Lucques et dans les plaines. Nous avions perdu notre gagne-pain en hiver, et mes faibles bras et les bras affaiblis du pauvre Antonio ne suffisaient qu'à peine à cultiver un peu de maïs et de millet, assaisonné de lait de chèvre pour les petits... Qu'aurions-nous fait sans les châtaignes pour vivre, le pauvre infirme et moi ? Mais les châtaigniers nous nourrissaient tout l'hiver, les figuiers tout l'été ; nous faisons sécher les châtaignes au four et nous les conservions saines dans leur seconde écorce ; nous faisons cuire les figues au soleil, sur le toit de la cabane, et, saupoudrées d'un peu de farine de millet que je broyais moi-même dans le mortier, sous le pilon de pierre dure, elles se conservaient, comme le voilà encore, d'un automne à l'autre. Voyez, monsieur, quel bon goût elles ont ; on dirait du sucre ou des morceaux de miel de nos trois ruches, durcis dans leur cire.

Entretiens de LAMARTINE.

(A continuer.)

LETTRES AUX HOMMES DU MONDE.

“ Je ne demande point sans doute aux prêtres, écrivait à Mme Swetchine l'illustre et regretté M. de Tocqueville, de faire aux hommes dont l'éducation leur est confiée, ou sur lesquels ils exercent une influence, je ne demande pas de faire à ceux-ci un devoir de conscience d'être favorables à la république ou à la monarchie ; mais j'avoue que je voudrais qu'ils leur dissent plus souvent, qu'en même temps qu'ils sont chrétiens, ils appartiennent à l'une de ces grandes associations humaines que Dieu a établies sans doute pour rendre plus visibles et plus sensibles les liens qui doivent attacher les individus les uns aux autres : associations qui se nomment des peuples et dont le territoire s'appelle la patrie. Je désirerais qu'ils fissent pénétrer plus avant dans les âmes que chacun se doit à cet être collectif avant de s'appartenir à soi-même ; qu'à l'égard de cet être-là, il n'est pas permis de tomber dans l'indifférence, bien moins de faire de cette indifférence une sorte de molle vertu, qui énerve plusieurs des nobles instincts qui nous ont été donnés ; que tous sont responsables de ce qui lui arrive, et que tous, suivant leurs lumières, sont tenus de travailler constamment à sa prospérité.”

Ce vœu de l'éminent publiciste, Mgr Dupanloup vient de le réaliser. Il ne s'est pas contenté de créer, dans sa ville épiscopale, sous le nom d'Académie de Sainte-Croix, un foyer intellectuel, autour duquel il a rassemblé les hommes d'études, heureux de se trouver réunis sur le terrain commun de la religion et des belles-lettres, et qui s'est déjà révélé au public par un volume de travaux sérieux et pleins d'intérêt ; il a voulu étendre à tous les conseils qu'il donnait à quelques-uns. En développant, dans ses *Lettres à un homme du monde*, les idées émises, il y a trois ans, dans le *Correspondant*, en faisant appel à tous ceux qui se sentent quelque flamme dans le cœur et quelque élévation dans l'esprit, ce ne sont pas seulement des chrétiens que l'illustre prélat se propose de former, mais des Français, des hommes capables d'être utiles à leur pays, et s'y préparant par le seul genre de préparation solide, par celui qui donne la vigueur à l'intelligence, la grandeur à l'âme, la force au caractère, par le travail.

I.

La dignité du travail, la nécessité du travail, la glorification du travail en un mot, telle est la thèse soutenue dans ce troisième volume de

la Haute Éducation ; thèse capitale et malheureusement de nos jours trop peu comprise. On se figure qu'une fois qu'on a fait ses classes, tout est fini. Le temps du collège est un temps éminemment ennuyeux, qu'il faut subir, mais qu'il faut aussi passer le plus vite et le plus doucement possible ; une fois dehors, on n'a plus qu'à fermer ses livres et à dire un éternel adieu aux labeurs de l'esprit : le jeu, les chevaux, les chiens, le cigare, voilà le but de la vie, et l'on ne saurait faire un plus noble usage de sa liberté.

Et ce qui est profondément triste, c'est qu'il y a des parents qui ne comprennent pas sur ce point la vie autrement que leurs enfants, qui ne les mettent au collège que pour obéir à un préjugé communément reçu, souvent pour se débarrasser d'eux pendant sept ou huit ans, mais qui ne tiennent nullement à ce qu'ils fassent de bonnes études, encore moins à ce qu'ils s'occupent ensuite sérieusement. Ils ne font rien : leur fils ne fera rien, comme eux. L'oisiveté est, à leurs yeux, le signe distinctif de la fortune et constitue presque un titre de noblesse. Mais, sans aller si loin, sans ériger la fainéantise en vertu, combien y a-t-il de gens qui se figurent qu'une haute naissance, une position élevée, n'ont pas besoin d'être soutenues par le mérite personnel, que la richesse dispense du travail, et que, pourvu qu'on ait une maison bien tenue, une fortune sagement administrée, une conduite régulière, de bonnes relations, qu'on reçoive et qu'on rende exactement des visites, qu'on lise de temps à autre un journal et qu'on discute un moment politique, cela suffit à tout, et qu'on a scrupuleusement rempli ses devoirs d'homme et de chrétien. « Je ne lis rien, écrivait Marie-Antoinette, je ne fais rien de mes dix doigts, et cependant je suis occupée au point de ne savoir où prendre une minute. » Ce désœuvrement affairé, dont se plaignait la grande et infortunée souveraine, est devenu la vie habituelle de bien des gens, et surtout de bien des jeunes gens ; on n'a pas d'occupations sérieuses, on s'en crée de frivoles : « On ne fait rien, mais on s'enquiert et on se mêle de tout. » Est-ce donc là la fin de l'homme sur la terre, et peut-on si facilement se soustraire à la règle imposée à tous ?

« Le travail, répond Mgr Dupanloup, n'est pas seulement une chose bonne, plus ou moins importante, mais facultative, et qu'on est libre de faire ou de ne faire pas. Le travail, le travail réel, sérieux, le travail utile est une obligation rigoureuse, un devoir de conscience, dont il n'est permis à personne de s'affranchir. » Le travail est la loi de l'homme ; c'était une distraction dans le Paradis terrestre ; depuis la chute, c'est un châtement et une expiation nécessaire. « L'homme, dit Job, est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler : *Homo nascitur ad laborem, sicut avis ad volatum.* » Ce n'est pas le pauvre seulement, c'est le riche, et le riche encore plus que le pauvre, précisément parce qu'il a reçu son

salaires à l'avance, c'est le riche qui est tenu d'obéir à cette immuable loi. Qu'on parcoure les Ecritures, et l'on verra quelles menaces terribles sont proférées contre l'oisif et sa famille. Sans remonter jusqu'à l'Ancien Testament, où le paresseux est condamné à être lapidé, non avec des pierres, mais avec de la boue, ne connaît-on pas l'effrayante parabole du serviteur inutile, lequel, pour avoir enfoui le talent qui lui a été confié, au lieu de le faire valoir, est jeté dans les ténèbres extérieures, là où il y a des pleurs et des grincements de dents ? Dieu demande un compte rigoureux de ce qu'il a donné : il ne départit pas l'intelligence et les plus magnifiques facultés pour qu'on laisse ces facultés s'éteindre faute d'exercice, et cette flamme s'éteindre faute d'aliments. C'est un des plus grands crimes qui se puissent commettre contre la loi divine, que cet abaissement des âmes dans le désœuvrement et la frivolité. Aussi la punition de ce crime est elle terrible ; l'oisiveté traîne après elle tous les vices ; elle aboutit par une pente fatale à la ruine : à la ruine de l'intelligence d'abord, à la ruine de la vertu, puis à la ruine des familles, et souvent aussi à la ruine de l'honneur.

“ Ouvrez les yeux, mon ami, dit Mgr d'Orléans, et regardez autour de vous : c'est ici l'histoire contemporaine, comme l'histoire de tous les temps. Combien d'hommes et de jeunes gens d'aujourd'hui auxquels chaque mot de la parabole s'applique avec une justesse saisissante ! Ils avaient tout reçu de Dieu : grand nom, grande famille, grande fortune : tout ce qui facilite le travail et assure le succès ; avec cela, esprit, cœur, âme merveilleusement doués, ils pouvaient des choses admirables ! La détestable habitude de ne rien faire a tout stérilisé, tout éteint, tout ruiné.”

“ C'est la punition annoncée par Notre-Seigneur : Qu'on lui ôte son talent qu'il enfouit, et qu'on le donne à celui qui saura le faire valoir.”

“ Ils n'ont pas voulu acquérir, par le travail, une valeur personnelle, une considération, une influence, une position à laquelle leur nom même, leur fortune, leurs aïeux leur donnaient droit : tout cela ira à d'autres, aux hommes d'activité et de travail, à ces gens qui font pour eux leurs affaires, puisqu'ils ne savent pas les faire eux-mêmes ; à leurs notaires, à leurs avoués, à leurs régisseurs. Que voulez-vous ? C'est la sanction inévitable d'une loi naturelle et divine, pour les individus comme pour les sociétés.”

Certes, ce n'est pas un des spectacles les moins déplorables de ce siècle, que cette décadence de tant de grandes familles, dont les aïeux ont fait la France et dont les fils ont perdu toute influence, non pas seulement dans les affaires générales du pays, mais souvent même dans celles du petit village qu'ils habitent. Sans doute, la Révolution, qui les a dépouillés et proscrits, la Révolution, qui a excité la jalousie et

les haines des classes inférieures contre les classes supérieures, la Révolution est pour beaucoup dans cette déchéance ; mais combien, hélas ! ont aidé elles-mêmes l'œuvre de la Révolution, en rejetant le joug du travail, en se plongeant dans l'oisiveté, et cela au moment même où la destruction des privilèges leur imposait plus que jamais la nécessité de faire quelque chose et de soutenir, par un éclat nouveau, leur antique illustration. L'auréole que la gloire passée attachait à leur nom a pâli peu à peu, puis elle s'est effacée et le prestige a disparu :

“ Savez-vous, ajoute Mgr Dupanloup, pourquoi aujourd'hui il y a plus d'hommes nouveaux qui s'élèvent, qu'il n'y a de descendants des vieilles races qui se maintiennent ? C'est que les uns travaillent, et les autres ne font rien ; les uns sentent qu'ils ont tout à conquérir par un labeur persistant, et les autres ne comprennent pas que, sans une valeur personnelle, fruit d'un travail assidu, les héritiers des vieilles races ne peuvent que plier sous le poids de leur grand nom.

“ Madame la Dauphine, cette noble fille de la plus noble et de la plus infortunée des reines, demandait, il y a quelques années : “ Que fait donc la jeune noblesse ?—Ils ne font rien, Madame !—Les malheureux ! Et si nous revenons, que pourront-ils pour nous aider ? ”

.....

“ Il faut d'ailleurs bien connaître ici l'esprit du temps où nous vivons, temps d'égalité démocratique et de lutte sociale. Les privilèges des classes ont disparu ; l'homme se compare à l'homme, et chacun aujourd'hui est apprécié selon ce qu'il vaut et ce qu'il fait. Nos institutions, en multipliant l'usage des épreuves et des concours à l'entrée de toutes les carrières, ramènent chacun à son mérite personnel. C'est pourquoi tout homme qui veut compter aujourd'hui, doit être, plus ou moins, fils de ses œuvres.”

Ainsi, le travail n'est pas seulement un devoir religieux, c'est aussi un devoir social ; c'est un devoir, non pas seulement pour l'homme inconnu qui veut s'élever, mais pour le descendant des vieilles races qui ne veut pas déchoir ; c'est un devoir dans l'intérêt même de la France. Un pays ne gagne pas à ce que des familles nouvelles grandissent sans cesse sur les débris des antiques familles déchues et humiliées ; la gloire des vieilles races fait partie de la gloire même de la patrie, et il est bon qu'à côté des hommes nouveaux, il y ait les hommes anciens, qui conservent les traditions d'honneur, de fidélité, de dévouement, de désintéressement trop oubliées de nos jours, au milieu de l'envahissement des préoccupations matérielles. C'est ce mélange heureux des représentants du passé et des représentants de l'avenir qui fait la puissance de la Constitution anglaise ; c'est une pareille union de forces qui est souhaitable aussi pour la France et qui seule assurera chez elle l'établissement

d'une sage et durable liberté. Mais, pour cela, il faut des efforts énergiques et persévérants, il faut cette application constante, qui est la vraie force de l'âme ; il faut le travail en un mot, et voilà pourquoi cette exhortation au travail, adressée par Mgr Dupanloup aux générations modernes, n'est pas seulement l'œuvre d'un grand évêque, mais aussi celle d'un grand citoyen.

II.

Il faut donc travailler ; mais que faire ? Tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on cultive son intelligence et qu'on élève son âme. Pour cela, il faut un travail sérieux, réglé, persévérant. Il ne suffit pas de lire, il faut savoir lire. Sans doute il est commode, confortablement étendu dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, de parcourir rapidement les pages d'un livre, en se laissant aller au courant de ses pensées. Sans doute il est doux, au printemps, quand les oiseaux chantent et que les fleurs s'épanouissent, d'avoir un volume à la main, sous l'ombre naissante, en regardant les arbres verdier et les insectes voler dans un rayon de soleil. Mais le travail sérieux ne se fait pas ainsi. Il se fait dans le silence du cabinet, la porte fermée, la plume ou le crayon à la main, en prenant des extraits, en résumant ses réflexions. C'est là la méthode qu'il faut adopter, si l'on veut entreprendre des études véritablement utiles.

Quand on a pris cette ferme résolution et qu'on s'est rompu à cette sage discipline, alors le champ est ouvert, et il est immense, car il n'a d'autres limites que celles des connaissances humaines. Littérature, philosophie, histoire, droit, esthétique, sciences, on peut tout aborder. Seulement il est nécessaire de se fixer sur le genre pour lequel on se sent un goût plus prononcé et ne pas éparpiller ses efforts sur une trop vaste surface. Qui trop embrasse mal étreint, dit un proverbe. Aussi, pour faciliter le choix, Mgr Dupanloup parcourt-il rapidement les diverses branches de l'enseignement, traçant des règles pour chacune et indiquant les auteurs qu'on veut consulter avec fruit.

Il n'est point exclusif, on le voit, mais à une condition, c'est qu'on ne fera rien que de digne et de sérieux. Ce qu'il condamne avec une juste sévérité, c'est cette littérature légère et corruptrice qui fleurit de nos jours et qui est l'épanouissement de l'école romantique, école bruyante et prétentieuse, qui, sous prétexte de régénérer la littérature et de substituer aux formes vieilles des formes nouvelles et le naturel au convenu, a intronisé le culte de l'extraordinaire, du bizarre, du monstrueux, et, après avoir mis en honneur le mauvais goût littéraire, n'a abouti qu'à ce que Mgr Dupanloup appelle la corruption éminente des âmes.

Or, cela devait être : en littérature, la forme touche de trop près le fond pour que la dégradation de l'une ne devienne pas bien vite la dégradation de l'autre. Le chemin est court et la pente rapide. Après avoir faussé le bon goût, on en est promptement venu à altérer le sens moral ; après avoir essayé d'éblouir l'esprit par les milles facettes d'un style recherché, on a voulu le séduire par le spectacle des luttes violentes de la passion et des émotions palpitantes, par la surexcitation des nerfs ; l'artifice s'est substitué à l'art, le réalisme à l'idéal, l'ivresse des sens aux pures jouissances de l'esprit. De là les descriptions détaillées, minutieuses, où cette littérature se complaît, ces peintures raffinées du vice même et de tout ce qui est de nature à exciter les impressions les plus funestes ; " de là ces émotions grossières, ces tressaillements de nerfs, ces cris, non de l'âme, mais de la chair et du sang, mis à la place du pathétique ; de là ces audaces à tout dire, à tout peindre, à ne reculer devant rien, à ne mettre aucun voile, à tout exposer à nu, sous prétexte de naturel et de vérité."

... " Il ne faut pas s'y laisser prendre : ces procédés matérialistes vont à la corruption de l'art, aussi bien qu'à la corruption des âmes : ils n'épurent pas, ils n'élèvent pas : ils flétrissent, ils abaissent, ils matérialisent. L'imagination intelligente, la sensibilité du cœur, ils les précipitent et les avilissent dans les sens grossiers : les sens, en un mot, y dominant tout. Et, plus les tableaux sont ardemment colorés, plus les descriptions sont vives et saisissantes, plus les émotions qu'elles excitent sont dangereuses. Et qu'on ne dise pas que la morale reprend ses droits au dénouement ; car, même quand l'issue du roman ou du drame serait bonne et honorerait la moralité, cette peinture, si minutieuse et si hardie, du vice et du crime n'est-elle pas déjà par elle-même une profonde immoralité ? Qui ne sent que la vue trop fixe, trop appliquée, trop fréquente du réel, quand le réel c'est le laid, c'est le trivial, c'est le vice, c'est le crime, est malsain et dangereux ? "

Et qu'on ne dise pas que cette peinture effrayante de la littérature contemporaine est un tableau assombri à plaisir par un moraliste chagrin. Ce spectacle lamentable nous y assistons tous les jours ; cette glorification du laid, cette apothéose du vice, elle s'étale avec complaisance aux vitrines des libraires, et souvent, hélas ! sur la table des salons. Nous n'en sommes plus au temps où l'on enivrait des esclaves pour déguster les enfants de l'ivresse ; non, de nos jours, si l'on va voir des gens ivres, c'est pour apprendre à s'enivrer. Et, qu'on veuille le remarquer, ce sont précisément les oisifs, les gens qui ne font rien, qui se nourrissent de cette littérature légère et corrompue. Comment veut-on qu'avec de pareils aliments, les caractères restent forts et les âmes élevées ?

III.

Ce n'est pas seulement la littérature qui s'abaisse ainsi, ce sont aussi les arts ; au bout de dix-neuf siècles de christianisme, l'art redevient païen ; il ne recherche plus le beau, l'idéal ; il veut le réel, même quand le réel est le laid, et il n'a plus d'autre culte que celui de la matière, fût-ce au prix de la pudeur.

On rougit en voyant les ignominies qui remplissent les expositions des beaux-arts, et qui vont ensuite orner les palais des princes et les musées des grandes villes. Il y a des raffinés dans ce triste genre, et les lecteurs de *l'Union* n'ont certainement pas oublié le cri d'alarme que jetais ici même, il y a un an, un critique distingué, au retour d'une visite faite à une maison célèbre où son œil épouvanté avait découvert des turpitudes qu'à Naples on eût pris soin de cacher dans le musée secret. Je ne sache rien de plus lamentable que "cet effort de l'art en bas vers la matière et non plus en haut vers l'esprit," et il est peu de symptômes plus effrayants de la démoralisation d'un peuple et de sa décadence prochaine. L'artiste chrétien a donc une grande œuvre à tenter et bien digne de séduire un esprit enthousiaste et élevé : c'est de rendre l'art à sa mission véritable, telle que l'ont comprise, de nos jours encore, des maîtres comme Ingres et Flanérin, telle que la décrit, dans la page suivante, l'évêque d'Orléans :

"L'art n'est pas matérialiste, bien qu'il prenne son point de départ dans les objets sensibles et visibles : l'art doit s'élaner vers l'idéal, parce que c'est dans l'idéal que réside surtout la vertu et la beauté des choses ; et c'est pourquoi l'art n'est pas seulement copiste, il est peintre. Oui, l'idéal, le type parfait des choses, qu'aucune réalité créée ne représente pleinement, mais que l'artiste contemple dans les âmes, et d'abord dans la sienne. L'art véritable ne reproduit donc pas toujours les choses physiques, telles qu'elles s'offrent dans les réalités matérielles et grossières : il se dégage des sens inférieurs, autant qu'il le peut ; il cherche, dans les œuvres de la création physique, les traits, les rayons épars de la beauté supérieure idéale ; il les rassemble, les harmonise et en compose de nobles et pures images, à la fois réelles et idéales, c'est-à-dire prises dans la nature, mais idéalisées : qui dégagent la nature de ses imperfections et de ses défauts, et, par là même, la rapprochent du type supérieur, qui est la vertu et la beauté."

"Je ne dis donc pas, ajoute un peu plus loin l'éminent écrivain, je ne dis donc pas, Dieu m'en garde : "Eteignez cette flamme qui est en vous ; elle pourrait vous dévorer. Non, ne mutilez pas, mais gouvernez votre nature : donnez à cette flamme l'aliment qui lui convient, afin qu'elle vous brûle sans vous consumer et soit en vous une sorte de vie. Déployez vos ailes, si Dieu vous a donné des ailes ; seulement, prenez

votre essor en haut ; n'allez jamais vous abattre sur d'indignes objets, dans de basses régions. En un mot, cultivez l'art, mais le grand art, l'art divin, l'art qui élève et sanctifie, non l'art qui abaisse et corrompt. Et, si l'art autour de vous est affadi ou égaré, luttez contre cette profanation, travaillez à le purifier, à le ramener dans sa voie ; ce sera travailler à une grande chose."

Donc, suivez votre vocation intellectuelle, comme votre vocation morale ; soyez ce que vous voudrez, littérateur, si vous aimez la littérature ; artiste, si vous aimez les arts ; étudiez l'histoire, le droit, les sciences, la philosophie ; soyez même agriculteur, si vous le voulez ; mais surtout, on ne saurait trop le répéter, travaillez, *laboretis*, et travaillez d'une manière sérieuse, intelligente et chrétienne. L'agriculture, quoique, au premier abord, elle semble avoir peu de rapports avec les études intellectuelles, l'agriculture convient aux esprits les plus distingués ; elle est un des plus nobles refuges ouverts aux vaincus de la politique, et d'illustres exemples prouvent tous les jours qu'on peut manier avec la même supériorité la charrue et la plume. En attachant le propriétaire au sol, en le faisant résider habituellement au milieu des populations rurales, l'agriculture serait aussi le remède le plus efficace contre cette grande plaie du jour, cet absentéisme fatal, qui est la ruine de toute influence des classes élevées et qui livre le peuple des campagnes sans défense entre les mains d'agitateurs vulgaires et de sophistes de bas aloi. Ce serait, pour les grandes familles, que leurs convictions politiques éloignent de la vie publique, le moyen le plus sûr de renouer cette chaîne précieuse qui a, si longtemps en France, uni le château à la chaumière.

"Pourquoi, leur dit Mgr Dupanloup, si l'industrie et le commerce ne vous conviennent pas, ne seriez-vous pas de nobles, et même, si vous pouvez, d'illustres agriculteurs ? Au lieu d'émigrer ainsi des campagnes et d'aller trop souvent traîner à Paris dans les clubs, dans les cercles ruineux du jeu et du plaisir, une vie si peu digne de vous, et jeter le reste de vos biens dans les abîmes du luxe, ne vaudrait-il pas mieux, pour vous, habiter honorablement vos terres, et faire pousser, dans le pays, ces racines profondes que les révolutions elles-mêmes ne sauraient arracher ? Oui, soyez fidèles au sol qui a fait votre nom et votre grandeur, et le sol vous sera fidèle à son tour, et les populations vous béniront ! La bénédiction de Dieu descendra sur vous et par vous sur elles."

Mais ces occupations agricoles ne devraient pas être exclusives des occupations intellectuelles. Il est toujours facile de se réserver quelques instants pour la culture spéciale de l'esprit. Et ce que nous disons de l'agriculteur, on peut le dire de tout homme qui a une carrière ; il est

impossible qu'avec de la bonne volonté, on ne trouve pas une heure ou deux à soustraire aux détails techniques, pour retremper son âme dans le commerce des grands génies de tous les âges. A combien plus forte raison les hommes du monde sont-ils sans excuse quand ils ne font rien ! Les visites, les devoirs de société qu'ils allèguent ne sont que de mauvais prétextes. La vérité est que la volonté manque et non le temps. Mais ce qui est surtout déplorable, ce qui est incompréhensible, c'est qu'on néglige l'étude de la religion ; c'est qu'on ne cherche pas à éclairer sa foi et à se rendre capable d'éclairer celle des autres. Dans un siècle où toutes les vérités fondamentales sont attaquées par le sophisme, où des revues puissantes, comme la *Revue des Deux-Mondes*, n'ont pas un seul numéro " qui ne contienne une attaque, voilée ou violente, mais toujours profonde et perfide, contre la religion ", il est honteux pour un chrétien de s'en tenir aux notions élémentaires d'un catéchisme trop tôt oublié et de croupir dans une fatale ignorance, au risque de rester sans réponse à l'objection la plus puérile et souvent la plus puérile et la plus sottise. " C'est l'étude de toute notre vie," disait d'Aguesseau à son fils, en parlant de l'étude de la religion, et Mgr Dupanloup ajoute, avec une grande vérité : " Il est indispensable aujourd'hui qu'un jeune homme étudie sérieusement la religion, s'il veut sauver sa foi."

IV.

Monseigneur d'Orléans va plus loin : le travail intellectuel qu'il demande aux hommes, il le conseille aussi aux femmes, et ce n'est pas la partie la moins piquante ni la moins utile de ce volume. Ajoutons tout de suite que la forme est aussi soignée que le fond est sérieux, et que la *Lettre aux Dames* est imprimée sur un papier et avec un caractère d'une élégance, je dirais volontiers, d'une coquetterie tout à fait de nature à attirer le genre de lecteurs auquel elle s'adresse.

En France, où il y a tant de préjugés, il en est un malheureusement très répandu, c'est qu'une femme ne peut s'occuper des travaux de l'esprit sans sortir de la réserve imposée à son sexe. La réaction, provoquée par Molière contre les précieuses et les femmes savantes, a, comme toutes les réactions, dépassé les bornes, et, sous prétexte d'émonder quelques branches gourmandes, elle a déraciné l'arbre tout entier.

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

Ce vers d'Henriette est devenu la règle de toute éducation féminine ; mais on en a exagéré la portée. Certes, je comprends parfaitement qu'une femme ignore le grec ; mais ce n'est pas une raison pour proscrire, sous le nom de grec, toute instruction solide et réduire

l'enseignement donné aux jeunes filles à la confection des confitures ou à la lecture de petits livres de piété, fades et sans valeur. Un pareil système aboutit forcément à rétrécir l'esprit et à rendre l'âme vulgaire. De là tant de dévotions mesquines ou superficielles, de là tant de jeunes femmes ennuyeuses ou futiles, et souvent tant de ménages désunis, parce que le mari, ne trouvant pas dans la conversation de sa femme l'intérêt et l'agrément qu'il est en droit d'en attendre, va chercher au club et au cercle d'autres distractions.

Est-ce à dire que nous voulions qu'une femme fasse du travail intellectuel son occupation exclusive ou même principale ? A Dieu ne plaise ! ce qui doit passer avant tout, ce sont les devoirs de la femme, les devoirs de mère, d'épouse, de maîtresse de maison. L'étude n'est qu'un accessoire, mais c'est un accessoire de la plus haute importance, un accessoire, d'ailleurs, qui s'allie parfaitement avec les devoirs nécessaires, je dirai plus, qui les fera mieux comprendre, mieux remplir. L'étude aidera et éclairera la piété ; car, par elle, l'esprit s'élargira, l'intelligence s'élèvera, l'âme montera plus facilement à Dieu et le verra d'un regard plus lumineux et plus pur. " La piété elle-même, dit Mgr Dupanloup, la piété elle-même, sans ce solide fond et ces fortes habitudes, ne pourra être qu'une piété comme on en voit trop, une piété amoindrie et superficielle, faible ou fausse, incapable, par conséquent, de donner la vigueur et l'énergie nécessaires : c'est la piété agissante, la piété lumineuse, qui peut seule être d'un secours efficace aux âmes pour tout devoir sérieux de la vie."

D'ailleurs cette éducation solide, cette occupation intellectuelle, que nous réclamons ici pour les femmes, elle n'est point un mythe ou un idéal impossible à réaliser. Elle se rencontre encore, quoique trop rarement, en France, et elle est habituelle de l'autre côté du Rhin. Les Allemandes, que nous taxons trop facilement d'esprits vaporeux et rêveurs, sont plus sérieuses que nous sur bien des points : elles ont cette instruction profonde et variée, qui ne fait pas seulement le charme de la conversation, mais qui donne tant de lumières pour la conduite de la vie.

" Le travail recueille, apaise et calme ; il élève le niveau habituel de la pensée ; il donne une plus entière possession de soi, plus de gravité et d'autorité par conséquent pour commander, plus de force pour se soumettre et obéir, plus de patience pour supporter et attendre ; je le dirai même, le travail fait diversion aux mille petits tracassas qui absorbent trop souvent l'existence des femmes ; sans les faire sortir de la maison, il les fait sortir d'elles-mêmes et de leurs soucis domestiques auxquels, sans ce contrepois, elles seraient portées fréquemment à donner dans leurs préoccupations plus de place qu'il ne convient ; car

si on s'occupe trop uniquement d'une même chose, sans trêve ni repos, on s'en frappe l'esprit, l'humeur s'agrite, le découragement gagne, l'impatience prend. Dieu, en plaçant la nécessité du sommeil et l'interruption de toutes choses à la fin de la journée, a voulu nous enseigner qu'il doit y avoir dans notre vie des temps d'arrêt et des choses qu'il faut savoir quitter pour les mieux reprendre. Après deux heures de lectures intéressantes et de travail utile, quelles que soient les préoccupations qu'on y ait apportées, on se sent de meilleure humeur, le cœur reposé, le jugement plus net. Et le corps lui-même, si souvent fatigué par l'agitation nerveuse et les émotions excessives auxquelles les femmes se laissent si facilement aller, reprend, par le travail intellectuel, lorsqu'il n'a rien d'excessif,— et, je l'ajouterai, dans la prière, bien que je n'en traite pas ici,—les forces qu'il chercherait vainement ailleurs."

Entre la frivolité et la vulgarité, entre les esprits romanesques et les esprits prosaïques, entre les femmes qui savent tout et les femmes qui ne savent rien, il y a un milieu, et c'est ce milieu que nous aimerions à voir adopter en France ; nous ne voulons pas de *femmes savantes*, mais nous demandons des *femmes instruites*.

Est-ce donc impossible ? Mgr Dupanloup ne le connaît pas. " Je ne m'excuse pas, dit-il en terminant cette *Lettre aux Dames*, je ne m'excuse pas d'avoir paru austère et même quelquefois un peu sévère dans ce qui précède. Je sais qu'une femme vertueuse est toute-puissante pour le bien, quand elle le veut ; j'en ai eu la preuve par trop de généreux et charmants exemples, pour ne pas céder à la tentation de demander beaucoup là où tout est possible."

V.

Et maintenant, la grande œuvre est achevée, et, en déposant la plume, en adressant au lecteur un adieu, qui, par bonheur, n'a été que momentanément, l'illustre écrivain laisse échapper ce vœu, qui est le cri le plus ardent de son cœur de catholique et de Français :

" Il m'est doux, au moment où la fatigue de l'âge m'avertit que le temps ne sera bientôt plus pour moi des grandes luttes et des longs travaux, il m'est doux d'avoir pu au moins achever cette œuvre ; et, si les réflexions, les espérances, les conseils, que j'ai déposés dans ces volumes pouvaient servir de quelque manière à maintenir en France les bonnes traditions, le vrai esprit, et les grandes et nobles tendances de l'éducation chrétienne, je croirais avoir fait dans ma vie, grâce à Dieu, quelque chose pour la jeunesse, pour mon pays, pour l'Eglise et pour Dieu."

Ce vœu du grand évêque sera-t-il réalisé ? Cet éloquent appel sera-t-il entendu ? Nous le souhaitons plus que nous osons l'espérer. Dans

un siècle de révolutions comme le nôtre, où la notion du droit et de la justice est obscurcie, où l'amour effréné du luxe et des plaisirs détruit toute conviction, toute morale, tout honneur, toute indépendance ; où tant de gens se précipitent dans la servitude, *in servitum ruunt*, parce que la servitude, c'est la tranquillité matérielle, c'est la fortune, c'est la jouissance ; dans un pays qui, comme on l'a dit avec une redoutable éloquence, n'a plus une faute à commettre, il est temps qu'une éducation mâle et sincèrement religieuse réagisse contre le torrent qui nous entraîne à l'abîme ; il nous faut une foi qui ne chancelle pas, des caractères qui ne plient pas, des dévouements que rien n'effraye, des hommes de travail et de bonne volonté, plus encore que des hommes de génie ; il nous faut des générations fortes, laborieuses, généreuses, ardentes, prodigues de leurs peines, et au besoin de leur sang, des générations chrétiennes, en un mot : le salut de la France est à ce prix.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

L'ÉGLISE IMPÉRIALE DE SAINT-DENIS.

Un vif intérêt s'attache pour les archéologues, les artistes et même pour les simples curieux, aux travaux de restauration dont est en ce moment l'objet l'antique église qui eut pour origine le modeste tombeau du premier évêque de Paris et des compagnons de son martyre.

Déjà célèbre avant l'invasion des Francs, le temple érigé par les fidèles sur le tombeau de saint-Denis, et dont la magnificence est attestée par Grégoire de Tours, fut reconstruit d'abord par sainte Geneviève, puis, vers 630, par Dagobert, avec une magnificence plus grande encore. A son tour, le roi Pépin entreprit de rétablir l'église de Saint-Denis et n'épargna rien pour surpasser l'œuvre du prince mérovingien. Charlemagne acheva l'édifice et le fit consacrer en 775. Au XIIe siècle, l'église fut reconstruite de fond en comble par l'abbé Suger ; cependant on conserva en grande partie la crypte de l'époque carlovingienne, qui s'étendait sous le sanctuaire. Un siècle après son achèvement, l'édifice, construit à la hâte, menaçait ruine. Saint-Louis fit rebâtir presque entièrement le sanctuaire, les transepts et la nef, et ne laissa subsister que l'ancienne façade, les chapelles rayonnantes du chœur et une porte qui s'ouvrait à la base du pignon nord du transept. On réédifia en outre

tous les tombeaux qui existaient précédemment dans l'église, et de magnifiques verrières vinrent compléter sa décoration.

L'église de Saint-Denis renfermait autrefois les corps de tous les rois de France, à partir de Dagobert. On y trouvait aussi des sépultures d'abbés et de personnages illustres, tels que Du Guesclin, Louis de Sancerre, Bureau de la Rivière, Arnauld Guillem, seigneur de Barbazan, chambellan de Charles VII, Tanneguy-Duchâtel, Turenne, etc. Sur la droite de la montée conduisant au sanctuaire on voyait le tombeau de Dagobert, richement peint et doré, et à gauche, sur un même socle, deux fils de Philippe-le-Bel, deux reines et les deux premiers rois de la branche des Valois. Derrière la chapelle de Dagobert apparaissaient les effigies de Charles V et de ses deux successeurs. De l'autre côté, la chapelle de Notre-Dame-la-Blanche offrait les effigies de deux filles du roi Charles IV. Dans le travers du transept les tombeaux érigés par saint-Louis formaient deux lignes parallèles. Au pied des marches du maître-autel on apercevait la tombe en cuivre de Marguerite de Provence, puis quelques tombes en marbre des successeurs de saint Louis ; enfin, sur un plan plus reculé, au milieu du chœur, le monument de l'empereur Charles le Chauve, qui a été fondu en 1793, ainsi que celui de Charles VIII, qui était comme le premier, en bronze doré et émaillé.

Une énumération plus complète des œuvres résumant l'histoire de quatre siècles qui enrichissaient l'église de Saint-Denis, serait ici sans objet ; aussi bien ces lignes n'ont-elles d'autre but que de décrire rapidement l'état actuel de l'œuvre considérable de restitution poursuivie à Saint-Denis avec tout le soin qu'on peut attendre du talent éprouvé de M. Violet-le-Duc, architecte de l'édifice.

Déjà l'on peut constater que sur le sol de l'église, aujourd'hui rétabli à son ancien niveau, tous les tombeaux des rois français qui ont été épargnés en 1793 ont repris la place qu'ils occupaient. Les tombeaux de Louis XII, de François Ier et de Henri II s'élèvent de nouveau, les deux premiers exactement où ils étaient, et le troisième près de l'entrée qui s'ouvrait dans la rotonde de Valois. En même temps l'on a rendu à ces monuments quantité d'attributs dont ils avaient été dépouillés. Ils avaient été reposés après 1816 avec si peu de soin, que tous les marbres, cramponnés en fer, et fendus sous l'influence de l'oxyde, seraient infailliblement tombés en morceaux avant qu'un quart de siècle se fût écoulé. Le travail a été refait en entier, et des crampons en bronze ont été substitués aux anciennes attaches.

Indépendamment des tombeaux des rois de France, beaucoup d'autres monuments de princes du sang royal ont été placés dans l'église Saint-Denis et rétablis dans leur état primitif. Ces monuments, qui avaient été transportés par Alexandre Lenoir au musée des monuments français,

proviennent des Célestins et des Jacobins de Paris, des abbayes de Maubuisson et de Royaumont. Ils ont été érigés sur des emplacements qui, avant 1793, étaient libres, de manière à ne point empiéter sur les places qu'occupaient les monuments élevés dans l'église avant la Révolution.

Parmi ces monuments on peut citer, comme singulièrement remarquables, ceux de Philippe et de Louis, frère et fils aîné de saint Louis ; ils proviennent de Royaumont. Il faut encore signaler les deux petits tombeaux en bronze doré sur plaques d'émail de Jean et de Blanche, fils et fille de saint Louis ; le magnifique mausolée de Louis et de Charles d'Orléans, et de Valentine de Milan, qui vient des Célestins, et fut élevé tardivement par Louis XII ; la colonne portant le vase qui contient le cœur de Henri III ; celle qui renferme le cœur de François II, et que décorent trois génies de Germain Pilon ; le gracieux monument de Renée de Longueville, petite-fille de Dunois. Il y a là une collection de statues dont les plus anciennes (celles d'un roi et d'une princesse provenant de Notre-Dame de Corbeil) datent du XII^e siècle, et qui n'est pas interrompue jusqu'au milieu du XVI^e siècle. C'est à coup sûr le spécimen le plus complet de l'art de la statuaire française, et les étrangers qui viennent en foule visiter l'ancienne église ne se lassent pas de l'admirer. Nulle part, même en Italie, le XII^e et le XIII^e siècles ne sont représentés par des œuvres aussi parfaites. Comme statuaire de la Renaissance, rien n'est comparable au tombeau de Henri II, de Germain Pilon. Un modèle très exact de la réunion de toutes ces merveilles, exécuté par M. Villeminot, sculpteur, figure au Champ-de-Mars, dans une des salles de la galerie consacrée à l'histoire du travail. Un détail à noter, c'est que les statues de pierre des anciens tombeaux étaient toutes peintes autrefois. Un grattage à vif, exécuté de 1816 à 1820, fit disparaître presque entièrement ces peintures. Les quelques traces qui en subsistaient encore ont été religieusement conservées depuis que les monuments ont repris leur place dans l'église.

En avant de la crypte carolingienne, sous le transept et sous la première travée du sanctuaire, on a construit un vaste caveau qui se compose de trois nefs séparées par des piliers monolithes et que surmontent de solides voûtes basses. Une petite abside, contenant un autel, termine la nef centrale. On accède à cette nouvelle crypte par un spacieux emmarchement s'ouvrant au milieu de la croisée au niveau du pavé, et qui est fermé par de larges dalles.

Aux travaux que nous venons d'indiquer sommairement doivent succéder, dans un avenir peu éloigné, ceux de réfection de la façade de l'église, et rien ne sera négligé pour mettre cette partie de l'antique édifice en harmonie avec les richesses artistiques et archéologiques qui y sont réunies.

—*Moniteur.*

LE POISON DES VAUDOUX.

Sous ce titre, M. D. G. d'Auvergne publie dans le *Figaro* de curieux renseignements sur ce singulier toxique, connu seulement de la secte des Vaudoux, d'où il tire son nom, et auquel on a eu recours pour déterminer cette cruelle maladie qui menace les jours de l'impératrice Charlotte, après avoir détruit sa raison :

J'ai sous les yeux, dit M. d'Auvergne, plusieurs lettres de dates et de provenances différentes, émanant de personnes qui m'inspirent la plus entière confiance par leur véracité, leur position, leur longue expérience du Mexique. Voici les passages les plus saillants de cette correspondance :

..... N'en doutez pas un instant, cette folie est le résultat d'un crime ; il était connu avant d'être commis, et je vous envoie sous ce pli deux extraits de journaux américains dont la date sera pour vous une révélation. Ils parlent des accès de démence, qui ont saisi l'impératrice à bord du paquebot, où il ne s'est passé rien de semblable. D'ailleurs, lors même que le mal eût éclaté, on ne pouvait encore en être informé sur notre continent (Amérique du Sud), puisque l'impératrice se trouvait alors en mer.....

Une autre lettre :

..... Sa Majesté fut avertie par un billet, trouvé à la Vera-Cruz dans sa boîte de toilette, que ses jours étaient menacés par une "main amie." Elle s'embarqua sans donner extérieurement la plus légère marque de défiance. On nous a rapporté cependant qu'elle évita de se trouver seule avec..... pendant la traversée ; elle ne prit rien en dehors des repas du bord, et refusa même un jour une tasse de chocolat qui avait été préparée par..... Elle se méfiait donc de l'entourage, soit instinctivement, soit par suite de l'avis reçu, avis trop négligé plus tard.

Voici maintenant, d'après différentes lettres, les explications fournies sur l'époque du crime et ses conséquences immédiates :

L'empoisonnement a été consommé dans le voyage à Rome, cela est certain. Il n'en existe aucune autre trace auparavant ; si une tentative a été faite, elle a dû avorter. On a forcé la dose la veille ou le matin de l'audience du Vatican. Quelques parcelles de plus, et la mort était inévitable ; je retrouve dans le récit de vos papiers tous les symptômes * *du poison des Vaudoux.*

* Lorsqu'on connaît en Europe par des lettres particulières et par la presse les détails de la maladie de l'impératrice, tous les récits furent unanimes à donner les symptômes suivants : crise violente après un accès foudroyant, une

Le poison des Vaudoux ! C'est la première fois que ce mot est prononcé tout haut et imprimé à propos de l'impératrice Charlotte. Il a toute l'importance, toute la valeur d'une révélation. On a parlé de *toloahe*, mais je ne crois pas que ce soit là la substance employée ; les doses à prendre pour obtenir un résultat sensible sont relativement considérables ; il est difficile à appliquer sans qu'on s'aperçoive, à sa saveur vireuse et âcre, qu'on ingère une substance insolite. Le poison des Vaudoux, dont l'usage est malheureusement fréquent, tue ou endort, hébête, stupéfie ou donne la folie furieuse, selon qu'on a besoin de produire sur la victime tel ou tel effet. J'ai demandé, ajoute M. d'Auvergne, des renseignements à la Nouvelle-Orléans et au Mexique sur les Vaudoux, et voici ce qu'on m'a répondu :

... " Les Vaudoux, originaires d'Afrique, à ce que je pense personnellement, sont très-répandus chez nous ; ils forment une secte redoutée. Quel est son but véritable ? Personne, aux États-Unis, ne saurait le définir ; mais ce que je puis affirmer avec cent mille témoins, de faits surprenants et criminels, c'est que les Vaudoux ont pour mobile l'intérêt privé ou politique, la cupidité, la vengeance. Ils sont souvent les instruments aveugles d'un grand crime ; ils possèdent des secrets importants sur les propriétés de quelques plantes plus ou moins inconnues ; ils font des parfums ou des poisons dont les effets sont très-divers : les uns tuent lentement, d'autres comme la foudre : *d'autres attaquent la raison à différents degrés* ou la détruisent absolument. Ils connaissent aussi des antidotes particuliers. Beaucoup de créoles, des blancs et des gens de couleur, font partie de cette secte ; quelques-uns même occupent dans la société de très-hautes positions..."

Un de mes amis qui habite la Nouvelle-Orléans m'a raconté qu'il avait rencontré souvent dans les rues éloignées du faubourg Trémé des boîtes de ferblanc remplies d'huile où se trouvait une pierre carrée dont la grosseur variait avec le volume des boîtes. Elles étaient placées à la nuit tombante sur le seuil des maisons. Il fut longtemps avant de trouver quelqu'un qui pût ou qui voulut lui expliquer ce phénomène bizarre. Au bout de plusieurs années, il apprit que c'était un spécifique populaire contre les maléfices des Vaudoux.

.... " Ce que vous me demandez est venu à notre esprit à tous lorsque nous avons appris la démence inexplicable et subite de cette pauvre princesse. Il est bien vrai que des faits de ce genre ne sont pas rares ici, dans ces vastes pays incomplètement explorés et fort peu gou-

grande surexcitation, refus d'aliments, besoin impérieux de solitude, obsession par une idée fixe d'empoisonnement. Sa Majesté voyait des empoisonneurs dans toutes les personnes de son entourage, dans tous ceux qui l'approchaient. N'est-ce pas là exactement l'effet produit par le poison des Vaudoux ?

vernés. A chaque pas on rencontre des choses étranges, et pour ma part je puis vous citer ce qui est arrivé à la mère d'une femme, encore à mon service en ce moment. Attirée dans une maison, un soir, par un billet auquel elle ajouta foi, elle quitta ses deux enfants et sa négresse sans les prévenir. Celle-ci, inquiète de son absence, alla de porte en porte la chercher, elle la trouva dans le rez-de-chaussée d'une habitation déserte, étendue sur le plancher. Elle avait bu le poison des Vaudoux et ne recouvra jamais la raison : elle croyait toujours voir des empoisonneurs et ne voulait parler à personne. . .”

Un des phénomènes les plus bizarres et les plus infaillibles de l'empoisonnement par le toxique des Vaudoux, c'est l'idée fixe des malheureux fous qui sont en proie à la peur du poison, qui rejettent leurs aliments et fuient leurs parents, leurs amis, leurs voisins, dans lesquels ils croient reconnaître autant d'empoisonneurs.

M. d'Auvergne en cite une preuve bien frappante. Le fait est extrait *textuellement* d'un livre édité chez Gavine, en 1857, le *Journal d'un Missionnaire au Mexique*, voir chapitre VI, page 353 :

Un Européen demeurant à Matamoros avait séduit une jeune Mexicaine et lui avait promis de l'épouser. Au moment du mariage, il hésita et finit par se rétracter. Les parents de la jeune fille ne témoignèrent en apparence aucun ressentiment ; ils continuèrent leurs relations amicales avec le séducteur qui se persuada bientôt que la chose lui était pardonnée.

Un jour, on l'invita à dîner ; à la fin du repas, des vertiges le prirent, accompagnés d'affreuses douleurs de tête ; il s'écria qu'il était empoisonné, se sauva et courut se jeter dans le Rio-Grande, en face de Brownswill. A cet endroit, il y a toujours des passants, des promeneurs et des *barilleros* ; on le tira de l'eau et sa vie fut sauvée, mais sa raison était perdue.

Recueilli par un Français, il remplissait sa maison de cris de terreur ; chaque personne qu'il voyait était pour lui un empoisonneur. Il ne voulait prendre aucune espèce de nourriture. Il s'échappa, se jeta de nouveau dans le Rio-Grande et en fut encore retiré vivant. C'est alors qu'une femme de couleur, ayant vécu longtemps dans la Louisiane, déclara que cette folie offrait tous les caractères de celle que provoque l'absorption des liquides, drogues ou parfums connus seulement de la secte des Vaudoux.

Elle assura que si on pouvait décider ce malheureux à contracter le mariage projeté ou rompu, sa folie cesserait. La suite prouva l'exactitude de cette assertion. Après une visite que fit ce jeune homme dans un moment de lucidité, chez les parents de la femme qu'il avait abandonnée, la raison lui revint et le mariage fut célébré quelques jours après.

Ce fait bizarre s'est passé sous mes yeux.

EUGENIE DE GUÉRIN.

J'aime la science, j'aime l'intelligence, j'aime encore plus la foi, la foi simple; j'aime mieux l'ombre du côté de Dieu que la lumière du côté des hommes.
Mme SWETCHINE.

Il y a des personnes que nous n'avons jamais vues, qui ont vécu dans d'autres provinces et à une autre époque que la nôtre, et avec qui pourtant nous sommes dans de plus intimes relations qu'avec celles dans la société desquelles nous avons passé la moitié de notre existence, mais dont la vie intérieure est restée pour nous un mystère. Qui n'a quelque ami de cette nature parmi les morts? Ne connaissons-nous pas saint Vincent de Paul, par exemple, ou sainte Thérèse, mieux qu'aucun saint de notre époque? Les vivants n'ont pas le temps de nous communiquer toutes leurs sensations et toutes leurs pensées. Leur vie ne leur appartient pas à eux-mêmes, encore moins à nous; nous ne pouvons jouir de leur société quand cela nous plaît. Mais quand les œuvres journalières d'un esprit richement et saintement doué, ont été transcrites sur le papier, quand le cœur et l'âme se sont pour ainsi dire fondus en un livre; ils deviennent notre propriété, et créent entre nous un lien analogue à celui d'une étroite amitié entre deux vivants. Nous arrivons ainsi à des connaissances familières dans le passé.

Le plus récent exemple de cette sorte de révélation intime de la vie intérieure et du caractère d'un écrivain, nous a été donné par le Journal et les lettres d'Eugénie de Guérin.

A côté des noms célèbres qui se pressent en foule sous ma plume, mais qui n'ont pas besoin de la fugitive lumière d'une citation pour être présents à toutes les intelligences, il y a des existences humbles et obscures qui, de leur retraite ignorée, répandent sur la société les parfums suaves de leur talent, "à la manière du chèvrefeuille caché sous les ronces, qui embaume le promeneur en lui laissant ignorer d'où lui vient ce don de l'air et de la nature." Telle est l'aimable et harmonieuse figure dont nous allons nous occuper. Pour bien juger Eugénie de Guérin, il faut l'examiner dans le demi-jour où la Providence et le caractère spécial de son talent lui donnent une place unique et jusqu'à présent inoccupée. C'est un fait littéraire bien étrange, et peut-être sans exemple, qu'un ouvrage, preuve spontanée d'un admirable génie, ait obtenu une si immense réputation, quand l'auteur, ignorant ses propres forces, s'avouant en toute humilité qu'il *pourrait faire* quelque chose un jour, était loin de se douter qu'il *faisait*, en disant cela, le plus beau, le plus touchant, et le plus utile des livres.

Si bien des vertus sont écloses et restées enfouies dans l'ombre, attendant l'heure de Dieu pour nous être révélées, rarement un talent complet, indiscutable, et aussi attrayant que celui de Mlle de Guérin, échappe à la connaissance et à l'admiration publique. Cependant, en plein dix-neuvième siècle, elle a vécu et elle est morte dans ce clair-obscur dont nous évoquons, il n'y a qu'un instant, pour elle l'image ; et les lueurs magiques qui sortent parfois de ce talent ravissant, en demi-teintes, n'éclairent qu'un tombeau.

Elle a semé dans l'humilité et elle recueille dans le succès ; si tant est que le bruit de nos applaudissements humains parvienne à ceux qui possèdent l'immortalité. Mais ce qui ne peut manquer d'être précieux à la chrétienne du Cayla, ce sont les fruits de grâce et de bénédiction que produit la lecture de son livre ; et c'est par suite un bonheur et un bienfait de le remettre en lumière, quand le temps, qui ne peut le détruire, peut, malheureusement, en affaiblir la salutaire impression.

La publication des œuvres d'Eugénie de Guérin fut précédée d'un petit livre imprimé sur papier rose, et qui parut en province, sous le titre touchant de *Reliquie*. Ce reliquaire de larmes, qui ne se vendait pas, contenait deux des cahiers d'Eugénie. Les rares élus en la possession desquels parvint cette fleur, communiquèrent à leurs amis, et par ceux-ci à d'autres, les jouissances délicates qu'une telle lecture devait éveiller dans des esprits las du fracas de la littérature moderne, dont les rouages compliqués fatiguent le cerveau sans nourrir le cœur. L'apparition de cette âme chaste, sereine, élégante dans la pensée, élégante dans l'expression, vint délasser l'intelligence et doucement la reposer, comme le ferait une halte dans une fraîche prairie, pour le voyageur brûlé par les feux du soleil.

En présence de ce succès, relativement intime, un écrivain, que les lettres saluent et remercient en passant pour le joyau qu'elles doivent à son zèle infatigable, conçut et réalisa le projet de recueillir tout ce qui restait de cette âme—à ciel ouvert—et d'en enrichir la littérature française. C'est ainsi que nous possédons deux volumes, l'un intitulé : *Journal et Fragments* ; l'autre : *Correspondance*, qui renferment les documents, les plus authentiques, les plus irrécusables, puisés aux sources les plus autorisées. Ce sont ces deux ouvrages qui vont révéler l'esprit, le cœur et la foi de Mlle de Guérin.

Car il n'est pas de depositaire plus fidèle et plus indiscret du moi, de cette partie intime de nous-même qu'il est si difficile de connaître et de saisir, qu'une lettre ou un journal qui en tient lieu. C'est la manifestation la plus droite et la plus émue de la personnalité de l'âme pendant sa vie terrestre.

L'épanchement du cœur sur le papier, quand il n'est pas destiné au public, fait toucher du doigt les côtés les plus sensibles de l'être, sous le

choc des choses ; il dit les goûts, les penchants, les instincts et fait pénétrer dans toute l'audace de la pensée.

Nous allons donc chercher dans la correspondance et dans le journal d'Eugénie de Guérin, les éléments constitutifs de son admirable talent.

On en distingue trois. D'abord un vif sentiment des beautés de la nature et une riche imagination qui excelle à les peindre : c'est le côté poétique d'Eugénie. En second lieu, la puissance dans l'affection qui en fait un type de dévouement et d'amour fraternel. Enfin, cette foi religieuse, toujours tournée vers le ciel, qui laisse tomber sur chacune de ses inspirations, sur chacun de ses mouvements, comme un rayon d'en haut : c'est la chrétienne en sa douce et forte piété.

Ces trois éléments se fondent dans un accord harmonieux et plein d'attrait, et font de cette belle et riche nature, si poétique, si affectueuse et si chrétienne, un être privilégié qui exerce l'empire d'une séduction irrésistible. La poésie est donc le premier degré de son talent ; son âme sensible et débordant de tendresse, forme le second degré ; sa douce et attrayante piété, voilà le radieux couronnement des riches dons qu'elle a reçus.

I.

Ce qui frappe d'abord dans cette âme d'élite, c'est cette faculté poétique de sentir vivement tout ce qui tient à la nature, de répandre les trésors de son imagination sur tout ce qui s'offre à ses regards, de transfigurer les objets même les plus vulgaires et de tout colorer des douces teintes de la poésie. Du reste, l'inspiration, ou la Muse, n'habite pas seulement les lisières du Pinde et de l'Hémus ; mais elle voltige partout de son aile légère, partout où verdoie un bosquet, où brille une touffe de genêt au manteau d'or, où serpente un filet d'eau pour désaltérer la fleur et l'oiseau du buisson. Théocrite l'a retrouvée dans les vallons de l'Etna, Virgile sous les hêtres de Parthénopé, Pétrarque à Vaucluse, Bernardin de Saint-Pierre sous ses tonnelles de clématite, Lamartine à Milly et Eugénie de Guérin sous les ombrages du Cayla, dans le beau pays de Languedoc, aux sites pittoresques et inspirateurs.

Son âme pure, délicate et élevée sut comprendre de bonne heure les grandes beautés naturelles de la création, et ces mille bruits mystérieux de la campagne que la foule ne saisit pas. Elle entend " le vent qui gémit comme les orgues," elle admire " le ciel radieux semblable à une petite image du séjour divin." Elle aime la neige : " cette blanche vue a quelque chose de céleste ; " elle aime également à voir les buissons blancs de givre scintiller comme d'une floraison de diamants ; ou, dans le large espace, les arbres dépouillés tendre leurs bras de cristal vers les étoiles tremblantes. C'est le propre des êtres privilégiés, vivant loin du monde et

des rumeurs de la foule, d'entrer en communication avec la création et d'en saisir le langage ravissant. Elle le dit elle-même, "à force de vivre à la campagne, on se lie avec la nature." Cette phrase rend à merveille le grand sentiment qu'elle éprouvait pour toutes les choses créées, fussent-elles insensibles comme les fleurs et les arbres. Elle s'afflige pour eux lorsque le vent les agite et les courbe, et elle les compare "à des êtres malheureux qui ploient sous l'adversité." En revanche, quand les fleurs humides de rosée s'épanouissent au soleil de mai, quand les buissons reverdis par les pluies d'orage, éblouissent de fraîcheur, elle s'identifie à leur joie, chante leur beauté et devine leur plaisir.

Pour les personnes qui croient à la transmission du talent par les races, il est bon de remarquer que la famille de Guérin est une des plus anciennes de France. Dès le neuvième siècle, on trouve dans leur chronique un Guérin d'Auvergne, et dans la suite glorieuse de leurs aïeux, un troubadour, florissant à la cour d'Adélaïde de Toulouse, semble le précurseur, quoique à longue distance, des deux poètes, frère et sœur, en qui devait s'éteindre cette noble et antique famille.

L'atmosphère de grandeur dont cet aperçu semble entourer le berceau d'Eugénie, se dissipe devant une triste réalité. La pauvreté était héréditaire dans la maison de Guérin, aussi bien que la noblesse. Fille aînée d'un gentilhomme qui porte avec une sainte fierté l'honneur sacré de la pauvreté et serre étroitement autour de lui et de ses quatre enfants le reste du manteau seigneurial dans lequel il les abrite, Eugénie eut une de ces éducations dont la simplicité, quand on la rapproche du miracle qu'elle a produit, étonne profondément les esprits superficiels. Au point de vue du temps actuel, affamé de connaissances et qui voudrait chasser l'ombre du monde comme une insulte à la lumière, l'éducation de Mlle de Guérin, nous apprend M. d'Aurevilly, le meilleur ami de son frère, se réduisit à presque rien. Née au dix-neuvième siècle, elle n'en savait guère plus long que les filles de son rang au onzième. Si elle lisait quelques livres de plus que les moult gentes damoysselles de sa famille à l'époque des premières croisades, c'est que l'auteur de l'Imitation, François de Sales et Fénelon sont venus longtemps après saint Louis. Les circonstances qui avaient renfermé son père, comme un patriarche, dans la culture de ses terres, arrêtaient Eugénie sur la pente où la délicate originalité de son esprit se fût compromise ; car une instruction trop développée en eût certainement altéré la nuance virginale.

Mais la Providence plaça sa vie dans une campagne solitaire où elle fut de très-jeune âge surchargée de devoirs de toute espèce qui ne laissaient aucun temps pour l'étude, et de rares loisirs pour admirer cette nature qu'elle sentait si bien et qui devait être son plus éloquent professeur. C'est là que s'écoula son existence, sans bruit, sans éclat, dans le cercle étroit

de la famille, et c'est sur ce théâtre modeste et en apparence dépourvu d'intérêt qu'elle sait répandre la grâce la plus attrayante.

On se demande avec étonnement quelles ressources un tel esprit peut puiser dans cette vie de ménage et de campagne, quelles qualités il peut acquérir. Il y trouve cependant son emploi et son essor. Le mouvement physique, le développement de forces et d'action qu'exige la surveillance d'un nombreux domestique, n'empêche point Eugénie de Guérin d'ouvrir son âme aux méditations sérieuses et son cœur aux plus délicates tendresses.

Elle vit à la cuisine certainement plus qu'au salon, mais plus au grand air qu'à la cuisine ; et comme elle regarde la nature en peintre et la sent en poète, il ne lui faut qu'un coin de terre riant, avec de la lumière et de l'air, du soleil et de l'ombre, un large ciel, beaucoup de verdure et de fleurs, rosiers et lilas à foison, parfums de violettes, senteurs d'acacias, pour amener sous sa plume des descriptions d'une grâce incomparable.

C'est donc à l'école de la nature que l'intelligence d'Eugénie s'est formée ; les leçons des hommes n'ont rien fait pour elle. On s'inquiète plutôt pour sa grâce naturelle, en apprenant que, dans l'enfance, elle désira étudier le latin sous le même maître que ses frères, et l'on ne se rassure que devant l'humble réflexion de sa sœur : " elle ne faisait cela que dans des vues de piété et pour mieux comprendre les offices de l'église." A cette intelligence près d'une langue qui était pour elle celle de la foi et de la prière, Eugénie vécut ignorante et ne développa les ressorts de son aimable esprit que par le sentiment et la contemplation.

Plus tard, lorsqu'elle eut acquis une personnalité qu'aucune influence étrangère ne pouvait transformer, elle lut quelques auteurs classiques et modernes, en très petit nombre et des meilleurs. Je ne parle pas des auteurs religieux dont elle faisait ses délices. Tout ce qu'elle raconte de ses lectures, indique un esprit plus littéraire que tourné aux soins du ménage. Elle-même avoue que " naturellement elle ne se plaît pas aux choses de maison et de gouvernement de femme. Volontiers je le laisse à d'autres ; mais si la charge m'en vient, je m'en acquitte de bon cœur, sans y trouver de répugnance, sans m'ordonner, comme il arrive qu'il faut le faire, *du moi qui veut au moi qui ne veut pas*, en tout et souventes fois."

L'activité forcée du devoir pratique, du devoir d'état, en venant à chaque instant faire diversion à l'imagination ardente de la jeune fille, lui apprit à en régler les mouvements, et lui conserva toute la vie, en les lui mesurant, les impressions vives de la nature à laquelle elle ne pouvait se donner que passagèrement. Forcée de vaquer à mille soins, de surveiller les préparatifs des repas, mettant quelquefois la main elle-même aux fourneaux, quand, en elle et autour d'elle, " tout fleurit, tout verdit, tout chante, tout l'air est embaumé comme s'il sortait d'une fleur," elle n'hésite jamais à sacrifier l'attrait qui l'attire au dehors, la poésie qui la solli-

cite par les fêtes du printemps : " Je n'ai jamais donné le devoir au plaisir."

Une imagination moins richement douée se serait éteinte au contact journalier de telles occupations ; la sienne semble y puiser, au contraire, un nouvel aliment. C'est comme une corde originale et néanmoins harmonieuse ajoutée à cette harpe vibrante, destinée à jeter si mélodieusement le dernier soupir de sa race. La récompense du reste était à côté du sacrifice. Un grand charme se répandait sur les devoirs qu'elle accomplissait si généreusement et lui en voilait la vulgarité. Elle sait donner à sa vie rustique un intérêt qui se communique au lecteur. Elle fait un tableau de la spacieuse cuisine où se prend le repas du soir ; on croit voir les ustensiles luisants, le large foyer vigoureusement éclairé et les reflets rouges qui vacillent sur le front des convives. Ou bien elle étale le linge blanc sur l'herbe et se compare à la Nausica d'Homère, ou encore à une de ces " princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères."

Quand elle avait conquis le droit, par son travail, de donner une heure de récréation à son âme, tout ce qui avait été refoulé et contenu dans ses facultés faisait explosion ; le poète, l'artiste, l'écrivain se montraient dans toutes leurs séductions. L'être transformé éclatait en vivacités joyeuses, en tendresse, en gentillesse de langage, soudaineté d'impressions dont le style garde le cachet. Parfois elle trace un tableau plein d'une éclatante lumière, à la manière de Claude Lorrain, puis crayonne une description d'intérieur qui rappelle, par la finesse des détails, les petites toiles flammandes de Paul Potter. Fait-elle une promenade avec sa sœur par un gros froid d'hiver, elle raconte les naïfs discours des jeunes pâtres qui se chauffent au feu de *brouquilles*, et, trouvant que le bonheur est dans cette simplicité, elle s'écrie : " Il n'y a pas de roi qui, voyant ces enfants si contents, n'eût dit : que ne suis-je un de vous ! "

Il faut lire la légende du Saint-Sacrement sous un rosier, et la bénédiction d'une cloche " habillée de blanc comme un enfant qu'on va baptiser." Ce sont des morceaux achevés et admirables comme les ballades de Schiller. La poésie en déborde, un peintre y trouverait l'ébauche toute faite des plus délicieux tableaux du genre. C'est ainsi qu'elle met dans ses pages tous les bouquets de son désert, toutes les fleurs de ses champs. Comme le ruisseau qui coule dans le vallon du Cayla et qui reproduit dans la transparence de ses ondes paisibles le ciel bleu, les arbres et les roseaux de ses rives, ainsi l'âme d'Eugénie reflète les moindres détails de sa vie champêtre. Sa pensée ne s'assied pas un seul instant, elle interroge, elle scrute, elle étudie, elle analyse, elle éclaire tout ce qui l'entoure d'un regard intelligent, semblable aux rayons roses qui frappent la cime des arbres et répandent des lueurs charmantes dans leur feuillage obscur.

Le Conseiller des Familles.

(A continuer.)

LA QUESTION DU TRAVAIL DES ENFANTS EN ANGLETERRE.

On a beaucoup répété que la législation anglaise a été la première à se préoccuper de la question du travail des enfants dans les manufactures, et qu'elle nous a devancés dans la voie des mesures d'humanité et de protection. Cela tient tout simplement à ce que le mal date de plus loin en Angleterre, et y avait pris des proportions d'une barbarie et d'une monstruosité qu'on n'a jamais connues et qu'on n'aurait jamais supportées dans notre pays. Nous avons, ou, ce qui revient à peu près au même, nous nous laissons imposer des idées détestables ; mais les sentiments valent mieux chez nous que les opinions. Sous une couche d'exécrables sophismes, il nous reste, sinon la vertu, au moins le sens de la charité chrétienne ; il nous reste l'émotion, qui a cela de beau, qu'elle ne raisonne pas et ne se soumet à aucune raison d'Etat ou à aucune raison d'intérêt industriel, au point de porter au delà d'un certain poids d'iniquité.

Les mœurs anglaises portent tout, et acceptent sans s'émouvoir toutes les hideurs morales, toutes les détresses matérielles que traînent après elles la grande industrie et la domination sauvage des machines. Les garderies d'enfants, cette immonde et féroce ébauche de l'institution des crèches, les garderies sont d'origine anglaise. C'est là que déposent leurs nourrissons les malheureuses ouvrières auxquelles le servage de l'usine interdit les offices de la maternité. Le livre de M. Jules Simon révèle des choses sinistres sur la manière dont était pratiquée, il n'y a pas encore longtemps, chez nos voisins, l'industrie de gardeuse d'enfants.

“ Il n'était pas rare, avant ces dernières années, de trouver dans les comtés du nord de l'Angleterre des garderies, où une vieille femme tenait renfermés dans un étroit espace douze ou quinze misérables marmots, en train de mourir sous sa surveillance. Il fut même constaté que, pour rendre leur métier plus facile, les gardiennes d'enfants mêlaient de l'opium à la boisson qu'elles leur faisaient prendre. Les apothicaires le savaient et s'y prêtaient. Cet empoisonnement collectif des nouveau-nés faisait partie des habitudes de la population.”

Il y a une honte éternelle pour l'Angleterre dans l'histoire de ses premières réformes relatives au travail des enfants dans les usines. Le manufacturier Robert Peel, aïeul ou père du ministre de même nom, fit passer en 1802 un bill qui limita la durée journalière de ce travail à douze

heures ! A l'âge des forces naissantes, où la mobilité est le premier besoin et la loi de la vie, douze heures de travail continu, douze heures à porter des fardeaux, à battre l'étaupe et à respirer un air chargé de débris de coton et de laine grasseuse, telle fut la réforme où s'arrêta la philanthropie de Robert Peel ! Il ne réclama et n'obtint rien de plus du Parlement ; ajoutons qu'il n'obtint rien de tout de l'industrie anglaise, qui tourna la loi et sut la rendre illusoire.

Dans la rédaction laconique et négligée du bill de 1802, on avait donné la qualification d'*apprentis* aux enfants dont on réduisait le travail à douze heures, au lieu de les appeler simplement des *enfants*. Ce lapsus fut mis à profit pour éluder la loi ; les patrons en furent quittes pour ne plus souscrire de contrats d'apprentissage. Ils employèrent, comme par le passé, des enfants, mais à titre d'ouvriers auxiliaires et non d'apprentis, et, comme par le passé aussi, il les employèrent sans limitation des heures de travail, sans distinction du travail de jour et de nuit. L'esprit du bill était violé outrageusement, la lettre était respectée.

Il y eut plus, la loi de Robert Peel devint l'occasion d'un nouveau crime de l'industrie anglaise contre l'enfance. Le contrat d'apprentissage était dans les habitudes des populations ouvrières, et il en résultait en somme un certain contrôle au moins possible de la part des familles des apprentis. Les manufacturiers anglais se délivrèrent de la gêne de cette surveillance, en se pourvoyant de petits ouvriers aux *overseers* des paroisses, qui leur livrèrent des troupes d'enfants abandonnés. Ces enfants étaient à la discrétion des patrons qui n'en devaient compte à personne, et l'effrayante mortalité qui s'abattait sur ces frères créatures humaines tournait au dégrèvement du budget des *overseers*, lesquels n'avaient garde d'exercer le moindre contrôle.

Cette tuerie d'enfants se continua publiquement durant treize ans, sous le couvert du texte accommodant de la loi de Robert Peel. En 1815, ce dernier s'aperçut enfin que les manufacturiers anglais se moquaient de lui, et qu'il y avait une retouche à faire à la rédaction de son bill. Il proposa à la Chambre des communes de substituer dans la loi protectrice le mot *enfants* au mot *apprentis*, expression trop restreinte et dont on avait si impudemment et si inhumainement abusé. Cela, toutefois, n'alla pas tout seul et ne se fit pas de si tôt ; le Parlement ouvrit une enquête qui ne dura pas moins de cinq ans. En 1819, enfin, les Chambres anglaises s'estimèrent suffisamment édifiées, et l'on corrigea le mot équivoque de la loi de 1802. Sir Robert Peel eut lieu d'être satisfait ; son bill devint quelque chose de sérieux et d'effectif, sinon quelque chose d'humain.

Cependant l'enquête avait remué le sol de l'opinion et mis la question en vue. Les économistes et les philanthropes anglais firent une découverte dont M. Jules Simon les congratule avec chaleur : ils découvrirent que

l'industrie n'a rien à gagner à demander à l'enfant au delà de la mesure de ses forces, et que le travail d'un ouvrier surmené est de moindre valeur et de moindre rendement que le travail moins prolongé d'un ouvrier dispos. La réforme fit un pas de plus, et un nouveau bill rendu en 1833, sur la motion de Wiltberforce, réduisit à huit heures par jour la durée du travail des enfants au-dessous de seize ans. L'enquête était en permanence, activement poussée, non plus par le gouvernement anglais, mais par l'initiative des sociétés protectrices : elle donnait raison à la réforme.

Les inventaires des manufacturiers accusaient un accroissement de bénéfices ; la loi philanthropique de 1833 rapportait plus que le régime féroce du bill de Robert Peel ; on franchit bravement la dernière étape du progrès réformiste et une loi de 1844, à laquelle sir James Graham attacha son nom, limita définitivement à six heures le travail des enfants, et, bienfait inestimable aux yeux de M. Simon, leur imposa trois heures par jour d'école obligatoire, sous la responsabilité des patrons.

Cette loi a été le dernier mot de la réforme anglaise ; elle est aussi le terme des aspirations de M. Jules Simon, qui la propose en exemple à nos législateurs. Nous avons, en France, une loi de 1841 qui fixe à huit heures par jour la durée du travail des enfants de huit à treize ans, employés dans les usines à moteur mécanique ou à feu continu. M. Simon réclame avec raison que la disposition protectrice soit étendue à tous les ateliers sans distinction, et qu'on adopte la limitation anglaise de six heures de travail.

Nous avons aussi une loi sur l'apprentissage, une loi de 1851 dont la portée est fort restreinte et intéresse très peu de monde, vu qu'un très-petit nombre seulement de pères de familles passent des contrats d'apprentissage avec les patrons de leurs enfants. Cette loi, qui ne protège qu'une catégorie numériquement insignifiante d'enfants, les protège d'ailleurs assez mal. On y rencontre quelques lieux communs, destitués de toute sanction sérieuse, sur les devoirs respectifs de l'apprenti et du patron. La seule obligation un peu nettement définie, imposée à ce dernier, consiste à laisser à son apprenti chaque jour deux heures de liberté, durant lesquelles l'enfant puisse fréquenter l'école primaire. Reste la question capitale de la moralité du patron et de la préservation des mœurs de l'apprenti.

La loi de 1851 y a pourvu à peu de frais : en fait de garanties d'honnêteté, tout ce qu'elle demande au chef d'atelier, c'est de n'avoir pas été condamné pour crime par la cour d'assises et d'être pur de toute condamnation même correctionnelle, pour faits de vol, d'escroquerie ou d'attentat aux mœurs. C'est de la morale au rabais ; il n'y a d'incapables, de légalement indignes de donner l'instruction professionnelle de l'apprentissage que les individus dont l'immoralité a été cotée aux assises ou à la correctionnelle, et qui ont un dossier infâmant au parquet.

M. Jules Simon propose un amendement : il voudrait que l'incapacité de recevoir des apprentis fût étendue au cas où c'est la patronne qui a eu *des malheurs judiciaires*, bien que le mari soit libre personnellement d'antécédents de cette espèce. On n'a pas des visées plus modérées, et l'on ne saurait être refusé quand on demande si peu, d'autant que c'est par un pur oubli évidemment que la loi de 1851 a omis de prévoir et de formuler le cas de l'indignité de la patronne.

Soyons juste : M. Jules Simon ne se fait pas illusion sur la portée des minimales réformes qu'il propose ; il sent que de telles pauvretés ne peuvent donner satisfaction à ceux qui ont faim et soif de la justice et que préoccupent douloureusement l'éducation et l'avenir des jeunes générations. Il allègue que nous n'avons plus le choix de nos déterminations et de nos voies. La vapeur a vaincu et irrémédiablement subverti les rapports et les lois de l'ordre moral.

Elle prend la femme, elle prend l'enfant, qui lui suffisent et coûtent moins cher ; elle rend l'enfant dépendant seulement du salaire et l'affranchit de la dépendance de la famille, la seule moralisatrice, la seule qui puisse en faire un chrétien et un homme. Elle tend tous les jours davantage à se passer des pères et des adultes, et à les condamner à un dégradant parasitisme. C'est un sens-dessus-dessous radical, l'ordre à l'envers, la famille à l'envers, un renversement qui résume tous les renversements et promet à courte échéance tous les cataclysmes.

L'auteur de *l'Ouvrier de huit ans* fait de son mieux pour ne pas voir trop en noir l'horizon et le progrès ; mais enfin, pressé par les faits, le moins explicitement qu'il lui est possible, il répète l'aveu que nous n'avons plus le choix de garder nos enfants ou de les livrer à la flétrissure, à l'asphyxie morale et à l'étiollement physique qui les atteignent fatalement dans l'atmosphère des grandes usines.

Il n'est plus question d'opter entre le bien et le mal, et quand la fatalité, quand le mal a vaincu, les vrais amis de l'humanité ne sont ni les utopistes de félicités à venir ni les rêveurs rétrospectifs, ce sont les esprits modérés qui proposent des atténuations pratiques et possibles. Ainsi raisonne M. Jules Simon, et, en vérité, il n'y a pas moyen de demander des raisonnements meilleurs et plus forts à un libre penseur aux abois, à un fervent prôneur du progrès, acculé aux conséquences extrêmes de la libre-pensée et du progrès.

Mais il y a une chose que la rhétorique de M. Jules Simon ne réussit pas à dominer, c'est la répugnance qu'inspirent aux gens de cœur ses inaltérables résignations. Il y a une chose irritante entre toutes dans son livre, comme, du reste, dans la plupart de ses écrits : c'est le parti pris, en maniant nos plus navrantes et nos plus menaçantes misères, de fermer les yeux sur les causes évidentes du mal, et de se détourner des sources du

bien et de la réparation, probablement pour n'être pas tenté de les rouvrir. Permettez, monsieur l'homme de bien, monsieur l'écrivain modéré, nous, dont la parole n'a aucune raison d'être timide, étant libre de toute sourdine officielle, nous allons vous dire crûment où est le point de départ où gît la cause première des calamités que vous signalez et à propos desquelles vous vous lamentez sur un rythme si doux.

Vous vous plaignez que la population s'appauvrit et ne pourrait suffire aux armements gigantesques que l'on médite, alors même que le pays donnerait tous ses jeunes hommes valides. Vous évitez prudemment de nommer la cause de cet appauvrissement numérique des générations.

Voici l'une des causes, certainement la plus agissante de ce décroissement dans le développement et la propagation de la vie humaine : En 1789, la date sans rivale comme vous l'appellez, on fit entrer dans nos lois un certain nombre d'axiomes sous l'honnête prétexte qu'ils citaient la formule même du droit naturel, celui-ci entre autres que les enfants ayant un droit égal à l'affection du père, avaient de même un droit égal à son héritage.

Cette règle naturelle en blessait une autre qui ne l'était pas moins, à savoir, le besoin inné, et le droit, pour les familles, de se perpétuer et de durer sans décheoir. La stabilité des familles était assurée dans l'ancien régime par le droit de tester amplement dévolu aux pères, ou encore par le droit d'aînesse, et l'on ne s'inquiétait pas en ce temps-là du nombre des enfants ; on en avait autant qu'il plaisait à Dieu d'en donner, ce qui était, il faut en convenir, une coutume fort naturelle, aussi naturelle pour le moins que pas un des beaux principes libellés dans la déclaration des droits de l'homme.

La loi du partage égalitaire a changé cela et brusquement arrêté la franche et plantureuse venue des enfants. Les chefs de famille ont toujours l'incorrigible préjugé de vouloir que leur maison, que leur établissement commercial ou autre se continue après eux sans trop de déchéance, et, pour se sauver de la ruine d'une liquidation, pour que la maison ne soit pas à refaire à chaque génération, on est venu à ces calculs, à ces prudences homicides, tant de fois dénoncées, qui limitent le nombre des naissances et reconstituent subrepticement le droit d'aînesse... en supprimant les puînés. Voilà une conséquence très-dénaturée, mais directe, de la règle naturelle de l'égalité des partages.

L'Angleterre s'est préservée des utopies égalitaires, et n'a pas laissé pénétrer dans ses lois notre naturalisme philosophique. Elle a gardé ses vieilles coutumes et l'intégrité du droit de tester, et elle a gardé aussi la fécondité de ses familles. Nos voisins suffisent à une immense expansion coloniale et doublent leur population en cinquante ans, tandis qu'il est constaté qu'il nous faut, toutes choses demeurant en état, cent-vingt-deux ans pour doubler la nôtre. Nous sommes distancés ; c'est décliner sans contredit que de progresser moins vite que nos rivaux.—*L'Univers.*

LE PASSAGE DU MOINE.

Connaissez-vous la Provence ? Terre embaumée, pays d'amour, de parfums et de fleurs, sol pittoresque et plein de contrastes ! Ici le souffle de l'infini a déposé les germes d'une végétation luxuriante ; c'est l'oasis et ses merveilles édeniques. Là c'est le désert et ses solitudes pierreuses. Pas un hameau qui n'ait sa légende ; pas une montagne qui n'ait sa ruine et pas une ruine qui ne rappelle un souvenir. Ce sont à chaque instant des surprises nouvelles.

Montons sur les Alpilles. La perspective est unique au monde. A l'horizon le soleil baisse, empourprant de ses paillettes d'or les flots tumultueux du Rhône, roi des fleuves. Jamais heure plus propice pour contempler tant de magnificences !

Voici l'antique ville d'Arles, la cité gréco-romaine. Fière de ses splendeurs éteintes, elle montre avec orgueil ses majestueuses Arènes, son église de Saint-Trophime, ses Aliscampes que visita le Dante, ses femmes enfin dont la beauté noble et sereine, rehaussée par les flatteries originales du costume indigène, rappelle dans sa pureté primitive le type des Lesbiennes. Ce sont des pervenches au milieu des ruines !... Comme encadrement au tableau, nous avons : à droite, les îles de la Camargue aux prairies verdoyantes, aux feuilles méandres, aux arbres gigantesques, forêts vierges du vieux monde ; à gauche, la désolation, le silence, les champs nus et caillouteux de la Crau, Sahara de pierres, hanté par les pâtres des Alpilles, ces êtres mystérieux, taciturnes, lalés par le soleil qui brûle leurs solitudes, tantôt, le regard fixe et terne, immobiles des journées entières, tantôt faisant aux nues, les soirs d'orage, des gestes étranges et psalmodiant, devant le paysan terrifié qui passe, les syllabes magiques du Grand Grimoire ou du Dragon-Rouge ; tout au fond l'étang de Berre, radé sans pareille rêvée par Napoléon, et puis la mer, calme et limpide, la Méditerranée, semblable à un immense ruban bleu ourlant le front de la Provence, paranymphe des Gaules !

Changeons de point de vue, la perspective est aussi grandiose. Au nord, dans la brume, apparaissent les volcans du Vivarais, les Alpes aux crêtes sourcilleuses, aux neiges éternelles, et le mont Ventoux, et le Lubéron, et Vaucluse (rien de Pétrarque ni de Laure ! il faut laisser la réminiscence aux élèves de rhétorique et de Baour-Lormian), Vaucluse, abîme sans fond, gueule béante d'où sourd la Sorgues, blanche d'écume.

Dans la plaine, Cavaillon, jardin du Comtat, Barbantane et Château-Renard mirant au fond des eaux de la Durance la noire silhouette de leurs tours féodales, les remparts d'Avignon, le pont Saint-Benezet aux arches hardies, et ce Palais des Papes qui se dresse, masse imposante et lourde, sur le granit de la roche des Doms, comme le sphinx colossal du Moyen-Age.

Au midi, c'est le Var, terre de l'olivier et du laurier rose ; c'est Fréjus, Grasse, Antibes, Saint-Tropez qui vit naître dans ses murs le grand bailli de Suffren, la Sainte-Baume où, pécheresse repentie, mourut Marie de Magdala ; c'est Marseille, entrepôt de l'Univers, bazar des Deux-Mondes ; c'est Aix, la nourrice des Mirabeau, la bien-aimé de René d'Anjou, de ce bon Roi René dont le nom, comme celui de Dagobert, se conserve encore, grâce à la complainte apparemment ! dans le cœur des multitudes ; c'est Salon, patrie de l'auteur des *Centuries prophétiques*, Michel Nostradamus ; c'est Maillane où l'Homère des Filibres, Mistral, rêve, heureux et libre, de Mareille et de Kalendal, à l'ombre des micocouliers sauvages.

Mais à quoi bon aller chercher si loin l'objet de nos fantaisistes contemplations ? Voyez-vous d'ici ce groupe de maisons blanches et noires qui baignent leurs pieds dans la Durance, serpentent dans la plaine ou s'étagent sur la colline ? C'est Orgon Orgon ! Qui connaît Orgon ? Cela n'a l'air de rien, Orgon ! Je parie qu'il ne se trouve pas dans Malte-Brun. Si je vous disais pourtant que ce bourg rustique a droit, mieux que pas un, à une mention honorable dans les fastes de l'histoire. D'abord, on y récolte la meilleure garance du Comtat. Mais de cela vous ne vous souciez guère, ni moi non plus. Ceci soit dit sans offenser les Orgonnais qui, paraît-il, sont gens terribles. Si l'on en croit Fanot, sonneur de cloches à Saint-Didier-lez-Avignon, la voiture de Napoléon-Bonaparte, lors du départ pour l'île Delbe, aurait été assaillie, à son passage à Orgon, d'une grêle de pierres, et, sans l'énergie du général Bertrand, le vainqueur de l'Europe eût peut-être trouvé là son Waterloo... A quoi tiennent cependant les destinées des empires ?

Etes-vous archéologue ? Le château d'Orgon, bâti, dit-on, par Richelieu, vous ouvre ses portes. Aimez-vous les pieux souvenirs, les légendes de l'histoire ? Parcourons ensemble les ruines du monastère des ermites de Saint-Augustin.

Perché comme un nid d'aigle sur un escarpement de rochers granitiques qui surplombent en arc au milieu même du lit de la Durance, ce monastère n'a rien de remarquable comme architecture ; mais l'effet, comme coup d'œil, en est saisissant et fantastique. Vers le soir, à l'approche du crépuscule, des hauteurs du Luberon, ces murs démantelés ont quelque chose à la fois d'effrayant et de sublime. Il fallait vraiment de la hardiesse et du génie à savoir se bâtir ainsi une demeure entre ciel et terre !

Autrefois, dans ces cellules abandonnées où le vent s'engouffre, sous ces voûtes en ogive qu'habite l'orfraie, retentissaient les saints cantiques et les discussions sévères de la science. C'était l'asile de la prière et de l'étude, un sépulcre renfermant la vie ! Aujourd'hui, dans la salle même du chapitre, les chevrières de la montagne, inconscientes de cette profanation, dansent au son des castagnettes leurs ségédouilles provençales. Laissons-les à leurs ébats, et, franchissant les siècles, aboi dons un souvenir d'histoire locale déjà passé à l'état légendaire.

Donc, un soir du mois de juillet de l'an de grâce ou de disgrâce 1510, il y avait grande liesse chez les Augustins du couvent d'Orgon. Tout le monastère était en mouvement. Les frères convers allaient, venaient, montaient, descendaient du grenier à la cave, de la cave au grenier, de la dépense au réfectoire, du réfectoire à la dépense. Le sommelier rayonnait de joie ; le cuisinier se montrait d'une humeur désespérante : signe infail- lible d'une dérogation insolite aux paisibles habitudes du monastère ! Soucieux et triste, le savant père Athanase, prieur du couvent, oubliait ses *Laudes*. Était-ce l'effet d'un pressentiment ?

Un tournesol, fleur bien-aimée, unique ornement de sa pauvre cellule, n'avait pas suivi, ce jour-là, le soleil dans son voyage aérien. On attribuait dans le couvent grande importance aux évolutions quotidiennes de la fleur. Son arrêt signifiait malheur. C'était, du reste, une fleur symbolique. Elle était venue là semée, comme on dit, par la main de la Providence. Dans une lézarde de la fenêtre du prieur croissait un lichen tapissant la muraille. Sur cette mousse humide de rosée, les souffles du printemps, qui éparpillent ça et là les germes des plantes, avaient laissé tomber une graine d'héliotrope. La graine avait fait sa tige, la tige sa fleur, et, dans ce nid austère, la fleur, depuis trois ans, se renouvelant sans cesse, buvait les rayons du jour par tous les pores de son calice gracieusement sphé- rique. Véritable image de ces âmes contemplatives qui, détachées de la terre, tournent continuellement leur pensée vers ces régions supérieures où règne le soleil mystique des cœurs et des intelligences !

Le père Athanase n'était point superstitieux. Mais l'arrêt de la fleur l'inquiétait malgré lui. Si, pour ne pas troubler ses frères, la joie rayon- nait sur son front, la tristesse habitait le fond de son âme.

Il venait d'arriver de Rome, se rendant en Allemagne, sa patrie, un frère augustin, la gloire de l'Ordre. C'était un jeune moine déjà célèbre dans toutes les universités allemandes. On ignorait son nom (muet à cet égard, le P. Athanase, seul dans le secret, désespérait les curiosités impatientes) ; on savait toutefois qu'il avait pâli sur les livres, que la théologie était pour lui sans mystères et que son éloquence entraînant- excitait l'enthousiasme de l'Europe entière. Jamais le couvent d'Orgon n'avait eu pareille aubaine. Chacun y mettait du sien pour fêter digne-

ment l'hôte illustre qu'envoyait la Providence. On avait même acheté à Pierre Valade, pêcheur de son métier, un brochet de cinq livres pris au filet dans les eaux de la Durance. *

Quoi qu'il en soit, les agapes de l'hospitalité eurent lieu dans la grande salle du monastère. Elles furent présidées par le père Athanase, ayant à sa droite le pèlerin des pays d'Allemagne. Les langues, déliées une heure, s'en donnèrent à cœur joie. Dieu sait ce qu'il se fit, ce soir-là, de suppositions et de commentaires sur l'hôte du couvent d'Orgon. L'âme naïve des novices s'intimidait du regard soucieux de l'étranger. On lui trouvait des attitudes inégales, une physionomie un peu farouche, des mouvements trop brusques. Les vieux religieux, plus expérimentés, mais trop candides pour penser à mal, donnaient ces bizarreries inexplicables comme l'effet des longues veilles et des études austères. En somme, malgré le penchant que nous avons chacun à la médisance, tout se borna à quelques hypothèses innocentes, et le repas finit dans les douces émotions d'une sainte allégresse.

Puis, quand dix heures sonnèrent, que la prière fut dite, les religieux gagnèrent leurs cellules, les lampes s'éteignirent, tout rentra dans l'ordre, et le silence le plus profond ne tarda pas à régner dans les corridors sombres.

Cependant, il était près de minuit et le reflet de la pâle veilleuse se dessinait encore au vitrage de deux cellules du monastère. Agités par des sentiments contraires deux hommes ne dormaient pas au couvent d'Orgon, l'étranger et le P. Athanase.

Devant les yeux du moine allemand passaient d'étranges visions. Il se rappelait les fatales impressions de son voyage à Rome : la cour splendide de Léon X, les sensuelles peintures des artistes, le langage cicéronien des cardinaux, les pompes presque païennes du culte. La rébellion grondait déjà dans cette âme orgueilleuse. Il ne voyait que l'apparence, la carapace des choses. Il ne comprenait pas que le culte catholique subissait une crise nécessaire amenée par l'excès même de l'ascétisme. Tout à coup, un spectre formidable s'offre à l'imagination épouvantée du moine. Il le touche à l'épaule de son sceptre de fer : " Ecoute, lui dit-il, je suis la révolte. C'est moi qui souffle au cœur de ceux qui ne veulent pas servir les fortes inspirations de la Haine. Je mène à la gloire et je procure l'immortalité. L'antéchrist règne à Rome ; l'Eglise attend de toi la délivrance. Fils du mineur d'Eisenach, souviens-toi de Wicief, de Jean Huss et d'Arnaud de Brescia ! "

* Selon la chronique du lieu, l'achat du poisson est un fait historique. L'acte manuscrit et parfaitement authentique qui le constate se trouverait être aujourd'hui en la possession d'un savant archiviste de Gavaillon.

Au même instant, à l'angle opposé du cloître, le voile de l'avenir se déchirait devant les yeux du P. Athanase.

Son hôte lui apparut sous les traits d'un ange rebelle. L'orgueil et la luxure serraient de près le fils ingrat qui se séparait violemment de l'Unité. Il parcourait l'Europe, une torche incendiaire à la main. De ses lèvres sortaient le blasphème, la calomnie, la licence, l'anarchie et le mensonge. A sa suite, tous les fléaux s'abattaient sur la terre. Le moine secouait l'autorité catholique et se faisait le promoteur d'une révolution religieuse dont les retentissements désastreux se perdaient dans la nuit des âges. L'Europe était ébranlée, les destinées du monde se trouvaient compromises, le progrès divin se voyait arrêté dans sa marche providentielle. Et tout cela, parce que le compas du libre-examen avait frappé au cœur un ergoteur du cloître.

L'aube du matin trouva le P. Athanase mouillant de larmes et de prières les dalles de sa froide cellule.

Bientôt la cloche sonna matines, et la chapelle du couvent vit accourir sous ses voûtes ogivales tous les habitants du paisible monastère. Selon une pieuse coutume, ce fut l'étranger qui dit la messe de la première heure. Chose étrange ! il gravit lentement et comme à regret les marches de l'autel. On eut dit qu'une force inconnue le retenait par le pan de sa robe monacale. Et quand ses mains pures encore élevèrent l'hostie sainte, un frisson pénible, involontaire, pénétra toute l'assistance. Le front de l'officiant se plissait, sombre, sous l'étreinte du remords. La sueur perlait à ses tempes. Il doutait, le moine ! il doutait de la présence réelle. Ce fut sa première mauvaise messe, la messe du Révolté.

La messe finie, l'étranger monte en chaire. Il parle à ses frères. I tonne contre Léon X ; il n'a que des paroles amères pour l'élève de Marsile Ficin et de Gémisthe Pléthon. Il lance l'anathème à Rome et, lui appliquant l'épithète vengeresse de l'Apocalypse, va jusqu'à nommer l'Eglise, sa mère, la prostituée de Babylone... Un sourd gémissement répondit à ce blasphème : il partait de la stalle du prieur, du savant père Athanase !

On crut à un excès de zèle et d'ascétisme. C'était le premier cri de révolte de l'hérésiarque !

Aux premiers feux du soleil, l'étranger quitta le couvent et se hâta de regagner l'Allemagne.

On fit des vœux pour le voyageur. Quelques religieux même, séduits par les invectives éloquentes de leur frère, s'étaient pris pour lui d'un enthousiasme irrésistible. Mais à peine eût-il franchi le seuil du monastère, que le P. Athanase, pour dissiper toute fâcheuse impression, réunit les plus vénérables parmi ses compagnons de solitude.

« Prions, mes frères, leur dit-il, d'une voix solennelle, prophétique et

“ pleine de tristes pressentiments, prions ! Un grand désastre menace
 “ l’Eglise. . . . Malheur à nous ! . . . Malheur à notre ordre ! Nous
 “ avons réchauffé la vipère. . . . Seigneur, épargnez cette honte à ma
 “ vieillesse ! Eteignez les feux de révolte qui dévorent cette âme. . .
 “ O Dieu ! elle ira plus loin dans le crime qu’Arius, qu’Eutychès, que
 “ Nestorius et que Pélage ! . . . Prions, mes frères ! ”

A ces mots, où l’indignation le disputait néanmoins à la miséricorde, quelques religieux murmurèrent le nom de Savonarole.

“ Savonarole, reprit le père Athanase, je l’ai connu, mes frères. Il a
 “ été mon maître et mon ami. Sa mort a décidé de mon entrée dans la
 “ vie religieuse. Je l’ai vu, fra Hieronimo, dans une froide cellule, for-
 “ geant au souffle de sa foi ardente, ces foudres et ces anathèmes qui
 “ faisaient trembler Laurent-le-Magnifique. Je l’ai vu sur cette chaire,
 “ qui fut son trépied sybillin, tonner contre les corruptions babyloniennes
 “ des cités toscanes. Je l’ai vu prêchant au peuple dans les jardins du
 “ monastère de Saint-Marc. Pour dôme le ciel bleu, le vaste ciel, pour
 “ tribune un immense tertre de gazon parsemé de lauriers-roses, pour
 “ auditeurs des reîtres, des clercs, des artistes, des publicains et des
 “ courtisanes, pour perspective, au loin, les eaux cendrées de l’Arno, la
 “ campagne verdoyante, les cîmes neigeuses de l’Apennin, tout près, les
 “ flèches de la basilique florentine, la statue de Cosme de Médicis, le lion
 “ granitique de la grande cité, dominant, du haut de ses socles de marbre,
 “ ce grand tableau. . . Oh ! qu’alors il était bien inspiré le prophète de
 “ Florence, le libérateur du peuple, le missionnaire de la vérité, le cou-
 “ rageux défenseur des droits de la république, fra Hieronimo Savonarola
 “ de Ferrare !

“ Non, mes frères ; celui-ci n’est pas Savonarole. Savonarole voulait
 “ réformer. Celui-ci détruira. Savonarole voulait dégager l’Art et la
 “ Foi de tout ferment païen, de toute aberration voluptueuse. Celui-ci ;
 “ sera l’iconoclaste du catholicisme.

“ Il n’a donc pas compris, l’homme du Nord, que les arts sont les
 “ sublimes interprètes de ce rapport universel et divin qui existe entre
 “ toutes les créatures intelligentes. Est-ce qu’ils font œuvre d’iniquité,
 “ ces génies immortels qui à la suite des docteurs de l’Eglise, déchirent
 “ pour le vulgaire les langes du christianisme ? Sans la palette d’Angelico
 “ de Fiesole, l’humanité contemplerait-elle aussi brillantes toutes les roses
 “ qui composent la mystique couronne de la Vierge ? Ne s’est-il donc
 “ jamais dit, notre hôte : l’éclair est beau, la tempête est grandiose, le flot
 “ est pur, la fleur est belle ; mais bien plus beau encore, bien plus gran-
 “ diose, bien plus sublime est le génie de l’homme offrant à l’admiration
 “ des siècles les diverses faces de la puissance et de la beauté typiques ?
 “ Lui qui se scandalise des pompes catholiques n’a donc pas pleuré

“ d’émotion en entendant l’hymne du soir chanté par les marins de Gènes
 “ sillonnant de leurs barques légères les golfes d’azur de notre chère
 “ Provence ? Le ciel n’est ni vide ni terne.

“ Frères, celui-ci n’a rien de l’âme compréhensive de Savonarole. Fra
 “ Hieronimo a prédit la future irruption du loup saxon dans le bercail du
 “ père de famille. Ecoutez ce qu’il annonce au septième chapitre de ses
 “ *Révélation*s :

“ Alors, il viendra un moyne gris de la haute Allemagne, qui semblera
 “ être saint et plein de bonnes mœurs ; mais, sous l’espèce de sainteté,
 “ diminuera la foy chrestienne. Il en fera brusler plusieurs et aura le
 “ mauvais esprit enraciné en son cœur. Il ira avec hypocrisie devers le
 “ Pape, et lui demandera licence de prescher. Après, s’en ira devers les
 “ prélats et les évêques et devers les princes, et les decevra et menera à
 “ grande erreur. Il fera errer plusieurs sages et bien renommés, tant en
 “ Italie qu’en la haute Allemagne, et sera plus honoré du peuple que
 “ jamais fut homme depuis le commencement de l’Eglise. Plusieurs le
 “ renommeront l’Ante-Christ meslé. Aucuns évêques l’honoreront. Et
 “ après, adviendront de grands maux au Siège Apostolique, de grandes
 “ tribulations et guerres, lesquelles n’ont point été veües paravant, et
 “ dureront longtemps. Et du temps d’iceluy se mouvera de grandes
 “ haines entre les princes, et beaucoup de fraudes et déceptions, et de
 “ grandes batailles entre les nobles, et seront plusieurs seigneurs rebelles
 “ à la foy et faisant nuisance au Pape. Voilà comment le peuple chrétien
 “ sera blessé d’angoisses, et spécialement les clerics et prélats. Adonc
 “ que les véritables recteurs de l’Eglise qui ont cognoissance de l’advé-
 “ nement d’i-celuy, bataillent fort contre lui et apaisent Dieu par pénitence.
 “ Mais ce ne durera pas longtemps ; et iceluy aura disciples, et tiendront
 “ les sept fioles distillantes de l’hérésie, lesquelles dureront plus de mille
 “ ans en iceux et leurs sequaces, et après sera fait nouvel ordre en l’Eglise
 “ catholique, comme l’ont noté-parlant és-paraboles et en esprit de pro-
 “ phétie, la Sybille Cumane, saint Cyrille, l’abbé Joachim de-Calabre et
 “ autres benoicts personnages.”

“ Vous le voyez, Frères, dit le P. Athanase, un grand malheur menace
 “ l’Eglise. Le temps des tribulations suprêmes est arrivé. Pourquoi
 “ faut-il que le brandon de discorde sorte de notre Observance. Prions
 “ pour l’étranger des pays d’Allemagne !

“ Ce pèlerin,

“ Cet inconnu,

“ Ce moine, notre frère,

“ Retenez bien son nom, ermites de Saint-Augustin !

“ Il s’appelle . . . MARTIN LUTHER ! ”

LES ÉTRENNEURS EN BRETAGNE.

La sixième édition de l'excellent ouvrage de M. le vicomte Hersart de La Villemarqué, *Barzas breis*, chants populaires de la Bretagne, vient nous fournir à propos quelques détails sur des coutumes particulières au temps de l'année où nous sommes. Dans plusieurs cantons de la Bretagne, les pauvres gens, à l'époque de la Noël, se réunissent toutes les nuits par troupes et vont quêter de village en village, en chantant une vieille chanson dialoguée dont le refrain est : *Eghinanè ! eghinanè !* c'est-à-dire : *des étrennes ! des étrennes !* lequel refrain, changé en *aguilaneuf* a fait longtemps le désespoir des étymologistes.*

La troupe des *étrenneurs* s'en va, précédée par un vieux cheval orné de rubans et de lauriers, lequel est chargé des produits de leur quête. Ils les apportent, lorsque la tournée est achevée, chez l'un d'entre eux, et se les partagent. Anciennement, cela se pratiquait avec un appareil moins pacifique, si l'on s'en rapporte à Noël Du Fail, seigneur de La Hérisseye, le joyeux conteur du seizième siècle. Au jour convenu, dit-il, ils s'équipaient honnêtement de bons bâtons de pommier, fourches, piques et quelques vieilles épées rouillées, avec une forte arbalète de passe qui était au premier front pour servir de demander : Qui est là ? qui bruit ? qui vous mène ? tue, tue ; chargeons, donnons, et autres semblables mots et demandes de nuit.

Devant tous marchait un compagnon avec un tambourin de suisses ; un autre sonnait du fifre, ainsi qu'il disait, ayant sa rapière sous le bras, en faisant du bon compagnon, disant qu'il ne la portait pour faire mal, mais pour piquer les linaces. Un troisième portait une grande et large poche pour mettre les andouilles, pommes, poires, noix, etc., et portait aussi la bourse pour les unzains et deniers. Un quatrième portait la broche pour le lard, et ainsi, bien enharnachés et bien échauffés, ils marchaient longuement, chantant une chanson que le chef de la troupe leur apprenait, comme de sa façon, pour ce que très bon était rimasseur et était volontiers appelé à tous jeux qui se faisaient. Leur cri était : " Ha ! Dieu te gard' ! or çà, compain, donne-nous aguilaneuf ! "

La même coutume existait autrefois dans un grand nombre de

* Nos lecteurs trouveront probablement ici l'origine de cette chanson (La Guignolée) et de cette même coutume qui se sont introduites à Montréal depuis plusieurs années.

provinces de France. Les chants variaient selon les contrées ; ceux du Limousin font explosion, pour ainsi dire : “ Arrivés ! nous sommes arrivés ! (*Arribas ! som arribas !*) s'écrient les chanteurs devant chaque porte, et ils continuent dans leur patois que M. le baron d'Aigueperse a traduit ainsi : “ Le guillaneu nous faut donner, gentil seigneur ; le guillaneu donnez le nous, à nous compagnons.” Une fois satisfaits, ils forment mille vœux pour leur bienfaiteur, sans oublier ni son bouvier, qui fournit de blé le grenier, ni son porcher, qui garnit le charnier de lard.

Dans le Poitou, le Saintonge et l'Angoumois, la chanson commence ainsi :

Messieurs et mesdames de cctte maison,
Ouvrez-nous la porte, nous vous saluerons.
Notre guillaneu nous vous le demandons.
Guiettez dans la nappe, guiettez tout au long,
Donnez-nous la miche et gardez l'grison.
Notre guillaneu nous vous le demandons.

Chez les Bretons d'aujourd'hui parmi lesquels s'est conservée cette ancienne coutume, les étrenneurs ne font plus parade d'armes ou d'armures, comme au temps de Noël du Fail ; mais ils n'ont pas renoncé à leurs chants, que les chanteurs modifient au gré de leur inspiration. Faisant halte devant chaque porte de maison un peu riche, le chef de la troupe entreprend avec un des habitants de la maison une joyeuse lutte en vers, qui se termine toujours, après une longue résistance, à son plus grand profit. M. de La Villemarqué a recueilli, en Spezet, de la bouche même des montagnards de l'Arez, le dialogue suivant, où l'on trouvera un modèle de ce badinage rustique ; nous n'en pouvons, bien entendu, reproduire ici que la traduction :

In nomine Patris et Filii, Dieu vous bénisse en cette maison !

— Des étrennes ! des étrennes !

C'est celle-ci une maison belle et haute ! et comme on la voit de loin !

— Des étrennes ! des étrennes !

Encore on la verrait de plus loin sans les grands arbres qui l'entourent.

— Des étrennes ! des étrennes !

Nous sommes venus à votre porte chercher de la viande pour tromper l'eau.

— Des étrennes ! des étrennes !

— Vous êtes arrivés de bien bonne heure ; le porc est encore sur ses pieds.

— Nous sommes dix-huit bons gaillards ; nous le tiendrons pendant qu'on le saignera.

— Mon chien dort au bout du tas de paille, allez le tuer, vils bouchers.

— Nous ne sommes pas des malfaiteurs pour tuer celui qui vous défend.

— Si vous êtes les *Étrenneurs*, où sont donc les ménétriers ?

— En sautant par dessus le ruisseau, le sac du biniou s'est crevé.

— Ma viande est au grenier là-haut, et où est l'échelle, on ne sait.

— Le chat n'a pas besoin d'échelle pour attraper souris ou rats.

— La ménagère est à Saint-Divy, et elle a emporté les clefs.

La clef de la viande, la clef du lait, la clef de tout ce qu'il y a dans la maison.

— Nous avons amené un serrurier qui est un maître dans son état.

— Avant que vous entriez dans la maison, le verglas vous pendra au nez.

— Au nom de Dieu, parlez poliment ; la nuit est noire et le vent froid ;

Le vent souffle du côté du Relec ; ni vache, ni jument n'errent plus çà et là.

Pour Dieu, hâtez-vous, bonnes gens, il nous reste sept lieues à faire.

— Si vous êtes bien embouchés, parlons peu, mais parlons bien.

Avant d'entrer dans cette maison, dénouez-moi les nœuds que voici :

Dites-le moi, là, rondement : qui porte sa chair sur sa peau ?

— C'est le vieux guéret retourné par le soc, qui porte sa chair sur sa peau.

— Qui va le premier au marché, avec des larmes dans les yeux ?

— C'est, je le sais fort bien, la tête du grand chemin, dont les yeux brillent de rosée.

— Puisque vous savez tant de choses, combien de plumes a la poule ?

— La poule a autant de plumes que la lune d'étoiles autour d'elle.

— Dites-moi, de par votre étrenne, quelle vertu possède la pleine lune ?

— La pleine lune vers le temps de Noël met du lin dans chaque sillon.

— Puisque vous avez si bon nez, qui furète et furète toujours dans la maison ?

Quelle est la dame devenue servante, et qui a perdu fleurs et perles ?

— Celle-là est un balai (de genêt) dépouillé de ses fleurs dorées.

— J'ai dans mon courtil un petit arbre dont l'écorce vaut mieux que la tige.

— Son écorce fait du linge blanc ; celui-là est un plant de chanvre.

— J'ai un autre arbre auprès de l'étang, avec un petit nid sur chaque branche,

Et un petit œuf dans chaque nid, et cent mille sont éclos le même jour.

Si vous pouvez dire ce que c'est, votre demande sera bien reçue.

— Je vais vous le dire à pleine bouche : pour celui-là, c'est un chêne, c'est un chêne tout chargé de glands.

— J'ai encore, étrenneurs, une maisonnette couverte en chaume, avec un petit seuil en pierre.

Et elle a plus de cent mille chambres où il y a plus de cent mille demoiselles ;

Si vous savez dire ce qu'elles font, votre demande sera bien venue.

— Notre demande sera donc bien venue et nous allons entrer chez vous ;

Ces demoiselles-là sont vos abeilles qui veulent qu'on nous donne notre étrenne.

Je vois la lumière qui court à travers la maison, et la ménagère qui tient un couteau ;

Qui tient un couteau à la main, et je pense qu'elle va au charnier.

— Nous ne vous donnerons pas un seul morceau de viande tant que vous ne nous aurez pas apporté l'Herbe d'or.

— Quand viendra la moisson, quand viendront les foins, nous vous apporterons l'Herbe d'or.

— Nous ne vous donnerons pas un seul morceau de viande tant que le recteur ne sera pas avec vous.

— Quoi que le recteur soit un homme excellent, c'est au nom de Dieu que nous vous prions.

— Approchez donc, fils de sorcière, venez ici avec votre sac.

Approche aussi, toi, cheval de la viande, que nous te chargeons comme il faut.

Avant que tu arrives chez toi, ton dos sera cuit dans la saumure.

— Poussons un cri de joie maintenant que nous avons reçu notre étrenne.

Que nous avons reçu du lard d'un pied de long et en sus du seigle et de l'avoine.

Un cri de joie en l'honneur de la mère et du père et des enfants de la famille !

Que vos garçons respirent la santé ! que vos filles sentent la lavande !

Année de scarabées, année de rosée, année d'avoine et de froment pour vous !

Dans votre courtil du chanvre gai, lorsque viendra le mois de mai !

En mai la fleur, en juin le grain, et en juillet la galette blanche !

En juillet la galette blanche, et nous alors à votre service !
 Bons compagnons, continuons notre tournée jusqu'au jour.
 Mais nous ne trouverons jamais ni maison pareille à celle-ci, ni
 pareille étrenne.

— Des étrennes ! des étrennes !

C'est là un spécimen intéressant de la poésie populaire de la Bretagne, mais intéressant surtout au point de vue des mœurs et des usages que le progrès de la civilisation ne tardera pas sans doute à faire disparaître. A côté de ces pièces qui ont principalement un mérite de curiosité, combien d'autres sont remarquables par les sentiments énergiques et touchants, fiers ou gracieux qui les animent ! Il n'est pas, croyons-nous, de recueil plus riche en véritable poésie : c'est une source, telle que bien peu de littératures en peuvent offrir de plus féconde et de plus pure. On a justement signalé cette délicate pudeur qui est propre à la muse bretonne, même dans les compositions dont la rusticité est la plus visible.

Le Barzas Breiz est un de ces livres précieux qui transmettent aux âges à venir le legs poétique des nations qui disparaissent. Il est destiné à vivre aussi longtemps que les hommes s'occuperont de ce qu'ont senti, pensé, chanté leurs aïeux, c'est-à-dire toujours. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'éminent service qu'a rendu aux lettres l'illustre écrivain qui l'a recueilli. M. de La Villemarqué a reçu de l'opinion et de la reconnaissance publiques la plus légitime récompense, un succès consacré et qui ne saurait que s'affermir toujours et s'étendre de plus en plus.

LOUIS MOLAND.

LE LION ALLANT A LA PROVISION.

On nous parle souvent de la force prodigieuse du lion lorsqu'il *emporte* à de longues distances, pour les dévorer à loisir, les animaux dont il fait sa proie. Ma propre expérience me prouve que ceux qui se font les échos de ces histoires se sont laissé induire en erreur par les indigènes, qui, règle générale, croient, les yeux fermés, tout ce que leur imagination superstitieuse peut leur suggérer au sujet du roi des animaux. Maints voyageurs acceptent sans contrôle les fables qu'on leur raconte et les répètent sans les avoir vérifiées. J'ai longtemps cru moi-même que le

lion était assez fort pour emporter une vache ou un taureau, mais j'ai fini par savoir ce qui en est : voici dans quelle circonstance.

J'étais au Cap. Les Cafres exécutaient de nombreuses razzias de bétail aux dépens des Hollandais, et il nous fallait souvent faire le coup de feu pour reconquérir notre rôti.

Nous étions assis autour d'une table de bois de teck, plus joyeux et insoucians que des grillons autour d'un âtre, et aussi tranquilles que si nous venions d'assurer notre vie pour un millier d'années ; nous respirions le parfum d'excellents cigares, qui nous paraissaient d'autant meilleurs que c'était les dames du Cap qui nous les avaient récemment envoyés. Il était question de satisfaire Hans Nil qui venait de déclarer qu'il ne pourrait continuer à fournir du lait à notre *mess* si nous ne lui retrouvions ses vaches, et qui, dans son jargon hollandais, se lamentait sur la disparition successive de toutes ses meilleures laitières. "Chez nous, disait Hans, on met en prison celui qui prend le bien d'autrui." Nous n'avions pas de prison pour enfermer les Cafres, et Dieu sait s'il en eût fallu d'assez vastes pour les contenir. Mais à défaut de prison, nous résolûmes de faire payer cher à ces sauvages les vols dont nous étions les premiers à souffrir. Tandis que nous devisions ainsi en suivant des yeux la fumée bleuâtre qui tourbillonnait sur nos têtes, notre général vint nous surprendre et nous demander une tasse de café. Selon son habitude, il évoqua les souvenirs de la patrie absente. Dans une de ses charmantes peintures de la vie de famille en Angleterre, il vint à placer le chien de berger et raconta quelques anecdotes sur un de ces intelligents animaux appartenant à une ferme où il avait été chasser pendant un de ses trop courts séjours au milieu des siens. Tandis que nous admirions la sagacité du héros à quatre pattes de notre général, celui-ci s'adressant à Glenlyon, qui, en sa qualité d'Écossais, avait vu à l'œuvre les conducteurs des troupeaux des Highlands, lui demanda s'il avait jamais connu des chiens comparables à ceux des monts Cheviots.

"Sans doute, répliqua notre camarade, j'ai souvent vu dans nos montagnes le chien de berger donner des preuves d'une rare intelligence. Mais pour le discernement à choisir un animal au milieu d'un troupeau et pour l'habileté à le conduire à de grandes distances, je crois que le lion ou le tigre sont infiniment supérieurs à tous les chiens de ma connaissance. Chaque maître vous vante son chien et son cheval comme les premiers de leur espèce et cela avec preuves à l'appui. Si l'un de ces enthousiastes vous eût entendu dire tout à l'heure que le chien en question avait été chercher à dix-neuf milles un animal égaré pour le ramener au bercail, il n'eût pas manqué de vous en citer un autre qui non-seulement eût été capable du même exploit, mais qui, ayant trouvé la bête, se serait encore empressé d'écrire à son maître pour le prévenir de son retour et pour le rassurer."

Le général rit comme nous de la repartie de Glenlyon ; puis, s'adressant à notre camarade, dont la compétence était grande en matière de chasse :

« Est-il bien vrai, Glenlyon, reprit-il, que les lions et les tigres choisissent leur proie au milieu des troupeaux et la poussent devant eux jusqu'à leur tanière ?

— Rien n'est plus exact, et je crois sincèrement qu'un lion adulte qui à des lionceaux à nourrir surpasse en habileté tous les bergers du monde, à deux pieds ou à quatre pattes. J'ai vu bien des gens, passant pour habiles conducteurs de troupeaux, et ayant une très-grande expérience du métier, qui n'eussent jamais pu faire et qui même n'eussent pas tenté ce que j'ai vu accomplir par un lion ou par un tigre !

— C'est incroyable ! dit le général ; cependant il faut que les choses se passent ainsi de temps en temps, car je me souviens de plusieurs cas où du bétail avait disparu sans traces de sang à une très-grande distance.

— Il n'y a pas de doute, reprit Glenlyon, que plus d'une tête de bétail dont on reproche l'enlèvement aux Cafres disparaît de cette manière, chassé par quelque lion rusé ; mais s'il nous fallait faire comprendre à ces grossiers colons comment leur bétail est enlevé, ils nous traiteraient de descendants du baron Munchhausen ou de Ferdinand Mendez de Pinto.

— Et vous avez vu par vous-même les lions agir de la sorte ? demanda le général.

— Maintes et maintes fois ! J'ai aussi vu les tigres dans l'Inde faire le même métier, mais pas aussi souvent. Quant aux lions, il me sera facile de faire admirer leur adresse à tous ceux qui d'ici à huit jours voudront bien m'accompagner !

— Me ferez-vous l'honneur de m'admettre au nombre de vos invités ? demandai-je à Glenlyon.

— Avec grand plaisir, mon cher Snooks, me répondit-il. Munissez-vous d'une bonne lorgnette de nuit, et je suis certain que vous vous amuserez. Si l'animal que le lion choisira est un jeune taureau, le lion aura besoin de mettre en jeu toute sa ruse et toute son agilité pour lui faire prendre la route qu'il désire, pour peu qu'il y ait des arbres ou de l'eau sur son passage."

Le lendemain, Glenlyon fit venir tous les Cafres qu'il put faire prévenir et leur demanda s'ils avaient connaissance de quelque lion dans le voisinage de notre camp et surtout de quelque lionne ayant récemment mis bas. Deux de nos prisonniers nous assurèrent en baissant la voix (ils ne parlaient qu'avec une crainte respectueuse du roi des animaux) qu'il devait y en avoir un couple de l'autre côté des marais, dans les profondeurs d'une caverne connue sous le nom d'*antre du Diable*.

Ce fut trois jours après que nous approchâmes de la caverne indiquée, assez près pour nous permettre de voir tout ce qui pourrait en sortir ou y

entrer. Il n'y avait pas grande chance pour cette dernière alternative, s'il était vrai que le lion y eût élu domicile. Tant qu'il ferait jour, d'ailleurs, le lion ne se montrerait pas ; il savourait, comme disait Glenlyon, son dernier somme avant de se lever et d'aller à la provision ; nous avions donc le temps de faire chauffer notre café avant le crépuscule.

Je me couchai sur les herbes qui tapissaient l'endroit choisi pour la halte. Le bouquet d'arbres qu'avait désigné Glenlyon était sur la lisière d'une immense forêt dont chaque arbre était un véritable Titan, et sous son ombrage nous étions comme des pigmées. Ecartant les lianes parasites qui nous enveloppaient, notre guide (un Cafre) nous organisa un berceau délicieux ; les longues lianes, auxquelles pendaient des grappes de fleurs aussi brillantes que variées, retombaient en festons de tous côtés sur notre abri. A quelques pas de là jaillissait un ruisseau d'eau limpide. L'imagination d'un artiste n'eût pas rêvé un lieu de halte plus ravissant que celui qu'Iltchj venait de réaliser pour nous. Le murmure argentin de l'eau nous invitait à y rafraîchir notre visage brûlé par le soleil ; un seau de cuir pliant que nous avions dans notre bagage nous en facilita les moyens.

Le jour déclinnit ; le soleil s'était enfoncé à l'horizon comme un globe de fer rougi au feu, laissant derrière lui dans le ciel un grand reflet rougeâtre. Dès que cet arc éclatant se fut évanoui, les vautours prirent leur vol et décrivirent en criant des cercles rapides autour du rocher qui, dans son isolement, se détachait au loin comme une citadelle crénelée.

“ Ne perdez pas de vue, me dit mon compagnon, l'ouverture cintrée de cette caverne que l'on dirait, en effet, le portail de quelque château primitif. Si monseigneur le lion est là, il passera par-dessus ces blocs, et madame la lionne, épouse inquiète, sortira peut-être bien la première pour l'accompagner jusqu'aux quartiers de roc qui sont les plus près de nous. Iltchj, ajouta Glenlyon en s'adressant au guide, où penses-tu que le lion trouvera un bifeck cette nuit ?

— De l'autre côté de la rivière, répondit celui-ci.

— C'est une course de plus de quatre lieues que nous aurons à faire et cela en ligne droite. Attache le poney, Iltchj, et couvre-le bien. Que tout soit prêt, car il faudra peut-être nous mettre en route d'ici à cinq minutes.

— Je crois voir une tête de lion.

— Vraiment ! où cela ? Mais, oui, certes !... c'est la lionne qui vient jeter un coup d'œil sur le ciel. Les cris des oiseaux de proie l'ont éveillée et elle craint de ne pas avoir sa provision cette nuit. J'y veillerai, elle peut en être certaine. Ne la perdez pas de vue jusqu'à l'arrivée du vieux lion, qu'elle ira même chercher s'il ne se hâte.”

Je redoublai d'attention : la lionne, à en croire les apparences, ne

paraissait pas très disposée à se montrer aimable ce soir-là ; mais, en présence de mon ami, je crus prudent de taire mes observations indiscrettes. Après avoir examiné l'horizon en tous sens, la fauve châtelaine s'avança rapidement et descendit au trot entre les rochers amoncelés à l'entrée de son fort, puis elle s'arrêta comme pour voir ce qui faisait pousser aux vautours ces cris aigus qu'ils se renvoyaient en tournoyant au-dessus de nos têtes. Satisfaite de son examen, elle remonta le sentier qu'elle venait de descendre avec cette allure lente particulière aux grands lions, et disparut au tournant de l'arceau où j'avais pour la première fois aperçu sa tête. Bientôt elle se montra de nouveau, paraissant encore de plus mauvaise humeur ; mais, telle est, je suppose, la mine de toute lionne affamée, ayant des enfants à nourrir et un époux endormi à réveiller.

Je décrivais à Glenlyon tout ce qui se passait devant nous, tandis qu'il examinait avec soin sa carabine à deux coups : "Bon ! bon ! dit-il, la lionne va réveiller son époux paresseux, et elle ne tardera pas à le mettre à la porte de son domicile. Toute femelle éprouve un malicieux plaisir à déranger votre dernier somme, qu'elle soit votre femme, votre sœur ou votre tante, et même, dans une auberge, la fille qui vient vous réveiller carilloane deux fois plus fort à votre porte que ne le ferait le garçon. Je pense qu'il en est de même dans le royal ménage des lions. Si, d'ici à deux minutes, l'auguste dormeur n'a pas quitté sa couche, Sa Majesté la lionne va se fâcher et le rappeler sévèrement à son devoir de pourvoyeur de la famille. Prévenez-moi dès que vous le verrez paraître sous le cintre, où il bâillera probablement à se disloquer la mâchoire, et s'étirera les membres, pestant contre celle qui a troublé son repos."

Mon ami connaissait bien les mœurs domestiques dont il m'entretenait alors ; car il décrivait minutieusement la scène que j'avais déjà sous les yeux. La tête du lion se montra à l'angle d'un rocher, les mâchoires distendues par un bâillement si convulsif qu'on eût pu croire qu'elles ne se refermeraient jamais. Mais soudain il fit un pas comme si on l'eût poussé par derrière, bâilla de nouveau et allongea démesurément ses pattes ; puis une nouvelle poussée le fit bondir au moment où il se préparait à se laisser aller à un nouveau bâillement. Cette interruption l'impatienta : il se retourna brusquement et ses mâchoires menacèrent un animal qui fut trop vif sans doute pour se laisser prendre, car elles se refermèrent dans le vide.

Ilitchj, dit mon ami, tu vas surveiller cet indolent chasseur, et m'est avis, à la lenteur de ses allures, qu'il te sera facile de ne pas le perdre de vue. Les Cafres savent ce que c'est que de suivre une trace, je n'ai donc pas besoin de te recommander de te tenir sous le vent de façon à éluder le flair du lion."

Ilitchj secoua vivement la tête pour nous faire entendre qu'il avait compris.

“ La nuit est noire : il faudra, pour ne point nous égarer, imiter, en manière de signal, le cri d'un jeune crocodile.”

Ilitchj fit entendre aussitôt un mugissement plaintif et aigu comme le cri de souffrance d'un enfant à l'agonie, et cela si naturellement que je ne pus m'empêcher de frémir, comme si j'écrasais sous mes pieds un pauvre nouveau-né,

“ C'est bien cela ! dit Glenlyon ; je vois que tu es au courant, Ilitchj. Nous pourrons ainsi, en nous appelant, ne pas nous perdre dans l'obscurité, en attendant que la lune, perçant ces nuages, nous permette de nous entrevoir de temps en temps.”

Ilitchj parti, nous quittâmes notre bosquet féérique, nous avançâmes en silence et, après dix minutes de marche, Glenlyon fit le signal dont il était convenu avec le Cafre. Je n'y pensais déjà plus, et ce fut pour moi une surprise qui me fit tressaillir. Glenlyon rit de bon cœur, mais il me fit signe d'écouter. Ce même cri navrant lui répondit et me donna encore le frisson.

“ Nous sommes en bon chemin, me dit mon compagnon, mais il faut appuyer sur la droite. C'est par là que le lion conduit Ilitchj, et il faut que nous le suivions de près, pendant quelque temps encore, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de la direction qu'il va prendre.”

Grâce au signal que nous nous renvoyions de dix en dix minutes, nous ne nous éloignâmes pas de notre guide. Bientôt le cri d'alligator se rapprocha de nous, quoique de plus en plus faible. J'admirais en silence l'adresse avec laquelle se faisait cet échange de signaux. La brise nous apportait des senteurs marécageuses, indices de la proximité des terrains inondés, où il était assez naturel de soupçonner la présence des crocodiles : leur cri ne pouvait donc éveiller les soupçons du lion. Dès que le Cafre reparut

“ Eh bien, lui demanda Glenlyon, sommes-nous loin de notre troupeau ?

— Tout proche, répondit le nègre. Vezez ces arbres : le bétail est de l'autre côté.

— En ce cas nous irons là tous ensemble à la file les uns des autres. Et d'abord procédons à l'inspection des armes... Tout va bien. Préparons nos lorgnettes de nuit. Il faut escalader cette butte ; là, entre les grands arbres, marcher à pas de chat, car s'il y a des singes dans ce canton et si nous les dérangeons, ils donneront l'alarme. Ilitchj, apprends à ce gentleman à me suivre sans bruit. Nous pourrons nous asseoir sur le monticule et surveiller le lion à notre aise pendant une heure au moins. Il lui faudra bien tout ce temps pour détacher un des animaux du troupeau et le faire passer cette brèche sur la droite.”

Revue Britannique.

(A continuer.)

ROME ET LA FRANCE.

Après le sang versé, l'entreprise garibaldienne se termine par le moyen que chacun indiquait comme suffisant pour la prévenir. La France a dit qu'elle ne voulait pas, et c'est fini. L'héroïque valeur des troupes pontificales a eu raison des hordes que le gouvernement de Florence laissait pénétrer ou plutôt lançait sur le territoire romain ; un souffle de la France en a dispersé l'inépuisable réserve, qui n'était autre que l'armée italienne.

Ce dénoûment est une dernière et infamante preuve de la félonie de ces chefs de bandes qui se nomment l'Italie. Après tout ce que la Révolution a fait depuis un siècle, ils trouvent moyen d'imprimer à ce nom une tache nouvelle et plus hideuse. Il y a peu d'exemples d'un gouvernement qui se soit appliqué à donner des primes au brigandage, à déguiser ses soldats en assassins, et qui, ne rencontrant pas toutes les complicités sur lesquelles il osait compter, ait plus ignoblement rengainé le poignard à l'aspect de la gendarmerie !

Que ce M. Rattazzi, la fleur des politiques italiens, fait une belle figure et donne un beau lustre à son royaume avec les palmes qu'il emporte dans sa retraite ! Il se retire, non à reculons, la crosse des zouaves dans les reins, chargé des biens de l'Eglise qu'il a pu voler, mais dont il ne peut vivre, et du sabre de Garibaldi, qui se trouve aux yeux du monde être un sabre de bois. Il a mis à nu tout le vil et abominable mensonge qui, grâce aux hurleurs de la Révolution européenne, est l'unique ressource de son misérable établissement. Ses ruses ont abouti à démontrer clair comme le jour qu'il n'y a d'autres forces révolutionnaires en Italie que le gouvernement lui-même. Rattazzi arrêtant Garibaldi et se laissant mettre les menottes par Cialdini, mandataire de la gendarmerie française, voilà le géant révolutionnaire italien !

On avouera que le pauvre petit Etat romain présente un autre spectacle, et c'est encore une démonstration que le concours de M. Rattazzi n'a pas mise en médiocre lumière. Là, on ne ment pas, on ne se déguise pas, on ne faiblit pas. Là, l'ordre, la paix au milieu des alarmes militaires, la fidélité du peuple, inébranlable à toutes les suggestions d'un ennemi qui semblait assuré de la victoire ; là, toutes les beautés du courage, du dévouement et du martyre, et finalement le triomphe. Il est vrai que là résident la justice et la vérité. Elles sont

tout entières dans cet espace réduit, comme Dieu est tout entier dans les dimensions de l'hostie consacrée ; elles y sont, et la conscience universelle les révère, quoi qu'on ait su faire pour la corrompre, et leur triomphe est un allégement pour l'âme attristée du genre humain.

Que pense Garibaldi,—si Garibaldi pense,—que pense-t-il de ces "mercenaires" qu'ont rencontrés ses gens sur la frontière romaine, de ces soldats du Pape qu'il appelait dans son noble langage "la lie des bagnes de l'Europe?" Mais qu'il se console, les Chemises-Rouges pouvaient valoir mieux, et les soldats et les sujets du Pape déployer moins de valeur et de fidélité, le résultat eût été le même. Les envahisseurs s'attaquaient à un ennemi qui n'est vaincu que lorsqu'il veut l'être, quel que soit l'adversaire. Dieu a donné au Pape les succès de Bagnorea, de Monte-Libretti et de Nerola, comme il lui avait donné le revers également glorieux et triomphant de Casteldardo.

Enfin, les Piémontais se retirent avec leur honte, et, dans l'état présent des choses, c'est ce que nous pouvions désirer de mieux comme chrétiens et comme Français. La France a tenu sa parole, et le Pape demeure libre chez lui. Nous verrons ce que le général Cialdini saura faire comme ministre conservateur, et quelles garanties seront données au monde catholique contre le retour des débauchés et des crimes dont il vient d'être témoin.

Il nous reste à remercier Dieu, à glorifier nos morts et à redoubler de constance et de sacrifices. Il nous faut maintenant mettre le Saint-Père à même d'entretenir et d'accroître autour de lui, dans les proportions nécessaires, cette petite garde de martyrs, dont la miséricorde divine double si merveilleusement les forces au moment du péril.—*L'Univers*.

LES SOLDATS DU PAPE.

A l'heure où l'armée française se mêle aux troupes pontificales, il est juste, il nous est doux de leur envoyer des louanges qu'on peut recueillir sur toutes les bouches. Les soldats du Pape ! Ces mots autrefois ne frappaient pas l'imagination, n'excitaient pas l'admiration ; ils sont devenus aujourd'hui synonymes de dévouement, de courage, de sacrifice ; ils représentent la foi, l'honneur, les sentiments généreux, la piété filiale des catholiques. Ah ! ne disons pas trop de mal d'un temps où la plus sainte des causes rencontre de si nombreux serviteurs qui souffrent volontairement pour elle, lui donnent tout, jusqu'à leur sang !

Sans doute nos épreuves sont grandes, et nous coudoyons les desseins pervers ; mais il faudrait remonter aux vieux siècles pour trouver un spectacle comparable à ce qui nous touche et nous ravit aujourd'hui. C'est que, de toutes parts, se fait sentir un besoin de justice, une

lassitude de triomphes iniques ; c'est que le souffle chrétien a réveillé les âmes et que la force catholique devient la grande force de ce temps.

Jadis, les malheurs de Jérusalem redits aux foyers de nos pères attendrissaient les cœurs et enfantaient les héros ; maintenant, les malheurs du Pape sont l'entretien des familles, et font naître les résolutions sublimes. Les projets vaillants ne se laissent retenir ni par les douceurs de la maison, ni par les plaisirs que procure la fortune, ni par l'enchantement d'heureuses destinées qui s'entr'ouvrent ; la joie de se dévouer l'emporte sur toutes les joies, et les séductions du péril sont plus puissantes que toutes les autres. Ce sont là de saintes merveilles ; elles s'inscriront en lettres ineffaçables au front de l'époque où nous sommes et seront sa gloire. Heureuses les familles qui auront fourni leurs contingents à cette légion thébaine de la Papauté ! Quelle page dans leurs archives ! quels titres devant Dieu et devant les hommes ! Ceux qui restent ne sont pas moins touchants que ceux qui partent ; cette croisade a son budget ; on voit chaque jour dans nos colonnes de quoi il se compose.

Les dons ont leur élan, et la générosité est magnifique. On se prive, on économise, on fait des sacrifices. Des enfants et des jeunes filles se cotisent pour l'équipement et l'entretien d'un défenseur du Pape ; tous les âges et toutes les conditions ont été vus à l'œuvre dans ce grand et religieux effort, et le zouave pontifical est l'expression armée de ce beau mouvement des âmes.

Ne séparons point ici ceux qui sont si étroitement unis sous les mêmes étendards. Les troupes du Pape, soient qu'elles s'appellent zouaves ou légion d'Antibes, soit qu'elles viennent de notre patrie, de la Belgique, de la Suisse ou de l'Etat pontifical, ont un droit égal à nos hommages. Si les soldats du Pape diffèrent de langue, ils ne diffèrent pas d'intrépidité ; et de même que les missionnaires aux pays lointains, quelle que soit leur patrie, marchent d'un pas égal vers l'immolation, ainsi les défenseurs du Saint-Siège, malgré leurs origines différentes, se montrent admirables parce qu'ils ont tout quitté, admirables dans la discipline et devant l'ennemi.

Que leur campagne a été rude dans ces dernières semaines ! Que de nuits sans sommeil et de jours sans repos ! S'ils n'avaient eu affaire qu'aux bandes garibaldiennes, leur besogne n'eût été ni longue ni ardue ; mais ils se sont trouvés en présence d'une complicité qui organisait et multipliait les agressions, en présence d'armes perfectionnées et de combattants éprouvés. L'armée italienne, qui avait mission d'empêcher de passer, ouvrait ses rangs et fermait les yeux ; elle faisait plus encore, elle se débandait au profit de l'invasion, et les sentinelles faisaient cause commune avec l'ennemi.

De là, pour les soldats du Pape, un surcroît imprévu de difficultés et de périls ; avec quelle vaillance ils en ont triomphé ! Le monde le sait aujourd'hui. Ces combattants d'hier ont été solides comme des vétérans, et plus les flots de l'invasion montaient, plus les sentiments héroïques leur montaient au cœur. Les blessés sont restés debout tant qu'ils ont pu tenir un fusil, et les morts se sont endormis en murmurant des prières. Tombés pour une sainte cause, ils sont martyrs, car ce n'est pas le tout de mourir, il faut mourir pour la justice, et ce n'est qu'à ce titre-là qu'on est martyr.

N'avez-vous pas remarqué, parmi tant de récits qui chaque jour nous arrivent, le récit de cette marche d'un de nos bataillons de zouaves, allant à la rencontre de l'ennemi, et se confessant chemin faisant ? Pressés d'aller au combat, ils n'avaient pas le temps de se mettre à genoux pour avouer leurs fautes et en être absous ; ils se confessaient en s'avancant à pas rapides vers le danger, et la bénédiction qui purifiait leur conscience doublait leur courage. Nos adversaires en riront : nous leur souhaitons d'avoir, aux approches de leur trépas, la paix profonde de ces zouaves réconciliés avec Dieu aux approches du péril.

Les soldats du Pape, quoique inférieurs en nombre, ont tenu tête à toutes les forces de l'invasion ; ils ont sauvé Rome malgré les attaques du dehors et malgré les perversités inhumaines dirigées contre eux au dedans par une poignée de vils stipendiés. Ils ont tenu bon jusqu'à l'arrivée de notre armée, et nos soldats reconnaîtront aisément, à leur vaillance, des enfants de la France parmi les défenseurs du Saint-Siège, qui nous sont particulièrement chers. Gardons-nous de croire que l'intervention française mette un terme à la mission des troupes pontificales ; cette mission durera tant que la question romaine n'aura pas reçu une solution favorable à l'entière sécurité du pouvoir temporel du Chef de l'Eglise ; d'ici là, les soldats du Pape devront rester à leur poste, et notre poste, à nous tous, c'est d'avertir, de veiller et de donner.

— *L'Union.*

QUE VA FAIRE LA FRANCE A ROME ?

A l'heure qu'il est, nos vaisseaux ont touché à Civitta-Vecchia, et nos troupes vont être à Rome.

Qu'est-ce que la France y va faire ?

Selon nous, elle y est pour protéger et venger la Souveraineté pontificale envers et contre tous. Sa nouvelle expédition signifie cela, ou elle ne signifie rien.

On vient de voir ce qu'en pense ou ce qu'en dit le *Moniteur*. Sa note est assez nette vis-à-vis des garibaldiens. Nos soldats sont chargés de

réprimer des "invasions révolutionnaires" qui "ne sont qu'une violation du droit public et des traités."

Soutiens du droit public, défenseurs des traités, voilà notre caractère. Ainsi donc, ce n'est pas seulement, de l'aveu du gouvernement, un "rôle de gendarme"—rôle fort honorable d'ailleurs, mais très insuffisant dans la politique,—qui nous est dévolu. Nous avons plus et mieux à accomplir.

Sur ce premier point, du reste, il n'y a pas de doute possible. Chasser, l'épée dans les reins, les envahisseurs à chemise rouge, les saisir partout, même au delà de cette frontière qui devait les arrêter et qu'on leur a laissés si aisément violer ; en délivrer l'État pontifical, et leur donner une leçon qui les décourage à jamais : ce sera, pour notre brave armée, l'affaire de quelques heures ou de quelques jours. Unie aux courageux bataillons des troupes papales, aux généreux légionnaires d'Antibes et à nos zouaves héroïques, elle achèvera rapidement ce qui a été si admirablement commencé.

Puisse-t-elle seulement être arrivée assez vite pour avoir pu éviter une effusion nouvelle de ce sang précieux versé pour la gloire et l'honneur du Siège apostolique ! Ici, il y a un doute cruel qui pèse sur l'opinion, et qui, en aggravant notre responsabilité, augmente, jusqu'aux prochaines nouvelles, les inquiétudes générales.

Quant à l'issue de l'expédition, elle est connue d'avance. Rome sera maintenue libre sous le sceptre paternel de son légitime souverain ; le peuple romain sera sauvegardé dans cette indépendance que le Pape et lui ont si énergiquement revendiquée.

Reste "l'Italie." Son sort est entre ses mains.

Avec une générosité plus que complaisante, le *Moniteur* estime que la "nation italienne et son souverain ne sauraient éprouver d'autres sentiments que les nôtres." Cela devrait être, en effet ; mais cela est-il ? Il est permis d'en douter. Les faits sont là, d'ailleurs, et le *Moniteur* ne néglige pas de les rappeler : pas de ministère, pas de répression des garibaldiens ; au contraire, nouvelles invasions, et Rome en danger. Manifestement "l'Italie" a encore manqué à sa parole.

S'en tiendra-t-elle là ? Comprendra-t-elle, comme "l'espère" le *Moniteur*, qu'elle a tout intérêt à nous laisser agir, dans le présent, et à nous préparer de nécessaires satisfactions et des garanties solides dans le plus prochain avenir ? C'est son affaire.

Mais ce qui est certain, c'est que si elle hésite une seconde, si elle essaye de résister, si elle ose se mettre en travers, si elle bouge, elle est perdue ! C'est elle alors qui déclare la guerre à la France... et alors, c'est fait d'elle.

Qu'elle y prenne garde : qu'elle ne se trompe pas sur le sens un peu

ambigu que laisserait percer la note du *Moniteur*. Qu'elle ne se flatte pas que nous serons assez naïfs ou assez dupes pour lui permettre de demander sa part dans l'œuvre qui doit être "le triomphe de l'ordre et de la légalité." Si le gouvernement de Victor-Emmanuel est "intéressé" à ce triomphe, il n'a qu'une façon de le témoigner : c'est de nous laisser le soin de le procurer. Nous n'en aurons pas pour longtemps.

Il faut que les Florentins des bords de l'Arno et ceux des bords de la Seine se le tiennent pour dit, et qu'ils ne rêvent point je ne sais quelle batarde combinaison d'entente d'action commune qui finirait par donner pour gardiens aux portes de Rome les gardiens si fidèles qui ont livré les frontières de la Sabine.

Non, le premier acte du drame commence. Ce premier acte est l'expulsion des bandits ; cette justice nous appartient et à nous seuls. Nous n'avons pas besoin d'aides ; ils seraient trop compromettants et ils sont trop compromis.

Ainsi donc, voilà qui est entendu.

L' "Italie" ne doit pas remuer : un seul mouvement et elle se fait notre ennemie jurée.

Quant à vouloir soutenir l'échappé de Caprera et ses complices, quant à lui offrir sa protection et son asile : nous la voulons croire encore assez prudente pour n'y pas songer.

Pour le coup, elle aurait dépassé les bornes de l'insolence ; et le châtement serait prompt comme l'éclair et terrible comme la foudre.

Viendra ensuite le second acte.

Une expédition, c'est bien, et c'est facile. Une "occupation" pour veiller à la sécurité du "triomphe de l'ordre et de la légalité" ; c'est encore bien, et c'est indispensable.

Ce sont des moyens, ce n'est pas un but. Le but aura été préparé par les armes ; il ne sera atteint que par la politique.

La politique est aussi nette et aussi claire que le devoir et que le droit.

Le droit est de poser le principe de l'inviolabilité et de l'intégrité de la souveraineté temporelle. Le devoir est d'assurer l'application de ce principe.

Quel est l'unique — je ne dis pas le grand, car c'est la faiblesse même — quel est l'unique obstacle à la sécurité de cette souveraineté ? L' "unité" révolutionnaire italienne.

Tant que cette "unité" excitera les cupidités et mettra en feu les ambitions d'un prince ou d'un parti dans la Péninsule, Rome sera en péril, parce que Rome sera l'objet principal et permanent des convoitises.

Si cette "unité" était reléguée comme elle doit l'être, au rang des rêves et des folies ; si elle était classée parmi les impossibilités de fait comme elle l'est parmi les impossibilités de raison, tout serait dit. Rome serait tranquille, le Pape demeurerait maître chez lui, et l'Europe aurait de moins le plus périlleux et le plus implacable des soucis.

Que fait-il pour cela ? à l' "unité" qui est un mensonge et un fléau, substituer l' "union" qui est une vérité et qui serait un bienfait.

L'union italienne implique une confédération : deux royaumes, au nord et au midi, et, au centre, de petits Etats empêchant les conflits. Le tout relié par des intérêts communs et des avantages réciproques. Le Piémont, des Alpes à l'Adriatique ; le royaume de Naples dans ses anciennes limites ; la Toscane, Parme et Modène et le Pape au centre. La garantie européenne sanctionnerait cette œuvre de justice et de paix.

Certes, Victor-Emmanuel serait heureux de s'en tirer à ce prix : la haute Italie est un morceau de roi. S'il la veut garder, qu'il sache s'en contenter. Il est plus près peut-être de perdre sa couronne que de l'agrandir. François II, les princes italiens et Pie IX rentreraient dans leurs domaines, et y rapporteraient cette prospérité, cette indépendance qui en sont exilées, et qui sont remplacées par le désordre et la banqueroute.

La France ramènerait ses troupes et aurait l'honneur d'avoir accompli un grand acte, conquis un gage certain de sécurité, et annulé une cause continuelle de troubles pour l'Europe et de dangers pour elle.

Voilà ce que la France doit aller faire à Rome. Si elle ne le fait pas, elle n'aura rien fait. L'expédition aura avorté !

H. DE RIANCEY.

LE P A P E.

Quelle admirable attitude que celle de l'auguste et bien-aimé Pie IX !

Le Pontife Roi est victime des plus odieuses agressions ; il s'appuie sur la fidélité de son peuple et la bravoure de son armée. Rome est presque assiégée par les envahisseurs ; nos zouaves, gardiens de ses portes, sont obligés de repousser les bandes révolutionnaires, la baïonnette en avant. Garibaldi menace et n'est plus qu'à quelques milles de la Ville éternelle.

Que fait le Pape ? Dans sa majestueuse sérénité, plein d'une calme et sublime confiance en Dieu, il dénonce à la conscience du monde entier les attentats infâmes auxquels il est en butte et la violation de tous les droits qu'il souffre dans sa personne et dans son peuple.

Et, en attendant que l'Europe l'entende et que la France accoure, Pie IX songe aux opprimés et aux persécutés. Il élève sa voix

paternelle en faveur de la Pologne; et, s'adressant à tous les évêques de la Catholicité, il sollicite pour la nation infortunée les prières de toutes les âmes chrétiennes !

Qui ne comprend la grandeur de ce spectacle ? L'antiquité admirait le Sénat de Rome vendant le champ où campait Annibal. Que dire de Pie IX, cerné par la Révolution et ordonnant des supplications publiques pour ses héroïques enfants de la Pologne ? Que dire de ce martyr priant pour d'autres martyrs ?

Certes, on est fier de défendre une cause qui donne de telles inspirations et qui a un tel représentant et un tel Chef.

A Pie IX, nos hommages, nos vœux, notre dévouement et notre reconnaissance !

Les offrandes que nous recevons pour l'armée pontificale sont souvent accompagnées de lettres admirables. Nous gardons ces lettres ; elles ne sont point écrites pour la publicité, et les catholiques n'ont d'ailleurs nul besoin d'encouragement, lorsqu'il s'agit de manifester leurs sentiments pour le Saint-Père et leur admiration pour son héroïque armée. Cependant, la lettre suivante nous a paru si forte et si touchante dans sa simplicité, que nous ne pouvons résister au désir d'en décorer notre journal. On trouvera que c'est à bon droit que nous sommes fiers de l'avoir reçue.

LOUIS VEUILLOT.

Monsieur le rédacteur,

Je vous envoie 111 fr. 25 c. pour l'armée de Notre très Saint-Père. C'est tout l'argent que je possède en ce monde ; j'ai vidé toutes mes poches : ce sont toutes les économies que j'ai faites depuis dix ans que je suis dans le ministère paroissial. Je les destinais à m'acheter quelques mètres de toile dont j'ai besoin ; mais j'irai encore avec le linge usé. Je possède encore onze petites cuillères, cadeau de mariage de deux camarades d'enfance, médiocrement riches, mais ayant bon cœur : je vous les envoie pour le même but.

Je suis honteux de n'offrir que le peu que je possède, lorsque d'autres offrent leur sang avec un élan de foi qui me ferait avoir des regrets, si je ne savais que chaque jour je puis verser pour la même cause le sang généreux du Calvaire.

Si j'étais le maître, il me semble que j'aurais l'audace de vendre jusqu'aux vases sacrés de l'église pour secourir Notre-Seigneur Jésus-Christ, vivant, souffrant et glorifiant son Eglise en la personne de cet illustre pauvre, la seule gloire qu'offre en ce moment la terre. Il est vrai que cette gloire suffit à elle seule pour remplir le monde et bien des années de la postérité.

Oh ! que je suis heureux d'avoir la bonne fortune de donner quelque chose à Jésus-Christ mon maître, qui depuis dix ans se donne chaque jour à moi. Ah ! si les âmes s'éclairant de la foi savaient quelle bonne occasion leur est offerte !... *Si scires donum Dei.*

Je vous prie très instamment, et pour plusieurs motifs graves, de taire et d'oublier mon nom et celui de ma paroisse.

UN PRÊTRE BRETON.

LETTRE DE M. DE FALLOUX.

Novembre, 1867.

Très honoré et cher ancien collègue,

Puisque vous voulez bien causer avec moi des affaires d'Italie, permettez-moi de mettre d'abord de côté le mot vague et indéfini de révolution.

Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que la révolution, prise dans le sens démagogique, ne devient une puissance et ne s'élève à la hauteur d'un péril social, que quand les pouvoirs publics se livrent à elle et lui prêtent un masque. Aujourd'hui, comme en bien d'autres temps et en bien d'autres pays, la révolution n'est en Italie qu'une ébullition passagère qui se fait jour avec plus de fracas que de portée réelle.

Sans l'accouplement monstrueux d'un gouvernement régulier et des sociétés secrètes, la révolution italienne n'aurait d'autre nom que celui de Mazzini, et je doute même qu'elle eût pu produire une émeute. Je cherche vainement en Italie la révolution sous une forme sérieuse et nationale ; je n'aperçois qu'un gouvernement dilapidateur, follement ambitieux, sans racines profondes dans le sol, sans cesse occupé à surexciter les populations qu'il est incapable de conduire, et s'efforçant de substituer les aspirations passionnées aux forces morales qui lui font défaut. Ce qui arrive en Italie depuis plusieurs années, ce n'est point ce que la révolution impose, c'est ce que le gouvernement a voulu et préparé.

J'insiste sur cette distinction, parce qu'elle est, je le crains, la clef de l'avenir autant que l'explication du présent, et que si l'on ne s'entend pas préalablement sur ce point de départ, on fera fausse route.

Si c'est la Révolution que nous avons eue devant nous en Italie, elle est vaincue, l'affaire est terminée et nous pouvons dormir tranquilles. Si, au contraire, ce sont des gouvernements dont la politique se trouve ici en cause, le péril, loin d'être conjuré, ira croissant. Cette politique changera de forme sans changer de dessein, et poursuivra par les négociations, par les congrès, au besoin par de nouveaux complots, l'œuvre inopinément contrariée, mais opiniâtre et ininterrompue.

Cette œuvre elle-même, à quel degré est-elle consentie ou favorisée par le gouvernement français ? C'est assurément ce qu'il importerait grandement de savoir, et ce que, pour plusieurs motifs, il est difficile de préciser. Cependant, je l'avouerai, j'ai toujours cru, je crois encore que, moitié par condescendance, moitié par ancienne sympathie, le gouvernement français est d'accord avec le gouvernement italien sur le fond même des questions ; il n'est en dissidence que sur les questions secondaires de procédés et de dates. Il s'est étroitement rallié à une pensée commune, celle de l'unité italienne, et les combinaisons principales ont toujours été concertées entre les deux cabinets.

C'est là ce qui, à mes yeux, constitue le vrai péril, et, pour le conjurer, ce n'est pas trop d'un appel à toutes les intelligences. Ce n'est pas trop du concours des deux grands corps de l'Etat ; ce n'est pas trop de l'usage énergique des libertés qui nous restent pour essayer d'éclairer tout ensemble le gouvernement qui s'égare et le pays qui s'aveugle.

Rien n'a été moins imprévu, rien n'a été plus prédit que ce qui se passe aujourd'hui. Quand la convention du 15 septembre vint surprendre et émouvoir l'opinion publique, mille voix se sont élevées pour affirmer que cet incompréhensible traité livrait le Saint-Siège aux éventualités les plus redoutables. Sur ce point du moins l'on ne nous accusera plus d'erreur ou d'exagération. Aucun avertissement pourtant, ni du dedans ni du dehors, n'a pu obtenir du gouvernement français une mesure préventive opportune et efficace.

L'année dernière, Venise tombait entre nos mains ; c'était un magnifique cadeau que nous destinâmes aussitôt à Victor-Emmanuel. Avant de le lui offrir, nous pouvions demander en échange une simple explication, un mot officiel et authentique qui limitât et liât vis-à-vis d'elle-même une ambition tant de fois satisfaite en si peu d'années, et toujours avec le sang ou par l'autorité de la France. Cette précaution n'a pas été prise, ce mot n'a pas été demandé, pas plus qu'il ne l'avait été à Milan ou à Chambéry, et les énigmes du 15 septembre sont demeurées la règle équivoque de notre conduite. Le gouvernement italien en a profité sans hardiesse puisqu'il le faisait sans péril et sans mystère puisque nous avions d'avance retiré nos témoins.

Il est impossible, en effet, de ne pas noter l'absence simultanée de notre ambassadeur à Florence et de notre ambassadeur à Rome, à partir du jour où M. Rattazzi, créature de la France, et Garibaldi, filibustier intime du roi Victor-Emmanuel, s'affranchissaient de toute contrainte et déployaient une commune ardeur dans leurs préparatifs d'agression contre le Saint-Siège. Dès le mois de juillet, les plans d'attaque se formaient à ciel ouvert, et, pour que la France en fût plus sûrement avertie, Garibaldi est venu, à nos portes mêmes, à Genève, jeter son cri de guerre.

Comment ses emprisonnements et ses invasions qui ne trompaient personne, ont-ils trompé le gouvernement français ? Comment notre expédition était-elle ajournée, et notre flotte recevait-elle l'ordre d'éteindre ses feux à l'heure même où les fils de Garibaldi entraient en campagne ? Comment a-t-il fallu que les bombes Orsini éclatassent dans les casernes romaines et que les balles sifflassent sous les murailles de la Ville éternelle, pour que nos soldats, impatients de quitter le rivage, commandés et contremandés, apparussent enfin ? Pourquoi a-t-on cédé si tardivement au cri presque unanime de l'opinion publique, au lieu de le devancer ? Ce que nous venons de voir n'est donc qu'un coup manqué. Quoique combiné de longue main et se croyant bien sûr d'une autre issue, il a échoué faute d'avoir pu *faire vite*.

Ce coup a manqué par trois choses :

La fermeté du Pape ;

La fidélité du peuple ;

La vaillance du soldat.

Ces trois choses, on n'y comptait pas, ou du moins on ne les avait pas prévues au degré supérieur et surprenant que l'on a rencontré.

Sans faire injure à un auguste vieillard, absolument étranger à toute expérience militaire, on pouvait supposer qu'il ne saurait pas unir aux vertus de l'apôtre l'énergie du combattant. Pie IX a opéré ce prodige : il n'a manqué ni de prévision dans les mesures, ni d'intrépidité dans l'épreuve ; il a encouragé les défenseurs de son droit, il a visité les travaux, il a consolé les blessés, il s'est montré à son peuple sans une seule heure de trouble, d'hésitation, de timidité dans ses actes ou dans ses conseils. De puissants potentats portant le sabre au côté n'en ont pas fait autant, aucun n'a jamais fait mieux. On n'avait pas prévu cela !

Le peuple s'est ému, s'est inspiré de l'exemple de son souverain ; les deux années de la Convention de septembre que l'Italie avait stipulées pour prendre le temps de détacher les Romains de leur patrie et de leur roi, n'ont servi qu'à cimenter leur attachement en donnant à leur intelligence le temps de juger et d'apprécier plus mûrement les résultats pratiques du régime piémontais. Les amis douteux sont devenus des défenseurs résolus, et la trahison n'a pu trouver jour ni en haut ni en bas. Encore tout plein des douces illusions de Naples et de Sicile, on n'avait pas prévu cela !

Enfin, l'on avait cru que cette petite armée du Souverain Pontife, péniblement recrutée, à peine armée, bafouée d'avance par les esprits forts et surtout par les esprits faibles, serait vaincue et dispersée au premier choc. On sait ce qui est advenu : chaque homme s'est trouvé un héros, l'âme de La Moricière animait encore ses généreux bataillons,

et il n'y a pas aujourd'hui dans le monde civilisé une épée ou un drapeau qui ne salue avec respect le soldat du Pape. On n'avait pas prévu cela !

Cette triple résistance du Pape, du peuple et du soldat, a donné le loisir de voir jouer et de juger tous les ressorts ; elle a sauvé Rome d'une épouvantable catastrophe qui n'a tenu qu'à un fil. Qu'un seul de ces éléments eût faibli, qu'à Monte-Rotondo trois cents hommes n'eussent pas tenu pied devant dix ou douze mille hommes durant vingt-quatre heures, et notre flotte et notre armée eussent subi l'inconsolable douleur d'arriver trop tard. Notre âge, si fier de lui-même, eût laissé accomplir un sac de la capitale chrétienne, qui eût fait pâlir les plus honteux et les plus sinistres souvenirs du seizième siècle.

Il serait donc puéril de se le dissimuler, l'obstacle tardivement opposé à Garibaldi n'est point une barrière infranchissable opposée à l'unité italienne. Cette pensée, problématique en elle-même, dangereuse pour la France, reste intacte et debout. Elle n'est ni désavouée en principe, ni découragée en fait, loin de là ! L'unité italienne tourne ses regards vers l'unité allemande, elle lui demande et elle lui tend la main. Le gouvernement français s'en est-il aperçu à temps, et va-t-il parler hautement le langage de notre honneur et de notre intérêt également blessés ? Voilà, mon cher collègue, la question qui me préoccupe beaucoup plus que la question italienne.

Je ne me propose pas d'approfondir et de caractériser avec vous les deux grandes questions de l'unité italienne et de l'unité allemande. Vous et moi et bien d'autres, nous les jugeons funestes ; quelques-uns les considèrent comme un bien et comme un progrès. Je m'en étonne et je m'en effraye. Il est à craindre que de cruels événements ne nous mettent bientôt et forcément d'accord à cet égard. Quand la convention du 15 septembre nous fut soudainement révélée, je me permis de dire qu'avant dix ans l'Italie se tournerait contre la France. Trois ans sont à peine écoulés, et déjà le gouvernement fondé par nos armes, appuyé sur notre patronage en Europe, met publiquement son alliance en suspens et son ingratitude aux enchères.

Sachons donc prévoir que, si nous n'y prenons garde, nous aurons bientôt à choisir entre la paix et la guerre, entre la destruction radicale du pouvoir temporel ou une transaction qui ne serait encore que la destruction mal déguisée. Cette transaction, caressée par bien des vœux plus ou moins avoués, changerait un Pape souverain en un Pape dépendant et subordonné, continuant sa résidence à Rome pour ne point accuser, devant la catholicité tout entière, une transformation si profonde et bientôt si funeste à la liberté comme à la dignité humaine. Cette pensée, de quelque part qu'elle vienne, est repoussée par l'Eglise

comme par la civilisation, et l'une des voix les plus respectées de l'épiscopat français s'en exprime en ces termes :

“ Un Pape salarié, pensionnaire des rois, serait un Pape sans considération, et, par conséquent, sans autorité. ” *

C'est probablement cette transaction que le gouvernement italien préfère, qu'il avait espérée et qu'il aurait poursuivie à la suite des derniers événements, s'ils n'eussent étrangement déjoué l'attente de leurs auteurs.

L'héroïque phalange pontificale n'a donc pas seulement vaincu l'avant-garde de ministres habiles et de cabinets puissants, elle n'a pas sauvé seulement l'honneur de la chrétienté, elle nous assure à tous une trêve durant laquelle les hommes d'Etat auront le temps de discuter et de faire prévaloir les vrais intérêts de la France, de l'Italie, de l'Europe, si indissolublement unis à la question romaine.

Voilà sur quoi le gouvernement français, après tant d'avertissements méconnus, tant d'hésitations à jamais regrettables, doit enfin se fixer lui-même et rassurer le pays. Depuis quelques jours il n'a rien fait, rien annoncé au delà de la protection immédiate et matérielle du Souverain-Pontife. Il a obéi au cri de la conscience publique et de l'humanité ; on ignore à quel sentiment politique il entend donner tort ou raison ; on ignore quel trône il a voulu consolider, celui de Victor-Emmanuel ou celui de Pie IX ; on ignore quel principe il adoptera et fera triompher en dernier ressort : celui des grandes agglomérations à tous risques et à tout prix, ou celui de l'indépendance respective des Etats fondés sur le droit et sur la justice.

Nos Chambres vont s'ouvrir d'ici à peu de jours. Jamais le rideau de la scène politique ne se sera levé sur un plus vaste théâtre. Un illustre orateur disait naguère au gouvernement : “ Vous n'avez plus une seule faute à commettre. ” Disons à notre tour à la tribune qui va recouvrer la voix : Vous n'avez plus une seule faute à ménager ; et répétons tous aux représentants du pays : Jamais vos votes n'auront eu une influence plus décisive pour l'honneur de la France, pour la dignité et pour la sécurité nationale.

Agrérez, cher ancien collègue, etc.

— *Gazette de France.*

A. DE FALLOUX.

MANIFESTE DE MAZZINI.

Nous l'avons dit bien souvent, et nous ne saurions trop le répéter, ce que la révolution poursuit en attaquant Rome, ce n'est pas seulement le pouvoir temporel, garantie de l'indépendance du chef de l'Eglise, c'est surtout la papauté spirituelle elle-même, c'est le catholicisme, c'est le christianisme tout entier.

* Lettre pastorale de l'archevêque de Tours, 20 août 1867.

Nos adversaires eux-mêmes le déclarent de la manière la plus formelle. L'*Opinion nationale* l'avoue ; l'*Avenir national* le proclame ; et le *Courrier français* consacre de longs articles à développer cette pensée sous toutes ses faces. Que faut-il de plus sinon la déclaration expresse des chefs même de ce parti d'action dont les bandes révolutionnaires envahissent en ce moment les Etats du Saint-Siège et menacent Rome ? Or, nous avons déjà celle de Garibaldi faite en plein congrès de Genève, en termes d'une violence telle qu'aucun de nos lecteurs n'a pu l'oublier et qu'il serait superflu de la rappeler ici. Voici maintenant celle de Mazzini, qui vient de lancer un manifeste, publié d'abord en anglais, par la *Revue de Westminster*, et dont la *Revue britannique* donne la traduction française, mais en adoucissant certaines expressions et en supprimant plusieurs phrases qui choquaient par trop le sentiment chrétien même des protestants.

“ Quand nous reprendrons Rome, dit Mazzini, CE SEFA POUR DISSOUDRE LA PAPAUTÉ et pour proclamer, au bénéfice de l'humanité entière, l'inviolabilité de la conscience, que la réformation du seizième siècle n'a conquise que pour une fraction de l'Europe, et encore dans les limites de la Bible...

“ Je me souviens d'avoir écrit et imprimé, il y a plus de trente ans, que la papauté et le catholicisme étaient deux lampes éteintes faute d'huile.

“ J'entendais parler du dogme qui les faisait vivre.

“ Le temps a confirmé mon jugement. A l'heure qu'il est, LA PAPAUTÉ EST UN CADAVRE QUE RIEN NE PEUT GALVANISER. C'EST LE MASQUE INANIMÉ D'UNE RELIGION.”

Mazzini explique ensuite qu'il attaque non tels ou tels abus, tels ou tels actes des Papes, des cardinaux, des évêques ou des moines seulement, mais la doctrine chrétienne en elle-même, dans son essence, dans sa base constitutive.

“ Depuis Innocent III, dit-il, c'est une décadence continue de la Papauté jusqu'à ce qu'elle soit tombée et devenue ce que nous la voyons : déshéritée de toute influence inspiratrice sur la civilisation ; impuissante négation de tout mouvement, de toute liberté, de tout développement dans la science ou la vie ; *destituée de tout sentiment du devoir, de toute puissance de sacrifice, de toute foi dans sa propre destinée...*

“ La Papauté a perdu aujourd'hui tout fondement moral, son but, sa sanction, sa source d'action...”

“ Le dogme même que représentait autrefois l'Eglise n'inspire plus la foi ; il n'a plus le pouvoir d'unir ou de diriger le genre humain...”

“ Voilà pourquoi la Papauté expire. Et c'est un devoir de le proclamer sans réticences hypocrites, sans ambages, sans feindre de

révérer toujours ce qu'on attaque, sans diviser le problème au lieu de le résoudre. L'avenir ne peut être pleinement révélé avant que le passé ne soit dûment enterré, et à prolonger le délai par faiblesse, nous risquons d'introduire la gangrène dans la plaie...

“ Sans lien avec le ciel qui ne soit rompu, inutile à la terre qui s'apprête à saluer l'aurore d'un nouveau dogme, LA PAPAUTÉ N'A PLUS DE RAISON D'ÊTRE...”

“ C'est donc un devoir pour nous tous, qui avons à cœur d'édifier la Cité de l'avenir et de concourir au triomphe de la vérité, *c'est un devoir de faire la guerre A LA PAPAUTÉ MÊME et non point seulement AU POUVOIR TEMPOREL, car ce pouvoir, IL N'Y AURAIT PAS MOYEN DE LE REFUSER AU REPRÉSENTANT RECONNU DE DIEU SUR LA TERRE.* Nous devons démontrer que le dogme, base de l'institution, est devenu insuffisant, qu'il ne répond plus aux besoins moraux, aux aspirations, à la foi naissante de l'humanité.

“ *Ceux qui, aujourd'hui, attaquent le PRINCE de Rome, en faisant profession de vénérer le PAPE et d'être catholiques sincères, sont atteints et convaincus de tomber dans une contradiction flagrante ou dans l'hypocrisie.*

“ Ceux qui prétendent réduire le problème à l'établissement d'une *église libre dans l'État libre*, sont ou influencés par une fâcheuse timidité ou dépourvus de toute conviction morale...”

“ Une fois que sera éteinte toute croyance à la vieille synthèse et établie la croyance à la synthèse nouvelle, l'Etat lui-même deviendra l'Eglise...”

Destruction complète de la “ vieille synthèse,” c'est-à-dire, anéantissement non-seulement du catholicisme, mais de tout christianisme, voilà donc le programme du chef de tous ceux qui attaquent aujourd'hui Rome par la plume ou par les armes.

Voyons maintenant quelle est “ la synthèse nouvelle ” ou la religion qui doit remplacer le christianisme et “ s'incarner dans l'Etat devenu Eglise.”

Si le sujet n'était aussi grave, rien ne serait plus curieux et plus instructif à la fois que de suivre Joseph Mazzini à la recherche “ d'une religion nouvelle.” Son embarras est extrême, il ne sait où la trouver, il avoue qu'elle est encore à naître ; mais comme il lui en faut une à tout prix, il prend bravement son parti, et donne naïvement ses propres idées comme “ révélant aux nations un but commun et les fondements d'une religion nouvelle.”

“ L'Italie, dit-il, est une religion.” Puis à deux pages de là, exposant l'état de l'Italie, il conclut en ces termes : “ Nous n'avons pas de religion, et nous avons mis une *négation* à la place.”

Plus loin, il parle "d'une conception du ciel, d'une théorie de la vie qui se fait jour." Il ajoute: *On voit poindre l'aurore d'un dogme nouveau qui rétablira, par une plus large synthèse, le lien de la terre au ciel, qui engendrera une vie nouvelle et harmonique.*"

Mais cette *aurore* étant fort nébuleuse, il se rabat bientôt sur la critique du catholicisme dont il travestit complètement la doctrine, afin de pouvoir supposer possibles un dogme plus élevé, des idées plus pures, une morale plus sublime.

Enfin, pensant avec raison que cela ne suffit pas, il fait du progrès un dogme, de ce dogme la règle "de la vie collective et continue de l'humanité," répète de nouveau à plusieurs reprises que "l'Italie est une religion." Et c'est tout!

Voilà donc "la synthèse" qui vient remplacer le christianisme! Ne trouvez-vous pas que c'est faire une religion nouvelle à peu de frais?

Mais ne l'oublions pas, dans cette synthèse de l'avenir, "l'Etat lui-même deviendra l'Eglise; il incarnera en lui un principe religieux et sera le représentant de la loi morale dans les diverses manifestations de la vie." Ainsi la théorie moscovite, voilà le dernier mot de Mazzini et des apôtres de la liberté et de la démocratie. Nous comprenons maintenant pourquoi les journaux russes sont si sympathiques aux garibaldiens qui attaquent Rome, et pourquoi la *Gazette de Moscou* et le *Journal de Saint-Petersbourg* reproduisent contre la Papauté les mêmes arguments que le chef du parti d'action d'Italie.

Prenons acte de ce fait inouï: on attaque le Pape à Rome sous le prétexte qu'il réunit le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, et c'est précisément pour remettre ce double pouvoir aux mains de l'Etat et des souverains politiques. Où trouver une contradiction plus flagrante, une duplicité plus palpable?

Le manifeste de Mazzini réserve bien d'autres surprises encore à ceux qui ne connaissent pas à fond cet étrange tribun, à la fois révolutionnaire et mystique. Il exalte au plus haut degré le spiritualisme et le sentiment religieux. Il fait une réfutation complète et extrêmement remarquable du matérialisme, qu'il nomme "une stupide et funeste négation de toute loi morale, du libre arbitre, de nos espérances les plus sacrées, de la vertu du sacrifice;" et montre que l'Italie (cette Italie qui est une religion), se perd parce qu'elle est gangrenée de matérialisme. Il réfute succinctement, mais avec une grande puissance, le rationalisme et la science exclusive de la foi. Il "appelle de tous ses vœux une école qui respectera le passé sans lequel le futur serait impossible; qui protestera contre la barbarie "intellectuelle" pour laquelle toute religion est mensonge, toute forme de civilisation, à présent éteinte, folie, tout grand Pape roi ou guerrier, un

criminel ou un hypocrite ; qui révoquera la condamnation ainsi infligée par la présomption moderne à tous les travaux passés, etc., etc. ”

Bien plus, il fait un magnifique éloge de cette papauté qu'il veut détruire, de “ sa mission SI GRANDE ET SI SAINTE, quoique disent aujourd'hui les fanatiques de la rébellion, en falsifiant l'histoire, et en la calomniant dans le passé, le cœur et l'esprit de l'humanité. ” Il n'a pas assez d'admiration pour Grégoire VII et Innocent III.

“ Ce dernier, dit-il, s'est efforcé de convertir en un fait d'organisme social la suprématie de la loi morale sur la force brutale des gouvernements temporels, la suprématie de l'esprit sur la matière, de Dieu sur César.

“ C'était là, en effet, la vraie mission de la Papauté, le secret de sa puissance, de la complaisance et de la soumission dont l'humanité a fait preuve envers elle... ”

“ Cette mission s'était incarnée dans un des plus grands hommes de l'Italie, grand par le génie, par la vertu, par une volonté de fer, dans Grégoire VII. ”

“ Oui, poursuit-il, “ la Papauté fut utile et sainte ; c'est moi qui vous le dit, car sans l'unité de la vie morale sous laquelle la Papauté nous a maintenus... nous ne serions pas prêts aujourd'hui à réaliser l'unité future ; sans le dogme de l'égalité des hommes dans le ciel, nous ne serions jamais arrivés à proclamer le dogme de l'égalité des hommes sur la terre. ”

Eh bien ! M. Mazzini, à cette heure encore, c'est cette papauté seule qui, comme tête et cœur de l'Eglise et du catholicisme, maintient cette unité de la vie spirituelle et morale d'où sort l'unité terrestre et future ; c'est cette papauté seule qui sauvegarde les principes de la fraternité, de l'égalité et de la liberté humaines dont tous nos progrès sociaux, civils et politiques ne sont qu'une application ; c'est cette papauté seule qui accomplit “ la suprématie de la loi morale sur la force brutale des gouvernements temporels, la suprématie de l'esprit sur la matière, de Dieu sur César. ” C'est elle seule qui, poursuivant la grande mission de Grégoire VII et d'Innocent III, résiste à cette invasion du matérialisme, du rationalisme et de la science exclusive de la foi que vous flétrissez si bien vous-même. C'est elle seule qui repousse vos théories moscovites, attribuant à l'Etat le pouvoir spirituel, c'est-à-dire établissant la suprématie de la force brutale des gouvernements temporels sur la loi morale, la suprématie de la matière sur l'esprit, de César sur Dieu.

Selon vos propres paroles, “ il n'y a donc pas moyen de refuser au représentant reconnu de Dieu sur la terre le pouvoir temporel, ” nécessaire à son indépendance.

C. F. CHEVÉ.

LA RÉFORME EN ITALIE.

Il y aurait une étude d'un grand intérêt à faire sur la vie et les ouvrages de César Cantù. M. Anicet Digard, qui a entrepris, avec M. Edmond Martin, la traduction du dernier ouvrage de l'illustre historien : *la Réforme en Italie, les Précurseurs*, a essayé d'esquisser les principales lignes de ce tableau dans la *Revue d'économie chrétienne*. César Cantù, né à Brivio, petite bourgade du Milanais, le 5 septembre 1807, s'est trouvé dans une des situations les plus difficiles où puisse être un bon catholique et un homme de bien.

Ami de son pays, il désirait vivement que l'Italie secouât le joug de la domination étrangère; fils dévoué de l'Eglise, il ne pouvait s'entendre avec l'école révolutionnaire, qui étendait ses ramifications dans les sociétés secrètes, et confondait dans la même haine la puissance spirituelle de la Papauté, qui a rendu tant de services à la cause de l'Italie et à la civilisation générale du monde, et la domination allemande, qui pesait sur la Péninsule italique. Etre à la fois bon catholique et bon Italien, aimer la cause de la liberté civile et politique sans désertter celle de l'Eglise, se sacrifier, s'il le fallait, à l'indépendance de l'Italie, mais concilier les intérêts de l'indépendance italienne et les droits de la Papauté, tel était le problème à résoudre.

On peut dire que, plus que personne, César Cantù l'a résolu dans sa vie et dans ses écrits. Oui, plus que Sylvio Pellico, qui ne revint à la religion que dans ses Prisons, dont son livre a rendu le souvenir immortel; plus que le R. P. Ventura, qui eut aussi ses heures d'égarément politique et d'illusions; plus que le roi Charles-Albert qui, au moment de l'insurrection de 1821, était dans les rangs du carbonarisme, César Cantù sut maintenir l'équilibre entre les deux grandes forces morales qui doivent régir l'homme en ce monde, la foi religieuse et les principes politiques, la fidélité à la grande patrie d'en haut, où nous devons tous être concitoyens, et à la patrie d'en bas, à laquelle nous devons notre amour, notre dévouement, tous les sacrifices; car le Christ lui-même, notre divin modèle, nous a donné l'exemple du patriotisme en aimant Jérusalem, en pleurant sur elle, en regrettant de ne pas avoir pu rassembler ses enfants autour de lui, comme la poule, touchante image! abrite ses poussins sous son aile. Ce fut Manzoni, le célèbre auteur des *Fiancés*, qui introduisit César Cantù dans cette

grande école, qui est encore aujourd'hui le dernier espoir de l'Italie, celle qui ne sépare pas le culte de la liberté politique et de l'indépendance nationale de l'amour et du respect de l'Église.

César Cantù signala son entrée dans cette école par un article que publia une revue de Milan (*l'Indicatore*), sous ce titre : *La Lombardie au dix-septième siècle*. On lisait dans cet article : "Quand donc le sophisme et les baïonnettes ont-ils vaincu la vérité, la plus irrésistible des forces ? Jeunes gens, laissez mûrir les fruits de notre âge ; restez fidèles à la morale, à la vérité, en mesurant la distance entre ce qui a été accompli et ce qui reste à accomplir. Quel progrès ne peut-on pas rêver si la religion et la liberté, la morale publique et la morale privée, le droit et la politique conspirant ensemble et délivrés de toute entrave, passent de la sphère des intelligences dans le domaine des faits ! Si, impatients des retards, vous me citez de nouveaux outrages jetés à la civilisation par ceux qui ferment les yeux aux pas faits par le siècle dans sa voie, je vous rappellerai ce que Renzo, le fiancé, l'heureux époux, aimait à raconter, l'histoire des années tristes et sombres où l'espérance s'évanouissait, où tout semblait perdu ; après quoi il ramenait sur le présent un regard consolant, et sur l'avenir une pensée ferme et confiante."

Voilà le vrai libéralisme, le libéralisme qui croit, qui espère, qui aime ! Celui-là marche les yeux levés vers le ciel ; il ne proclame pas la morale indépendante de la religion ; il ne sépare point l'amour de la patrie visible de l'amour de la patrie invisible ; il croit à l'avenir des sociétés, parce qu'il croit en la bonté et en la sagesse de Dieu qui les protège ; il est convaincu qu'il peut exister des sociétés libres, parce qu'il sait que les hommes n'ont pas besoin d'avoir un frein dans la bouche quand ils portent un frein dans le cœur. L'Autriche, qui avait alors en Italie cette position fautive et contradictoire qui lui donnait une force apparente par l'étendue des territoires qu'elle occupait, et qui était pour elle, comme elle s'en est aperçue depuis, une cause d'affaiblissement réel, l'Autriche comprit qu'elle avait dans César Cantù, comme dans Sylvio Pellico, comme dans Balbo, un dangereux ennemi. Lorsque Zajotti, qui présidait la commission spéciale de surveillance et de justice politique siégeant à Milan, eut lu le livre auquel nous avons emprunté la citation donnée plus haut, il ne se méprit point sur la portée de l'ouvrage et prononça cette phrase menaçante ;

"Si M. César Cantù a fait un pas vers la gloire, il en a fait deux vers les galères."

Peu de temps après, César Cantù était arrêté avec une centaine de Milanais, et subissait treize mois de prison préventive, comme

soupçonné de conspiration politique. Ce fut pendant ces treize mois de captivité qu'il conçut l'idée et traça le plan de son *Histoire universelle* le plus important et le plus célèbre de ses livres. Ce fut également pendant cette captivité qu'il composa un roman, *Margherita Pusterla*, qui eut jusqu'à trente-six éditions, et égala presque le succès des *Fiancés*, de Manzoni. L'auteur, transportant par l'imagination ses lecteurs au treizième siècle, avait versé dans ce livre les ardeurs de son patriotisme et les protestations de son âme indignée.

C'est dans ce roman de Margherita que l'auteur avait écrit cette prière, en la plaçant sur les lèvres de l'enfant que l'héroïne berce sur ses genoux et qui fit le tour de l'Italie: "Bon Jésus, qui aimiez tant votre patrie malgré son ingratitude, qui avez fondu en larmes en voyant dans l'avenir les malheurs qui la menaçaient, inspirez-moi un grand amour pour la mienne. Soulagez-la dans l'infortune, convertissez le cœur de ceux qui lui font du mal par la fourberie ou par la violence. Augmentez la confiance de l'homme vertueux, et faites que je devienne un jour un citoyen honorable et dévoué."

Il y a trente ans, M. Digard le rappelle, que Cantù écrivait cette page au sortir de prison. Il perdait, à la suite de cette publication et de ce succès, la place qu'il occupait dans un établissement d'enseignement public; on l'avertissait, en outre, que s'il écrivait encore un livre du même genre, il serait invité à prendre le chemin de l'exil. Ne pouvant écrire pour les hommes, il écrivit pour les enfants ses *Récits du maître d'école*, et y laissa tomber, comme malgré lui, ces phrases touchantes sur la patrie, où l'on sent palpiter le cœur d'un patriote qui pressent l'exil:

"La maison où nous sommes nés, le pays où nous avons été élevés, les lieux où nous avons joué, enfants, l'arbre que nous avons vu naître, le pré où nous avons, pour la première fois, cueilli la pâquerette des champs et la violette, que tout cela est doux à revoir, quand on en a été longtemps éloigné! Oh! la patrie, là sont nos premiers souvenirs, souvenirs empreints de tant de charmes! Cette terre nourrice qui recouvre, dans leur dernier sommeil, nos parents, les compagnons de nos premiers jours, nos amis. Là se parle la langue dans laquelle notre mère a consolé nos premiers chagrins et nous a appris à nommer notre père, et cet autre père qui est dans les cieux."

Tout en écrivant ces lignes pour l'enfance, César Cantù poursuivait le labeur de toute sa vie, son *Histoire universelle*. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à faire paraître ce livre en Italie. Il trouva partout des pierres d'achoppement: les persécutions de l'Autriche, qui ne pouvait pardonner à l'auteur son amour pour l'indépendance de l'Italie; a haine des révolutionnaires qui poursuivaient l'ouvrage par des

critiques passionnées dans les revues, profondément irrités qu'ils étaient de voir l'auteur demeurer à la fois libéral et catholique. Ce qui affligea le plus le noble historien, c'est que la Congrégation de l'Index trouva dans son ouvrage quelques passages qui méritaient d'être relevés. César Cantù n'hésita pas un moment. L'avis de la Congrégation de l'Index lui avait été donné directement, sans aucune publicité et avec les égards affectueux consacrés par l'usage et spécialement par la bulle de Benoît XIV, quand il s'agit d'un enfant fidèle de l'Eglise.

César Cantù répondit immédiatement qu'il se soumettait d'avance à ce qui serait décidé. La Congrégation décida, après un long examen, que la première édition de l'*Histoire universelle* pouvait circuler librement sans être frappée d'une note quelconque; mais la Congrégation signalait à l'auteur certains passages à amender, certaines propositions à éclaircir. On lui laissait d'ailleurs le temps et la faculté de se corriger lui-même. Le succès de l'*Histoire universelle* permit à César Cantù de visiter la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre et la France; ce fut à cette époque que M. Guizot, alors ministre, lui donna la croix d'honneur. C'était le temps des congrès. César Cantù, qui conquérait la réputation européenne dont il jouit aujourd'hui, prit la parole dans le congrès scientifique de Marseille, où il lut un morceau sur le poète Salvien; puis dans le congrès de Gênes, où il figura l'année même de l'avènement de Pie IX; puis dans le congrès de Venise en septembre 1847, où sa parole éloquente, répondant au mouvement qui se faisait alors sentir dans les idées de l'Italie, produisit un enthousiasme universel.

Le gouvernement autrichien ne lui offrit pas, il lui imposa un passeport avec invitation d'aller visiter les côtes de l'Istrie et celles de la Dalmatie. C'était le moment où l'Italie était agitée par de sourds frémissements qui annonçaient les commotions qui allaient suivre. L'illustre historien était poursuivi, persécuté, banni par le gouvernement autrichien. Sa vie, ses écrits, ses actions, tout respirait l'amour le plus pur de la patrie, de la liberté politique comme de la religion. Le 11 janvier 1848, on avait voulu l'arrêter, et il n'avait eu que le temps de fuir en Piémont, et pourtant de sourdes rumeurs, qui avaient pris naissance en Allemagne, commençaient à circuler contre lui, même à Turin.

On disait qu'il était l'agent secret de cette Autriche qui le persécutait. On signalait ce grand patriote aux défiances, aux soupçons du patriotisme italien, et quelques-uns de ceux qui ne pouvaient pardonner à César Cantù d'être catholique, et de confondre dans son noble cœur l'amour de la religion et l'amour de la liberté, commençaient à accueillir ces rumeurs qui servaient leurs antipathies. César Cantù ne pouvait que repousser ces vagues soupçons qui ne contenaient

l'articulation d'aucun fait précis, sans pouvoir y répondre. La réponse vint d'où l'on ne l'attendait pas. Dans les journées révolutionnaires du 18 au 22 mars 1848, les insurgés s'emparèrent des archives secrètes du gouvernement autrichien, au bureau de la police de Milan. On y trouva la lettre suivante adressée au directeur général de la police à Vienne :

“ J'ai déjà eu l'honneur de proposer à Votre Excellence le meilleur expédient pour perdre M. Cantù et mortifier son immense orgueil. Il faudrait le faire passer pour un émissaire politique de l'Autriche, tendant des pièges aux gens pour les perdre. Il faudrait le mettre ainsi au pilori en faisant une première insinuation sous forme d'un article inséré dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*.”

Ainsi, la calomnie qu'un certain nombre d'Italiens avaient eu la faiblesse d'admettre était d'origine autrichienne. Ce fut alors que M. Brofferio, l'un des orateurs les plus éloquents de la Chambre des députés et l'un des plus avancés dans les opinions révolutionnaires, écrivit ces paroles qui l'honorent et que nous aimons à rappeler en présence de son tombeau qui vient de s'ouvrir : “ Entre ces écrivassiers qui barbouillent chez nous tant de papier pour dire au public tant de pauvretés, et M. Cantù qui, sous le sabre autrichien, écrit si noblement et dit bien haut des vérités italiennes dans un style si italien, mon choix est fait.”

Le choix de tous les hommes de cœur est fait aujourd'hui, on peut le dire, entre César Cantù et ses adversaires, dont le nombre diminue de jour en jour ; car partout où il y a eu une vérité utile à dire, il l'a dite ; partout où il y a eu une persécution à souffrir pour l'Italie, il l'a soufferte ; partout où il y a eu un péril à courir, il l'a bravé. Il était à côté de Charles-Albert au palais Greppi, le lendemain de la bataille de Novarre, sur le balcon où le noble vaincu entendit siffler des balles qui, comme le dit M. Anicet Digard, n'étaient point des balles italiennes, et il signa la dernière proclamation qui se terminait par ces paroles touchantes. “ Montrons-nous dignes encore de notre cause dans ces jours de deuil, et, s'il faut partir, emportons avec nous, haute et déployée, la bannière que nous avons plantée sur les barricades, et que nous ferons de nouveau un jour, nous en avons le ferme espoir, flotter sur les clochers de nos cités.”

Ce que Cantù a été, il l'est encore aujourd'hui, vrai catholique, vrai patriote, et conciliant tous ses devoirs envers Dieu, envers son pays, envers l'ordre et envers la liberté.

ÉCOLE FRANÇAISE.

M. MEISSONNIER.

Le vrai peintre d'histoire à l'Exposition universelle, est M. Meissonnier. M. Meissonnier dit plus dans un demi-pied carré que les autres en vingt pieds. Sur un bout d'ongle il plante un personnage, et ce personnage vit, agit, parle, autant et plus qu'un homme de grandeur naturelle. Sur une bande de toile longue comme le doigt, il montrera toute une scène ; que dis-je, toute une époque, toute une histoire ! et l'histoire, l'époque, la scène, revivent et se gravent pour toujours dans la mémoire. Jamais M. Meissonnier ne m'avait paru si grand dans ses cadres lilliputiens, qu'à l'Exposition de cette année. Jamais je ne l'avais si bien vu, ni si bien apprécié. Que deviennent les classifications, que deviennent les genres avec un artiste qui change toutes les conditions de la peinture, et d'un tableau microscopique fait une œuvre aussi considérable qu'une fresque de monument ? Je n'exagère pas. Il y a plus de vérité, d'expression, de souvenirs, de pensées historiques dans les *Cavaliers*, les *Joueurs*, le *Capitaine* et surtout dans les dernières œuvres de M. Meissonnier — 1814 — le *Renseignement*, l'*Ordonnance*, que dans les toiles les plus vastes. Quel talent ! quelle merveille ! et, chose plus précieuse, quels progrès ! M. Meissonnier grandit en avançant. La fin de sa maturité est plus heureuse et plus féconde que le commencement, et ses dernières œuvres supérieures aux premières.

Prenons les choses au début. Je n'ai jamais parlé de M. Meissonnier comme j'aurais voulu. Je me garderais de laisser échapper l'occasion qui se présente de juger l'artiste dans l'ensemble de son œuvre et dans chaque œuvre séparée. Regardons d'abord les *Cavaliers*. Le cadre a un empan de long. Tout le dix-septième siècle revit dans cet empan.

Trois cavaliers, l'un en rouge, l'autre en vert, l'autre en bleu, montés sur de forts chevaux de guerre, avec de grandes bottes à chaudron, de grands tricornes, de grandes épées qui battent les mollettes et des pistolets aux arçons, s'arrêtent devant une hôtellerie, à l'entrée d'un

village, pour boire le coup de l'étrier. L'hôtellerie est une bonne mesure allemande, enguirlandée d'un balcon en bois peint, flanquée de poternes larges pour laisser passer les hôtes, d'auges plus larges encore pour laisser boire les chevaux. Le maître est sur le seuil, debout, appuyé contre la porte ; il a un air bonhomme et placide tout à fait allemand. Il fume avec recueillement dans une longue pipe en porcelaine, et ne se dérange pas autrement que pour souhaiter la bienvenue et répondre au salut des voyageurs. Mais il a dépêché sa servante⁷ une servante accorte, proprette, blondette, rondelette comme une Allemande, vive comme une Française. Vêtue d'un caraco, qui fait penser aux caracos et aux servantes de Chardin, d'un fichu blanc, d'un tablier blanc, d'un jupon gris à bandes rouges, chaussée de souliers à talons hauts et de bas à coins roses, la fillette ressemble à une suisse de l'Opéra-Comique. Elle sait son métier et le fait galamment. Elle tient une vaste choppe remplie de bière brune et en verse aux voyageurs. L'un boit, l'autre va boire, le troisième, en recevant son verre, débite des propos aimables à la servante, comme doit faire tout cavalier stylé, même quand il n'a pas de bottes à chaudron. Bref, tout est pour le mieux, et chacun paraît ravi. Ah ! la bonne auberge et la bonne bière brune, pour les bons cavaliers, et qu'il va faire bon reprendre, après la halte, l'étape interrompue !

Un gros petit garçon, bien allemand et bien joufflu, ne veut rien perdre du spectacle. Il se hausse sur ses gros petits pieds, arrive à la hauteur de l'auge et s'y cramponne de son menton et de ses mains, pour regarder la scène de ses gros petits yeux écarquillés. Qui sait ! le spectacle restera peut-être en son esprit, et dans quelque quinze ans il voudra chevaucher, lui aussi, et battre la campagne avec de grands éperons et une grande épée ; et ce faisant, il aura la fortune assez peu rare de laisser ses os derrière les talons du prince Eugène ou de Marlborough, ce qui le comblera de gloire.

Le village qui s'allonge à la droite de l'auberge est propre, sage, silencieux, honnête comme il convient à un village allemand. Des arbres alignés bordent la façade des maisons. Deux vieillards en houpelande s'entretiennent de la décadence des temps, de la folie des jeunes gens, des tristes chances de récolte. Une femme s'en va trotinant et se perd dans le fond. Un soleil vif tombe sur les tuiles rouges, égaye les choses et les gens. Les poules picorent à l'entour des cavaliers. La scène est complète. Nous avons mieux ici qu'un tableau de Wouvermans. Hommes et bêtes sont plus fins, plus remuants, faits avec plus de fermeté, de science et d'esprit. Chaque coup de pinceau est un miracle de précision et de finesse. Ça et là des touches larges et pleines rompent la monotonie de cette désespérante petitesse,

et font valoir l'ensemble. Et quel sens du passé ! quelle exactitude historique ! Ces trois cavaliers sont une évocation. Ils rappellent un monde. Un siècle entier respire et s'agite sous vos yeux. Voilà la grandeur et la force du peintre, et le trait capital sur lequel on ne saurait trop insister.

Et les *Joueurs*. . . Jamais je n'ai mieux compris que devant cette toile les guerres du seizième siècle ! Jamais je n'ai mieux connu ces grands malandrins, sortis presque tous de Suisse ou d'Allemagne, qui jouèrent un rôle si important à cette époque, jetant leurs épées dans toutes les querelles, et se vendant au plus offrant. Nul historien n'en dira autant sur les reîtres et lansquenets que M. Meissonnier dans le coin d'une toile. Ils sont là huit ou dix jouant, buvant, blasphémant, une main sur leurs cartes, l'autre sur leur épée, triomphants goguenards ou bien furieux, désespérés, frappant la table, cassant les escabeaux, et se livrant, selon les chances du jeu, à tous les sentiments qu'une telle circonstance devait exciter dans le cœur de tels hommes. Encore quelques coups, encore quelques mots, encore quelques rires, et les cartes vont voler au visage, et les épées vont sortir du fourreau, et quelques joueurs resteront sous les tables culbutées, et le sang sera mêlé au vin ! Mêmes qualités, même force, même relief, même passion, même vie que dans le précédent. Qui donc a dit que M. Meissonnier n'avait pas de couleur ? Ce tableau seul suffirait à faire une réputation de coloriste.

Le *Capitaine* est la plus charmante personnification des premières années du dix-septième siècle, le type le plus beau, le plus crâne et le plus chevaleresque du plus beau, du plus crâne et du plus chevaleresque des âges. C'est Athos, ou Coligny, ou quelque autre héros de la Place Royale. Coiffé d'un feutre empanaché, en fraise de dentelle, avec un justaucorps de buffle, des gants de peau de daim, des bottes souples, la rapière au côté, il s'en va, majestueux et brave, peut-être à un rendez-vous, peut-être à un duel. Telles étaient les mœurs du temps que le nôtre n'a pas le droit de condamner, et voici leur plus aimable coryphée, qui les ferait excuser si la chose était possible.

Je ne dis rien du *Maréchal ferrant*, de l'*Attente*, vrai tour de force d'effet et de lumière ; ni des portraits, la partie la plus contestable de cette œuvre étonnante. J'ai hâte d'arriver à la seconde série de ces précieux petits tableaux, à la série des tableaux historiques.

Voici d'abord — 1814. Tout le monde se souvient de cette toile. Il n'est pas besoin de s'y arrêter. L'empereur porte le poids des orages qu'il a amoncelés. Froid, morne, effrayé devant l'avenir qui s'entr'ouvre, livré aux souvenirs et peut-être aux remords, il laisse aller au pas son cheval isabelle. La route s'allonge devant lui, rude,

infinie, hérissée de glaçons, blanchie de neige. Il est suivi d'un état-major plus froid et plus morne que lui. Tous semblent marcher en murmurant. Quelques-uns dorment sur l'arçon de leurs selles, d'autres se regardent d'un air défiant; la défection et la débâcle se préparent. Ney seul, avec son chapeau de travers, le nez au vent, l'œil ouvert, insouciant et hardi, est encore prêt aux aventures et fait penser aux grands coups qu'il tentera à Waterloo. Dans le fond, l'armée, tambours et officiers en tête, s'en va péniblement comme un long serpent dont les anneaux ne tiennent plus! . . . C'est l'heure sinistre, le dénouement douloureux, la frontière forcée, la France violée, la honte sans précédent infligée à la patrie, les étrangers sur notre sol et le foulant pour la première fois. Ni François Ier, ni Louis XIV, ni les autres souverains ou guerriers luttant avec l'Europe, n'avaient subi et fait subir à la France une telle misère. Chaque fois que l'étranger avait osé menacer ou passer notre frontière, en 93, à Fontenoy, à Denain, à Bouvines, à Tolbiac, nous l'avions écrasé. Triste compensation des gloires les plus superbes, et qui les couvre toutes! 1814! C'est le dernier acte, l'acte fatal de l'épopée brillante, la fin lugubre, la conclusion de tout: c'est la patrie en deuil! l'assons, en nous découvrant, comme devant un long convoi!

Voulez-vous voir un bel échantillon des armées républicaines? Regardez le colonel de dragons qui est le personnage principal de l'*Ordonnance*. Quelle assiette! quelle carrure! quel aplomb vigoureux et sûr de lui! Debout devant la cheminée, fortement affermi sur le parquet; sa rude face enluminée, sa pipe d'une main, un message de l'autre, il lit la dépêche que l'ordonnance lui transmet, et il saura bien la faire exécuter, sacrédié! Il se soucie de monter à cheval et de tailler une croupière comme de casser une pipe! et encore il sacrifierait plusieurs Autrichiens et autant de Prussiens avant de sacrifier la belle pipe qu'il tient en ce moment. L'ordonnance, toujours un hussard! il y avait profusion de hussards en ce temps-là, se tient silencieusement, attendant la réponse. L'aide-de-camp du colonel tâche de saisir sur la figure de son chef quelques signes indicateurs. Mais la figure du chef ne laisse rien paraître qu'une insouciance bonhomme et prête à tout.

Le sculpteur Préault me disait un jour, devant une esquisse de Géricault représentant un volontaire de 1793: — Quelle énergie! quelle sève! Il y a des mondes entre ces gens et nous: il n'est pas nerveux, celui-là! — On en peut dire autant du dragon de M. Meissonnier. Ces hommes font honte à nos générations frères. Le vieux sang français s'est appauvri. Nous déclinons en taille, nous déclinons en force; nous baissons presque annuellement la taille de nos conscrits. La moitié n'en est pas moins impropre au service. Ceux qui restent jalonnent en

campagne les fossés de la route. Leurs pères partaient cinquante ou cent mille; ils s'en allaient à Vienne ou à Berlin, et ne laissaient derrière eux que des blessés. S'il nous fallait revenir à la frontière, comme en 93, referions-nous devant l'Europe en armes ce que firent nos pères, issus, qu'ils l'aient voulu ou non, de la vieille monarchie? . . . L'avenir peut-être fournira la réponse.

Nous voici loin, ce semble, de M. Meissonnier; je lui présenterais volontiers mes excuses, si le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un artiste n'était pas de revivre et de se perdre avec les gens qu'il met en scène.

DUBOSC DE PESQUIDOUX.

LE NOM DE LIBRE PENSEUR.

Je ne viens point combattre les libres penseurs, réfuter leurs théories, discuter leurs principes, si tant est qu'on puisse appeler cela des *principes* : non, je viens simplement protester contre ce titre qu'ils s'arrogent si fièrement, leur en demander compte, le réclamer pour nous aussi, catholiques, apostoliques, romains.

Et d'abord, qu'entendent-ils par là ? “ Nom donné, dit Bescherelle “ libre penseur lui-même, à ceux qui admettent le principe d'une “ entière liberté d'examen, d'une complète indépendance de la raison “ humaine en matière de foi.” J'ignore si ces messieurs sont entièrement satisfaits de cette définition; plus tard nous en verrons une autre; en attendant, nous proposons une variante à cette rédaction première; au lieu de *nom DONNÉ à ceux . . .* nous dirons : *nom PRIS par ceux . . .*

D'après le Dictionnaire de Bescherelle, d'après leur propre exomologèse, ce nom-là serait donc le synonyme de sceptique en fait d'idées religieuses : plus on serait sceptique, incroyant, plus on serait libre penseur : l'athéisme ne serait pas encore sa plus complète, sa plus haute personification; car l'athée peut admettre quelques vérités, de morale et de droit, par exemple, et même cette conscience dont parle l'article II du rapport de la commission de la loge l'*Avenir*. — Comment fixer les limites? Toujours vous rencontrerez un libre penseur plus libre que vous : niez le catholicisme, un autre niera le protestantisme, un autre le rationalisme, d'autres la justice, la morale, la conscience

(cela s'est vu), et vous n'aurez pas le droit de crier : C'est trop ! arrêtez-vous ! *Non amplius !*

Suffit-il donc de ne rien croire pour être privilégié de ce titre ? Mais que d'incrédules, que de libres penseurs qui ne pensent pas du tout, qui trouvent tout simplement ce système plus facile, plus commode, plus à leur portée, et qui se courbent sous le joug des préjugés bien autrement lourds que ceux qu'on accuse d'opprimer les croyants ! — Et, d'autre part, que de croyants qui pensent et croient en toute liberté ! — On ne nous persuadera jamais que saint Augustin, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Pascal, Bossuet, Malebranche, J. de Maistre pensent moins et moins librement que MM. Havin, de La Bédollière, Labbé, Guérout, Souvestre, Edmond About, etc. . . , et que les jeunes orateurs de Bruxelles et de Liège ?

— Vous, libres penseurs ! mais vous insultez, vous criblez de sarcasmes quiconque ne pense pas comme vous ! A ce beau titre que vous prenez, j'ai pourtant le même droit que vous, moi, qui crois aux dogmes, qui ai foi en l'Eglise. Ne suis-je pas libre d'y croire, et n'y crois-je pas par cela même que je suis libre ? Quelle force, quelle puissance, quelle autorité avez-vous plus que moi ? Ne pouvez-vous pas vous tromper dans le libre exercice de votre pensée ? Je crois à une vérité absolue ; vous n'y croyez pas, vous ne croyez à rien : où est votre supériorité ? Moi aussi, et plus que vous peut-être, j'ai étudié, j'ai médité, j'ai exercé toute ma liberté intellectuelle. Pourquoi donc, par cela seul que mes études, mes méditations n'ont amené à croire, accorderais-je à vous seuls le titre de libres penseurs, titre pour moi, et, prenez-y garde, peut-être sobriquet pour vous ?

J'admets que, vous séparant de la bande nombreuse des ignorants et des dociles esclaves de certains préjugés, vous avez examiné, vous aussi, très sérieusement (ceux-là sont rares : il est si commode de ne pas croire sans s'inquiéter de savoir pourquoi on ne croit pas !); j'admets vos études et leurs malheureuses conclusions, en êtes-vous plus libres que moi ? Tous ceux qui ont abouti autrement que vous, sont-ils donc les serfs, les hommes libres de l'absurdité ? Je ne pense pas comme vous, donc je suis l'implacable et stupide ennemi de la liberté de penser ? Et si je retournais l'argument ? Si j'en disais autant de vous ? Si, parce que vous ne pensez pas comme moi, je vous accusais d'être les ennemis de la liberté de penser ? Que diriez-vous ?

Je suppose que vous deveniez un jour une immense majorité, que le genre humain, séduit sinon par la vigueur de votre dialectique, du moins par la légèreté de vos principes, par la grâce et les enjolivements de votre phrase si bien étudiée, rejette bien loin de lui ce que, jusqu'à présent, il a cru être la vérité, je ne me soumettrai pas, parce que quelque

chose en moi résistera, et, allant seul contre l'humanité, serai-je alors un libre penseur ? Non, mille fois non ! Vous ne me l'accorderez pas, car, je le répète, ne pas vous adopter, ne pas fléchir devant l'autocratie de votre pensée, sera toujours, à vos yeux, ne pas penser librement. De ce système, vous avez fait un dogme, un dogme absolu, sacré, inflexible, supérieur à toute raison. De ce qui justement est en question, vous faites un principe. Par exemple, vous ne croyez pas au surnaturel, et j'y crois : de quel droit cette incroyance (d'ailleurs, où en est le mérite ?) fera-t-elle de vous ce que je ne puis être ? De quel droit cette croyance me privera-t-elle du titre que vous usurpez ? Vous dites : il ne suffit pas qu'une chose ait été crue pour être crue encore ; il faut l'examiner. Pourquoi, si nous examinons ce que vous enseignez, et si cet examen nous conduit à des conclusions différentes des vôtres, pourquoi serions-nous, par cela seul, dépourvus de logique et d'intelligence ?

Mais, dites-vous encore d'un ton de reproche dédaigneux, vous vous en rapportez à la parole des hommes ! Nous nous en rapportons à une parole qui vaut bien notre vacillante raison. Vous écoutez, vous, la parole votre propre esprit, et, comme il y a autant de diversités d'esprits que de têtes, vous vous contredisez, vous vous combattez, vous vous réfutez les uns les autres : en écoutant votre esprit, votre esprit seul, vous écoutez la parole d'un homme bien plus exposé à se tromper, puisque cet homme, c'est vous, avec ses passions qui en résultent, ses intérêts qui interposent un voile, votre raison qui faiblit et s'égare, votre intelligence élevée qui s'énorgueillit, ou votre simplicité qui ne voit pas !

Nous admettons l'autorité d'un livre sacré ; or, qui admet une autorité quelconque ne peut être un libre penseur. Vraiment ! mais qui m'a donné la foi en cette autorité ? N'est-ce pas ma pensée libre, très libre, qui a reconnu que cette autorité vient de Dieu, que dès lors elle est vraie ? Pour vous, elle ne vient pas de Dieu, soit : vous êtes de libres penseurs ; pour moi, elle vient de Dieu ; je suis donc un libre penseur aussi, car c'est ma liberté de penser qui me l'a fait admettre comme corollaire de mes études. Quelle illogicité, quelle petitesse, quel défaut d'intelligence, quelle défaillance d'esprit y a-t-il là ? C'est la force de ma raison, c'est le cri de ma conscience qui m'ont dit : Cela est ! Suis-je, parce que j'ai fait usage de ma raison, parce que j'obéis à ma conscience, le paria de la raison et de la liberté ? " Tout cela ne va pas trop mal, dit Montaigne, mais quoi ! ils ne portent point de haut-de-chausses ! " Qui n'est pas fait à votre image est un fourbe ou un sot, tout au moins un esclave, un homme qui ne pense pas librement.

Nous connaissons, par les journaux, le rapport de la commission de la loge l'*Avenir* :

“ Art. Ier. — Est institué dans la l. : l’*Avenir*, pour tous les FF. : qui accepteront les statuts, un comité permanent qui s’intitule : Comité des *libres penseurs*.”

Ils prennent ce titre ; c’est bien. Voyons pourquoi :

“ Art. II. — Les libres penseurs n’admettent d’autre vérité que celles qui sont démontrées par la raison ; d’autre loi morale que celle qui est sanctionnée par la conscience.”

Bien encore : ceci complète la définition donnée par le dictionnaire. — Mais la raison de qui ? mais la raison de quoi ? dirait encore Alfred de Musset, comme il disait du cœur humain. — Moi aussi, j’ai ma raison : si cette raison me démontre, si ma conscience sanctionne toute autre chose que votre conscience et votre raison, je ne saurais être un libre penseur ! — Ah ! mes amis, ce n’est ni juste ni généreux !

“ Art. III. — Ils croient que la vérité et la justice ainsi manifestées sont les seules règles de la vie, une impulsion à la vertu, un principe de civilisation, l’affirmation de la dignité humaine, un guide pour l’accomplissement de la mission progressive de l’homme.”

Moi, — dans ma libre pensée, — je crois et j’affirme que *la vanité et la justice ainsi manifestées* (notez qu’elles le sont fort peu, dans leur vague expression), je crois et j’affirme qu’elles sont le *dérèglement* de la vie, un motif de *répulsion* pour la vertu, une *cause de mort* pour la civilisation, la *négation* de la dignité humaine, un *guide trompeur* pour l’accomplissement de la mission progressive de l’homme. — Ces grands mots ne nous fascinent pas. — C’est parce que je crois cela, c’est parce que j’affirme cela, que je réclame le nom de libre penseur.

“ Art. IV. — Ils déclarent, respectant la liberté de chacun sur toutes les questions de la Divinité, ne repousser que les religions dogmatiques et révélées, comme étant aujourd’hui la négation de la conscience et de la raison.”

Aujourd’hui est bon ! Je crois, moi, à une *religion dogmatique et révélée* ; donc, je n’ai ni conscience ni raison ; soit ; mais du moins, c’est si facile, et cela coûte si peu, accordez-moi le nom de libre penseur.

Allez ; on vous défie de prouver que vous seuls y ayez droit : ce nom, cette fiction, ce mensonge n’auront leur portée réelle que si vous l’inscrivez sur un drapeau, si vous en faites un cri de guerre pour amener les badauds contre les hommes qui n’adoptent pas aveuglément vos systèmes ; — les jeunes orateurs de Liège l’ont bien compris ! M. de Maistre l’a remarqué : le grand point est de forcer les autres à vous donner tel ou tel nom, ce qui n’est pas si aisé que de le prendre de sa propre autorité. Si on vous le donne, ce nom dont vous paraissez si fiers, que vous confisquez si injustement à votre profit, c’est avec un sourire ironique dont il n’y a nullement à se glorifier.

Libres penseurs ! vous ! Mais qui pourrait savoir ce que vous pensez ? Vous errez à tout vent de doctrine ; vous vous combattez les uns les autres, vous vous entredévorez, vous luttez contre les vôtres, avec quelle tolérance, quelle douceur, quelle grâce, — on le sait ! Qu'un libre penseur se lève, soyez sûr qu'un libre penseur plus avancé (ils appellent cela *avancé* !) se lèvera pour l'anathématiser, et il ne vous reste plus qu'à *invoyer le tout-puissant néant qu'adore Feuhrbach* ? “ Fiez-vous à votre philosophie, s'écrie Montaigne : vantez-vous d'avoir “ trouvé la febve au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles “ philosophiques ! ”

Quant à nous, que notre pensée libre, très-libre, sépare de vous de toute la largeur, de toute la profondeur d'un abîme, nous protestons contre l'usurpation : nous réclavons, nous revendiquons ce titre, notre propriété tout comme la vôtre, plus que la vôtre, car nous sommes libres de vos préjugés étouffants. — Cette *autorité* sous laquelle, bon gré, mal gré, vous ployez, est bien autrement tyrannique et absorbante que celle que notre libre raison nous fait reconnaître ; elle ne vous laisse ni votre vraie liberté de penser, ni votre liberté d'action : elle vous enveloppe, vous étreint, vous annihile, et, parce que vous rejetez la seule vraie, la seule qui respecte et affirme la dignité de l'homme, vous tombez, aplatis, sous le poids d'une autre ! Vous aviez changé de joug, voilà tout.

Le joug est remplacé du moment qu'on le brise ;
On croit à Babinet quand on rit de Moïse !

J. REBOUL.

Nous préférons le nôtre.

Mais à quoi bon dire ces choses ? Il n'en sera ni plus ni moins. Vous continuerez à vous parer du titre de libre penseur, à le montrer à la foule qui n'y comprend rien, à le crier sur les toits, par la fenêtre, dans les carrefours, sur la borne ; à vous poser, du haut de votre orgueilleuse sagesse, comme les seuls libres penseurs. N'importe : il y aura eu, du moins, une protestation.

Et maintenant, un conseil : — Depuis longtemps le ridicule ne tue plus en France, c'est vrai ; même beaucoup de gens en vivent. Mais prenez garde : il ne faudrait pas trop s'y fier !

Baron GASTON DE FLOTTE.